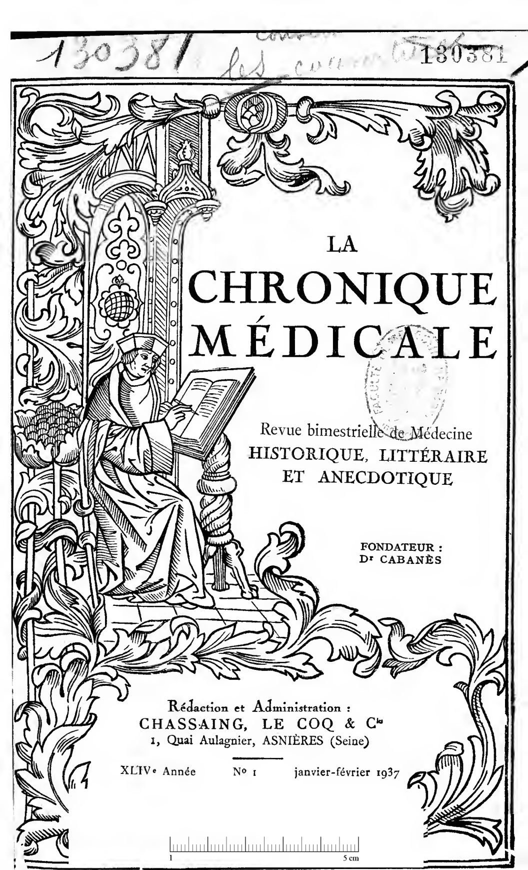


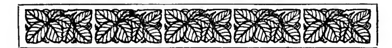
LA CHRONIQUE MÉDICALE

Revue bimestrielle de Médecine
HISTORIQUE, LITTÉRAIRE
ET ANECDOTIQUE

FONDATEUR :
Dr CABANÈS

Rédaction et Administration :
CHASSAING, LE COQ & Cie
1, Quai Aulagnier, ASNIÈRES (Seine)

XLIVe Année No 1 janvier-février 1937



SOMMAIRE

Premier janvier.

Bon jour ! bon an !
Novus annus, de David Hoogstratanus.
L'an neuf, par le Dr Georges Petit.
Les cadeaux du jour de l'an de Carle Vernet.

Anecdote.

Le premier janvier à Hawaï.

La médecine des Praticiens.

La *Neurosine Prunier*.

Correspondance médico-littéraire.

Questions. — Dicton tarnais.
Le chirurgien J. Texier.
Le chant du coq.
Personnages à retrouver.
Paul Bourget.
Réponses. — Le dieu Lug.
Jean-Baptiste Salle.
R. Castro.
Voix fœtale.
Hector-Alfred Roland.
Charade.
Traitements magiques.
J. Swammerdam.
Un remède contre la goutte.

Chronique bibliographique.

Gravures. — Les Cadeaux du jour de l'an. — Portrait de Carle Vernet. — Le pharmacien homœopathe de G. Doré.

Abonnements : France, **24** fr. — Étranger, **42** fr.
Tous les abonnements partent du 1er janvier de l'année en cours.
France : le numéro **2** fr. — Étranger : le nnméro **3** fr. **50**

Avis à nos Correspondants

Nous prions nos correspondants de bien vouloir n'écrire leurs manuscrits qu'*au recto des feuilles* et, lorsqu'ils les signent d'un pseudonyme, de donner leur nom à la rédaction. Les articles d'auteurs absolument inconnus ne seront pas insérés. Nous rappelons que les opinions, comme aussi les références bibliographiques données, ne sauraient engager que les auteurs et non point la rédaction. Les manuscrits non insérés ne sont pas rendus.



LA

CHRONIQUE MÉDICALE

LA

CHRONIQUE MÉDICALE

❀❀❀❀❀❀❀❀❀❀❀❀❀

REVUE BIMESTRIELLE

DE

MÉDECINE HISTORIQUE, LITTÉRAIRE

ET ANECDOTIQUE

❀❀❀❀❀❀❀❀❀❀❀❀❀

QUARANTE-QUATRIÈME ANNÉE

1937



RÉDACTION & ADMINISTRATION

1, Quai Aulagnier, ASNIÈRES (Seine)

44e ANNÉE ::: N° 1 ::: JANVIER-FÉVRIER 1937



Premier Janvier.

Le berceau le plus humble est empli de promesses.
Comme lui, l'an nouveau, riche de nos désirs,
Semble de l'an défunt écarter les tristesses
Et nous réserver cent plaisirs.

Puisse-t-il, chers Lecteurs, réaliser ce rêve
De vaillante santé, de calme pour l'esprit,
De travail généreux, de paix - non pas de trêve -
De paix libre de tout conflit !

Lorsque nous attirons l'attention surprise
Vers un fait du passé, lointain mais apaisant,
Pour vous faire oublier, dans cette revue grise,
Les lourds soucis du temps présent,

Si nous réussissons, dans cette heure apaisée,
Nos cœurs à l'unisson battent d'un même élan ;
Par là, mon amitié se trouve autorisée
A vous dire : Bon jour ! Bon an !

Albert GARRIGUES.

In novi anni initio

de David Hoogstratanus

◎ ◎ ◎

Cursum peregit annus elapsus suum
Fugâ tacente, sed parum feliciter,
Reddenda nostrae ratio si vitae foret.
Si quisque verset sedulo examen suî
Censor severus, obvios testes dabit,
Convincier quis possit ignavè dies
Sibi perîsse, frugis expertes bonae,
Seseque recto deviâsse tramite,
Turpemque sparsam moribus suis luem.
Sed cum novatum solis exorti jubar
Jam promat annum, spes et apportet novas,
Majore sese alacritate suscitet
Virtutis ardor. Quisque defectus suos
Resarciamus : splendeant mores novi
Post expiatum temporis contagium,
Quod nunc dolemus, sera poenitentia
Ne nos fatiget irritis doloribus.

L'année mourante achève sa course dans une fuite silencieuse, et nous invite à un retour sans joie sur nous-mêmes.

Si chacun s'examine avec franchise, au-devant de ce juge sévère les témoignages viendront. Qui peut se flatter de n'avoir pas vécu des jours vides de bonnes actions ? Qui n'a dévié de la droite route ? Qui n'a laissé quelque corruption honteuse altérer ses mœurs ?

Mais voici l'aurore d'une année nouvelle. Elle nous apporte de jeunes espoirs ; puisse-t-elle nous inciter à plus de vertu ! Réparons nos fautes passées. Que brillent des mœurs nouvelles, et qu'après l'expiation de celles dont nous souffrons maintenant, de longs repentirs ne nous épuisent pas dans de vaines douleurs !

L'AN NEUF

par le Dr Georges PETIT.

VOICI l'année nouvelle. L'espoir renaît au cœur de tous ceux qui pensent que l'année qui meurt cédera la place à une année meilleure. La joie est dans les yeux. Une année nouvelle, c'est une vie nouvelle ; adieu les soucis, les chimères, les angoisses, les tourments ; voici une renaissance et ses promesses. Le passé est mort, n'en parlons plus, et que la sincérité préside à l'échange des vœux.

Ce jour est aussi celui des étrennes ; à cet égard, il se prolonge, dit-on, tout un mois. Je crois que ceux qui disent cela sont ceux qui les reçoivent ; et, en dépit de la tristesse du temps, de l'inquiétude, du froid, de la bise ou de la crise, ils sont toujours nombreux, ceux qui offrent leurs souhaits, dans le but de ramasser une pièce ou un cadeau.

Les médecins, mes frères, ne sont pas toujours ceux qui reçoivent, sinon quelques promesses de reconnaissance ; mais ils sont souvent ceux qui donnent ; et les cadeaux qu'il nous est parfois imposé de faire n'ont pas toujours la simplicité de ces saucissons et de ce quartier de porc salé (*tomacula et succidiae partem*) que le médecin sicilien Jean Langius (1485-1566) envoyait à un de ses amis à l'occasion du premier jour de l'an (lettre 65 de ses *Medicinalium epistolarum miscellanea*). On s'étonne qu'il n'y ait pas joint quelque fromage, car il l'aimait au point qu'il avait écrit une épigramme en son honneur.

Ce n'est pas à dire pourtant que les médecins ne connaissent que des ingrats ; et les cadeaux qui leur viennent augmentent dans leur souvenir le nombre des objets disparates qui meublent les coins du logis ou les murs, à la façon des *ex-voto* dans une chapelle.

La mode de ces « ne m'oubliez pas » remonte à la plus haute antiquité, et j'ai lu dans certain auteur une curieuse lettre de Phalaris, tyran d'Agrigente en Sicile (vers 571 avant l'ère chrétienne) où il exerça les plus inouïes cruautés. Sa correspondance avec Albaris fut traduite au début du XVIIIe siècle ; il est vrai qu'on ne peut lui accorder une confiance absolue.

Le tyran, dans une lettre remplie d'humour et d'ironie, écrit à son médecin Polyclète, pour lui dire qu'il admire à la fois sa science et sa probité ; sa science l'a guéri de sa maladie, et sa probité lui a fait mépriser les récompenses qu'il aurait pu obtenir en laissant mourir un tyran. Aussi, Phalaris se sent pénétré

d'un réel sentiment de reconnaissance pour son médecin, à qui il adresse « quatre burettes en or, deux coupes d'argent, vingt tasses sculptées à la manière de celles du célèbre Thériclès, cinquante mille écus, et vingt jeunes filles vierges ». *Utile dulci.* Nul de mes confrères ne recevra de telles étrennes, les facéties d'un tyran sont passées, et l'humour d'aujourd'hui est plus correct.

Richard Mead (1673-1754), célèbre médecin anglais, dont la belle collection d'estampes et de médailles est au *British Museum*, était un philanthrope, désintéressé, aimant plus à donner qu'à recevoir. Il s'était adonné à l'étude des maladies de poitrine. Antoine Watteau, malade, profita de son séjour en Angleterre pour aller le consulter ; et, en remerciement des bons conseils qu'il en avait reçus, lui offrit en étrennes, en 1718, deux jolis petits tableaux dits « de la reconnaissance ». Ces deux pièces connues des amateurs restèrent longtemps en Angleterre, et ne revinrent en France que récemment.

Le cadeaux de nouvel an, que les médecins recevaient autrefoiz en assez grand nombre et qu'ils ne reçoivent plus aujourd'hui que rarement, sont d'ordinaire moins personnels, moins intimes et souvent quelconques. J'ai entendu jadis raconter par le Dr Lenoir de Pallières que, la même année, il avait reçu trois fois, de trois amis différents, le même bronze représentant l'Arlequin de Saint-Marceaux. Combien d'entre nous, en maudissant l'usage, ont dû remercier chaleureusement un donateur, pour l'envoi d'un bibelot dont ils ne savaient comment se défaire... En revanche, que d'objets jolis ornent nos appartements et meublent le temple de nos réflexions.

Un luthier connu fabriqua un beau violon et l'offrit en étrennes à son médecin, violoniste à ses heures de repos ; il l'avait délicatement accompagné du quatrain suivant :

Quoique docteur, j'aime la chromatique,
J'aurais été fort sur le violon ;
La médecine est sœur de la musique
Car Esculape est le fils d'Apollon.

Ces vers étaient extraits de *La mansarde des artistes* ; ils ont pour auteur Scribe, à qui il faut beaucoup pardonner, même quand il attribue une parenté bizarre à ses sujets mythologiques.

C'est en forme de souhait annuel que le peintre Girodet parle à Bernardin de Saint-Pierre, vers 1801, de son tableau *Hippocrate refusant les présents d'Artaxercès*, qu'il offrait en hommage à son respectable ami, M. Trioson, médecin à Montargis, celui-là même qui disait que la nature était sans cesse occupée à réparer les torts des médecins.

La coutume était très répandue, au XVII[e] siècle, d'offrir à son médecin de la vaisselle d'argent, à l'époque des souhaits, pour lui prouver sa reconnaissance des soins donnés par lui dans l'année. Il apparaît même sans aucun doute que c'était souvent une façon de payer ses honoraires.

En 1713, Fénelon, voulant témoigner sa gratitude à Mareschal, le chirurgien, hésitait entre une tabatière, une bague ou une pièce de vaisselle d'argent. Louis XIV envoyait, en étrennes, à son premier chirurgien, de l'argenterie ou des bijoux. Un document ayant pour titre *Etat des vaisselles d'or et d'argent apportées à l'hôtel des Monnaies pour être transformées en monnaie* indique les poids et valeur de métal apporté par chacun. Mareschal y figure pour une somme importante, ce qui laisse à penser qu'il liquidait les cadeaux et les transformait en véritables honoraires.

Cette méthode n'est peut-être pas abandonnée de nos jours.

Toute médaille a son revers, et il est des étrennes données aux médecins qui ne trouvent pas grâce devant quelques scrupuleux ou délicats. Sans appuyer sur ce point névralgique, rapelons que, l'an dernier, M. G. Léorat rapportait, ici même, l'indignation du médecin Pierre Pomme (1735- ?) recevant d'un apothicaire une pièce de velours pour un habit. C'était pourtant l'usage, paraît-il, à Paris tout comme à Berlin, malgré, ici, les défenses expresses du roi de Prusse.

On peut ajouter que le temps des étrennes ne fut pas toujours heureux pour les médecins. En l'an 534, Gontran, roi d'Orléans, fit, au début de l'année, donner la mort à plusieurs médecins qui avaient traité, dans sa dernière maladie, la reine Austrogésilde, sa deuxième femme, et qui ne l'avaient pas guérie.

Premier janvier à Hawaï. Dans la plus grande des îles Sandwich, le premier janvier est l'occasion d'une cérémonie religieuse, qui rappelle de loin nos Rogations. Les prêtres-sorciers promènent solennellement leur dieu Kekou-Aroba autour de l'île. Cette procession offre une particularité curieuse. Au cours de la promenade circulaire, tout ce que l'officiant peut saisir de sa main gauche est de bonne prise. Ce sont là les petits profits du culte hawaïen.

La Médecine des Praticiens

La Neurosine Prunier

Paris, 4, rue de la Coutellerie.

Monsieur le Docteur,

Je prends la liberté de rappeler à votre souvenir bienveillant la " NEUROSINE PRUNIER " à base de Phospho-Glycérate de chaux pur, préparé par mon procédé spécial et personnel.

Ce Phospho-Glycérate de chaux se différencie des glycéro-phosphates de chaux du commerce par sa remarquable solubilité, qui explique sa parfaite assimilation et la fidélité de son action.

La " NEUROSINE PRUNIER " n'est pas seulement un reconstituant du système nerveux ; elle constitue un tonique général, dont l'emploi est indiqué dans toutes les convalescences, la prétuberculose le surmenage, l'affaiblissement du système nerveux.

Je vous serais très reconnaissant, Monsieur le Docteur, de bien vouloir me donner votre précieux appui en faveur de la " NEUROSINE PRUNIER ", dont je tiens gracieusement à votre disposition les échantillons que vous désirerez, et je vous prie d'agréer, avec tous mes remerciements anticipés, l'expression de mes sentiments les plus distingués.

G. PRUNIER,
Docteur en Pharmacie.

Les cadeaux du jour de l'an

de Carle Vernet.

C'était, à Paris, au moment du renouveau de l'année. En ce temps-là, la rue Chapon était l'endroit à la mode, où l'on achetait les jouets des enfants pour leurs étrennes. Il y avait grand embarras de voitures, et celle qui portait Carle Vernet fut brisée par un lourd carrosse.

Du haut de l'échelle, d'où il enjolivait l'enseigne d'un marchand de joujoux, un modeste peintre en bâtiments avait reconnu le



grand artiste. Il descend, il accourt et, de son mieux, répare l'équipage. Vernet, reconnaissant, offre une pièce d'or. « Oh ! Monsieur Carle, s'écrie le brave homme : ce n'est pas bien ; vous voulez donc humilier un confrère !

— Excusez-moi, mon ami, répond Vernet en souriant ; ce n'était pas mon intention : et j'aimerais seulement pouvoir m'acquitter du service que vous m'avez rendu.

— Rien de plus facile reprend l'autre. La réparation de votre voiture va vous faire perdre une bonne heure ; donnez-la moi ; prenez mes pinceaux et esquissez les attributs que je dois peindre sur cette boutique.

Il y avait de quoi hésiter, quand les maîtres du carrosse et leur domestique entourent Carle et l'accablent de reproches, parce qu'une de leurs lanternes était brisée. Alors, l'artiste n'hésita plus ; il leur promit de les indemniser de suite, prit le pinceau de l'ouvrier et croqua ses adversaires sous la forme de trois chiens, avec leur allure, leurs costumes et jusqu'aux jouets qu'ils portaient.



Carle Vernet (1758-1836).

Ce fut un immense éclat de rire, sauf chez les principaux intéressés. Le bourgeois demandait raison de l'insulte à l'artiste ; mais Vernet, qui maniait l'épée aussi bien que le pinceau, demanda simplement au marchand de jouets : « Quel est le prix de la grande glace de votre vitrine ?

— Pourquoi cette question ?

— Parce qu'avant de jeter Monsieur au travers, je veux savoir s'il vaut la casse. »

Et le bourgeois disparut avec sa femme, son domestique et ses jouets.

Pitre Chevalier, qui a conté cette anecdote dans le *Musée des Familles*, assure qu'on admira longtemps, rue Chapon, l'enseigne de Carle Vernet.

Correspondance médico-littéraire

Questions

Dicton tarnais. — Un parémiologue pourrait-il m'expliquer le sens métaphorique de cette maxime paysanne, courante dans le département du Tarn : *Bal maï d'espallo qué dé cartiè ?*

Dr L. Estève (*Gaillac*).

Le chirurgien J. Texier. — J. Texier naquit à Périgueux, le 14 décembre 1759. Il fut maître en chirurgie, membre de la Société de Médecine de Paris, chirurgien de première classe des armées, chirurgien en chef du Prytanée français, membre du jury pour la réception des officiers de santé du département de Seine-et-Oise. Il avait été déjà tout cela quand, en 1804, il vint présenter à Paris sa dissertation inaugurale, qui porte le titre de *Exposé sur quelques maladies qui affectent le testicule et ses enveloppes* (an XII, in-4°).

Je connais encore de lui une observation, qu'il publia dans le *Recueil périodique de la Société de Médecine* (t. XI, an IX, p. 190), sur une volumineuse tumeur lymphatique du cou dans sa partie antérieure.

Je ne sais rien de plus sur ce vieux confrère. Ni J.-P. Gama, dans son *Esquisse historique du Service de Santé militaire* (in-8°, Germer-Baillière, Paris, 1841) ni J.-L. Rouis dans l'importante introduction historique, dont il a fait précéder son *Histoire de l'Ecole impériale du Service de Santé militaire de Strasbourg* (in-8°, Berger-Levrault, Nancy, 1898), n'ont cité son nom. Chose plus curieuse, J. Texier mourut le 8 mai 1822 ; or, le 15 novembre 1816, les médecins de Bergerac fondèrent, sous la présidence de leur sous-préfet, Maine de Biran, une *Société médicale*, qui comptait, outre ses membres titulaires locaux, un nombre important de membres correspondants. Et ceci me surprend un peu que les médecins bergeracois n'aient pas pensé, en cette occasion, au périgourdin J. Texier.

La part la plus grande de la vie de ce dernier reste donc inconnue. Voilà pourquoi je viens demander aux lecteurs de *La Chronique médicale* si l'un d'entre eux voudra bien nous fournir tant de renseignements qui nous manquent.

Je n'ajoute qu'un mot. La date même de la mort de J. Texier (8 mai 1822) ne permet pas de le confondre avec un homonyme qui, précisément en 1822, fut reçu docteur en médecine à Paris, et qui fut ensuite médecin-chirurgien de la Maison de Louis-Philippe, médecin de la Maison royale de Saint-Denis et chirurgien-major de l'état-major des gardes nationaux de la Seine.

Dr Robert (*Clermont-Ferrand*).

Le chant du coq. — Par comparaison à celle des mammifères, l'activité nycthémérale des oiseaux, spécialement des gallinacés, semble décalée. Ces derniers se lèvent avant l'aube, et, par compensation, se couchent avant le crépuscule. Le coq salue le soleil avant que, pour nos yeux, il apparaisse à l'horizon. La rétine des volatiles serait-elle sensible à des rayons d'une réfringence différente de ceux qui affectent la nôtre ?

Dr L. Estève (*Gaillac*).

Personnages à retrouver. — L'amusante caricature du *Mousquetaire à genoux* que vient de reproduire *La Chronique Médicale* (xliii, 178), m'a rappelé une épigramme. La voici :

On lisait au sacré vallon
Un nouveau journal littéraire :
« Quelle drogue ! dit Apollon.
— Rien d'étonnant, répond Fréron,
Il sort de chez l'apothicaire !
— Quoi, dit Linguet, sur son haut ton,
Un ministre de la canule
Voudrait devenir notre émule !
— Oui, dit La Harpe. Que veux-tu ?
Cet homme ayant toujours vécu
Pour le service du derrière,
Doit compléter son ministère
En nous donnant un torche-c.. ! »

Les divers personnages mis en cause datent cette épigramme de la fin du xviiie siècle. Mais quel en fut l'auteur ? Qui en était la victime ?

Brezin (*Lyon*).

Paul Bourget. — M. Louis Gillet, dans *L'Echo de Paris*, du 22 juin dernier, sous le titre *Un médecin écrivain et philosophe*, a écrit à propos de Paul Bourget, les lignes suivantes :

La Médecine était son violon d'Ingres, son dada... Je ne sais s'il n'était pas plus fier d'être *Membre de l'Académie de Médecine* que de son titre de doyen de l'Académie française.

Pourrait-on dire la date de l'élection de Paul Bourget à l'Académie de Médecine et dans quelle section il fut nommé ?

Dr R. Mazilier (*Toulouse*).

Réponses

Le Dieu Lug (XLII, 40, 42, 103, 185, 215, 320 ; XLIII, 239, 264). — Assez nombreux sont nos confrères qui se sont intéressés au dieu Lug pour que je vous envoie deux trouvailles de lecture ; aussi bien, un correspondant de *La Chronique Médicale* a paru douter de la réalité de cette divinité celtique.

Voici d'abord ce que je viens de rencontrer dans l'in-8° que J.-B.-M. Biélawski publia, en 1890, à Paris, à la Société générale d'Editions, sous le titre *Le Plateau Central de la France et l'Auvergne dans les temps anciens* :

Pages 250-251. — Le principe de la religion des Celtes est un dualisme analogue à celui des peuples de l'Iran, le principe de la lutte du bien contre le mal. *Lug*, le dieu du crépuscule, règne sur le Puy-de-Dôme, la montagne sacrée. Il se confond avec *Smer* et symbolise le soleil qui dissipe les ténèbres, chasse les influences mauvaises et triomphe de *Buàr-Ainech* à figure de vache ou *Cerumnos*, le génie du mal, que l'on représente hideux et accroupi.

Au génie du mal, *Lug* arrache une corne qu'il transforme en corne d'abondance et place au nombre de ses attributs : la massue ou l'arc, le cheval, le coq, le corbeau, le pigeon. Vainqueur, il se pare en plus des dépouilles du vaincu : le bouc, la tortue, la bourse, le serpent à tête de bélier, qui est une des formes du dieu mauvais dans toutes les mythologies indo-européennes. M. Paul Monceaux nous montre l'immense popularité de *Lug* chez les Arvernes et sur le Plateau Central, où un grand nombre de localités, rivières, montagnes portent encore son nom sans altération ; il a eu des sanctuaires partout en Gaule, à la cime des puys, au bord des grands fleuves.

L'Auteur, citant Paul Monceaux, n'indique pas l'ouvrage de ce dernier ; mais un correspondant de *La Chronique Médicale* nous a fourni cette référence bibliographique (*Revue historique*, 1888).

Plus loin, J.-B.-M. Biélawski, ayant montré les populations diverses, Kymris, Phéniciens, Grecs, Romains, qui vinrent en Gaule, expose la transformation du dieu *Lug*.

Pages 255-256. — César rapporte que la Gaule connaît Jupiter, Apollon, Mars, Minerve ; il parle de la vénération particulière pour Mercure, qui n'est autre que *Lug* idéalisé.

D'abord farouche, vieux, barbu, couvert d'une grosse casaque, *Lug* se transforme en effet, peu à peu, s'embellit, d'âge en âge, rajeunit, puis montre la grâce souriante de l'élégant Mercure classique, auquel il emprunte le caducée, le pétase, le brodequin à talonnières. Tel est le Mercure arverne qui, du haut de la montagne sainte, le fier Puy-de-Dôme, contemple une faible partie de son empire.

Il est de fait qu'après la conquête de César, la polythéisme gaulois s'assimila à celui de Rome. De ci, de là, le dieu Lug n'en subsista pas moins, témoin en Bretagne, où, à Locmariaquer, un champ portait encore en 1888 le nom de *Kerlug*, ce qui peut se comprendre : l'endroit de Lug.

Dans la *Revue illustrée de Bretagne et d'Anjou*, Lionel Bonnemère nous apprend que les Celtes, en Gaule proprement dite aussi bien qu'en Irlande, célébraient, le premier jour du mois d'août, une grande fête en l'honneur du dieu Lug (p. 6 du tirage à part : *Les jeux publics et le théâtre chez les Gaulois*, in-8°. E. Lechevalier, Paris, 1888). Cette fête survécut au Crépuscule des dieux ; elle fut seulement christianisée. C'est ainsi que Giraud de Barry, un évêque gallois fort illustre, la retrouva, le premier jour du mois d'août 1188, dans la bourgade d'Aberhodni, aujourd'hui Aberhondu, non loin de Breccon (p. 4-5). Certes, la fête s'était modifiée dans plusieurs détails ; Lug surtout avait disparu, remplacé par sainte Almédha ; mais les antiques coutumes restaient encore reconnaissables.

Chibotte (*Clermont-Ferrand*).

Jean-Baptiste Salle (xliii, 31). — Le hasard m'apporte des renseignements qui corrigent quelques erreurs publiées par *La Chronique Médicale* au sujet de Jean-Baptiste Salle, médecin-poète, et qui complètent ceux que la Revue a fournis. Par surcroît, ils établissent une iconographie du personnage, que *La Chronique Médicale* n'a peut-être pas connue,

Voici donc le texte que je viens de trouver ;

Salles (J.-Bapt.), médecin à Vézelise, né en 1759 à Vézelise (Meurthe), député du tiers-état du bailliage de Nancy à l'Assemblée nationale de 1789, du département de la Meuse à la Convention. Mis hors la loi le 28 juillet 1793, il s'enfuit à Evreux et de là à Bordeaux, où il fut arrêté, le 19 juin 1794, chez le père de Guadet et décapité le lendemain.

1. Profil à droite, lithographie in-8°, au bas 4 lignes.
2. Profil à gauche, lithographie in-8°, au bas 4 lignes.
3. Profil à gauche, lithographie in-12, au bas 4 lignes.

Ces lignes sont extraites de la page 196 d'une brochure gr. in-8° de 218 pages, publiée en octobre 1854, à Paris, chez l'auteur (Soliman Lieutaud) sous le titre : *Liste des portraits dessinés, gravés ou lithographiés des députés de l'Assemblée nationale de 1789*.

J.-F. Albert (*Paris*).

R. Castro (xlii, 288). — Le médecin portugais Roderie Castro est mort à Hambourg, le 20 janvier 1627.

P. Chacornac (*Paris*).

Voix fœtale (xlii, 156, 183, 235). — C'est revenir bien tard sur cette question, qui a occupé autrefois plusieurs correspondants de *La Chronique Médicale* ; mais il est toujours temps d'ajouter une note à un dossier. Je dois celle-ci à un ancien séjour de près d'un an en Algérie. J'ai entendu conter, à El-Abioth, une légende dont le héros est certain Abd-el-Kader, non pas celui qui s'illustra en luttant contre nos armes lors de la conquête française de l'Algérie, mais Abd-el-Kader-ibn-Mohammed-ben-Sliman, qui florit au xvie siècle sous le nom de Sidi-Ech-Chik.

Il n'était pas encore né. Sa mère, Lalla-Chefiria, alors enceinte de lui, dut se rendre chez son père, à El-R'açoul, et partit accompagnée seulement de son fils aîné Ibrahim. Or, voici que soudain un lion vint leur barrer le passage. Couché sur le ventre, il montrait des dents menaçantes. « O Ibrahim, s'écria du sein de sa mère l'intra-utérin Abd-el-Kader, défends notre mère, ou bien je le ferai moi-même. » C'était le moins que put faire un descendant de la fille bien-aimée du Prophète, Lalla-Fathima-Ez-Zohra ; mais Ibrahim répondit aussitôt : « C'est moi qui le ferai. » Et, saisissant par l'oreille le lion devenu doux comme un agneau, Ibrahim le conduisit ainsi jusqu'à El-R'açoul.

J. Cassan (*Rabastens*).

Hector-Alfred Roland (xlii, 234 ; xliii, 67). — Sur la question posée par M. Molinéry, je n'ai connaissance d'aucune autre référence que la pièce suivante :

Roland, dit-on, aurait étudié la médecine comme externe à l'Hôpital Saint Louis, à Paris. Ce point est douteux, du moins si on attache le sens que nous lui donnons aujourd'hui au titre d'externe des hôpitaux, qui suppose une année de sérieuses études préparatoires, une année ou deux de scolarité médicale et un concours.

N'oublions pas que Roland avait dix-huit ans quand il est entré dans l'Enregistrement. Il ne peut donc avoir fait que des stages bénévoles à l'Hôpital Saint-Louis, entre 1815 et 1818, tandis qu'il était surnuméraire à Paris, ou encore entre 1824 et 1826, quand il y était vérificateur.

Il est donc difficile de croire à des études médicales poursuivies par Roland avec l'assiduité indispensable pour acquérir le bagage scientifique correspondant, toute relation gardée, au titre actuel d'externe des hôpitaux. Mais il est possible que des cours élémentaires aient été donnés à cette époque avec exercices pratiques à l'Hôpital Saint-Louis, et qu'en marge de son service de l'Enregistrement, Roland ait suivi ces cours dans le but d'augmenter son instruction générale.

Malye (*Bagnères-de-Bigorre*).

Charade (XLIII, 287). — Les mots de la charade dernière ne sont pas malaisés à découvrir. Ce sont : Hôtel, Dieu ; **Hôtel-Dieu.** Ce dernier mot a inspiré à un poète anonyme, non plus une *charade*, mais l'*énigme* que je vous envoie.

Lecteur, Dieu te garde de moi.
Je porte un nom plus respectable
Que le palais du plus grand roi ;
Cependant j'inspire l'effroi.
Je ne reçois qu'un misérable
Qui n'a ni soutien ni crédit,
Je suis sa dernière ressource.
Si tu ne ménages ta bourse,
Toi-même dans mon sein tu chercheras ton lit.

GRIGNONDAC (*Castres*).

Traitements magiques (XLIII, 246). — Rendant compte de la remarquable édition des *Œuvres d'Alexandre de Tralles*, dont M. F. Brunet vient de publier la première partie, *La Chronique Médicale* montre que le médecin byzantin crut à l'action possible des amulettes et des talismans. M. F. Brunet croit, au contraire, qu'Alexandre de Tralles n'eut recours à la magie que par humanité et par indulgence aux faiblesses de l'esprit crédule de ses contemporains. Il semble bien que *La Chronique Médicale* ait raison. Les mobiles que M. F. Brunet prête au vieux médecin grec relèvent moins de la pensée antique que de nos soucis modernes. En tout cas, cette concession faite à la crédulité populaire, ce soin d'humanité pourraient se retrouver, à propos de la thérapeutique magique, dans des auteurs de notre temps.

En 1818, Jourdan, pour ne citer que celui-là, ne déclarait-il pas qu'il est légitime, dans les cas désespérés, de recourir à tout traitement, si bizarre qu'il soit, auquel le malade a foi ?

Vous qui voulez sauver la vie, écrit-il, recourez à l'amulette ou à l'erreur ; et, puisqu'on y croit, vous pouvez guérir.

Et plus loin :

Il peut arriver un moment décisif où, toute puissance naturelle manquant, il est de mon devoir d'employer l'effet moral par tous les moyens permis pour le susciter. Est-ce dol et tromperie que ce qui vous retire du précipice ? L'événement heureux ou malheureux décide si l'amulette, le charactère, etc., sont une superstition ou un vrai remède.

J. BRISSET (*Paris*).

J. Swammerdam (LXIII, 288). — Jean Swammerdam est né à Amsterdam, le 12 février 1637.

P. CHACORNAC (*Paris*).
Dr P. NOURY (*Rouen*), Dr H. STAUFFER (*Neuchatel*).

Un remède contre la goutte (XLIII, 314). — Pradier ne paraît pas avoir été médecin. Vers 1808, il lança dans le public son anti-goutteux qu'il devait, disait-il, à la confidence d'un sauvage. Ce remède fit grand bruit, si bien que les médecins durent l'entendre. La *Gazette de santé* consacra plusieurs pages au nouveau remède, publia des lettres de médecins ; et les échos de tout cela retentirent jusque dans les sociétés médicales de province.

C'est ainsi que celui qui ne dispose pas de la collection de la *Gazette de santé* pourra du moins se renseigner en lisant l'ouvrage que M. Pierre Lemay vient de consacrer à la Société médicale de Bergerac. On y lit, page 146 :

Voici le mode d'agir de M. Pradier. Il applique deux larges cataplasmes de deux livres chaque de farine de graines de lin bouillie sur laquelle il répand une liqueur spiritueuse exhalant l'odeur de plusieurs plantes aromatiques parmi lesquelles on démêle le safran. Chaque cataplasme posé bien chaud est recouvert de deux serviettes ployées autour de chaque jambe et retenues par des circonvolutions de bandes étroitement serrées ; il reste vingt-quatre heures. Lorsque M. Pradier lève cet appareil, on aperçoit sur toute la surface du cataplasme, excepté au point qui répond au talon, une couche épaisse tantôt d'une demi-ligne, tantôt de deux, et même de trois, d'une substance d'un aspect gazeux, blanchâtre, d'une odeur ammoniacale en la projetant sur des charbons allumés ; le pied surtout en donne une plus grande quantité.

Le malade, qui doit rester au lit et suivre une diète très nourrissante, éprouve quelques douleurs obscures si la tête était prise par la goutte ; si, au contraire, elle occupait les bras, les mains, la poitrine, les parties engorgées se dégonflent, la tuméfaction passe aux genoux, puis aux pieds ; quand elle est fixée aux pieds, elle disparaît sans causer autant de douleurs au bout d'un nombre indéterminé d'applications dont le succès est en raison de la nature de la goutte, qu'il avoue au reste ignorer parfaitement et guérir par empirisme.

Au second pansement ou au troisième après la levée du cataplasme, qui est moins adhérent que le premier à la jambe dont la peau n'est pas altérée, M. Pradier racle la jambe avec un couteau et aspire de ses pores une liqueur d'un aspect laiteux qu'il dit être l'humeur goutteuse dissoute par son remède, et qui, en effet, ressemble à une eau de chaux. Le cataplasme, dit-il aussi, pèse davantage en l'ôtant qu'en le plaçant ; il donne pour raison de ce phénomène assez étrange, s'il est avéré, l'afflux de l'humeur crétacée, du détritus calcaire à travers les pores de la peau, et venant former la couche blanche qu'on aperçoit sur toute la superficie du cataplasme Il faut plus ou moins d'applications selon la gravité et l'ancienneté du mal.

J'arrête là ma citation, bien que le compte rendu de la séance du 10 avril 1808 de la *Société médicale de Bergerac* s'étende davantage sur le remède de Pradier. Je m'en suis tenu a l'essentiel pour répondre à la question posée par M. J. Cassan. Ceux que la question intéresse peuvent se reporter à l'ouvrage de M. Pierre Lemay, qui mérite d'ailleurs à tous égards d'être lu.

A. VIDAILHET (*Paris*).

Caricature

LE PHARMACIEN HOMŒOPATHE ET SON ÉLÈVE

Dessin de G. Doré.



« ... Précipiter un cent bilionième de grain de moutarde dans un seau d'eau, agiter fortement ce mélange et en verser deux gouttes dans un litre d'eau clarifiée... » Avez-vous suivi l'ordonnance ?

— Oh ! parfaitement... seulement j'ai oublié la moutarde ; mais tout le reste y est.

— Bah ! c'est le principal.

Chronique Bibliographique

Alfred Girardi. — **Le Moulin de guingois,** *poésies,* un vol. in-8° cour., E. Figuière, Paris, 1936 (*Prix : 10 francs*).

Recueil de soixante-dix-sept ballades, sonnets et autres petites pièces, d'une prosodie classique, où l'Auteur, en particulier, proscrit la rime des singuliers et des pluriels, ainsi que des mots de même parenté grammaticale. Comme exemple, donnons la *Ballade du jour de l'an,* de circonstance en ce moment :

Soyons heureux, nous vieillissons
Sans avoir l'humeur trop chagrine ;
Avant de vider les arçons,
Levons le nez, dressons l'échine.
Bonjour voisin, bonjoar voisine !
Au gui l'an neaf, quel bon moment !
Qa'elle a de beaux yeux, la coquine !
Çà vaut toajours un compliment.

Sachons éviter les façons
Des patelins à grise mine ;
C'est un jour de fête : embrassons !
Il est permis qa'on s'acoquine.
Bonjour eoasin, bonjour cousine !
Elle est laide, un peu trop vraiment ;
Mais, des fois... en temps de famine...
Çà vaut toujours un compliment.

Puisque aussi bien par des chansons
Dans ce pays tout se termine,
Oublions près des échansons
La terre et son manteau d'hermine.
Gloire à l'an neuf qui s'achemine !
Qu'importe plus tard s'il nous ment ;
C'est au début qu'on s'embéguine...
Çà vaut toujours un compliment.

Prince, Bacchus et Colombine,
Déchirez votre testament :
La vie est bonne, la mâtine !
Ça vaut toujours un compliment.

On a dit de M. A. Girardi que son talent d'écrivain pouvait se qualifier par des antithèses « C'est un rabelaisien sage, un sceptique qui veut croire, un individualiste indulgent » (E. Figuière). Ces qualités se retrouvent dans l'agréable recueil de poésies, auquel la première pièce a donné son nom : *Le Moulin de guingois.*

Jean Vinchon. — **Mesmer et son secret**, un vol. in-4°, A. Legrand. Paris, 1936 (*Prix : 28 francs.*)

Comme Paracelse, Mesmer avait nourri sa jeunesse du trouble mélange du savoir livresque, de l'observation personnelle non dirigée, enfin de l'empirisme un peu mystérieux des gardes-chasse, des bergers et des coureurs de bois. De tout cela sortit la thèse de doctorat qu'il soutint à Vienne, à trente-deux ans, *De planetarum influxu in corpus humanum*, dans laquelle il affirmait l'influence des corps célestes sur les corps animés, par l'intermédiaire d'un fluide subtil qui remplit l'univers.

Il usa sa vie à montrer que ce fluide parcourt l'organisme humain pour l'entretien de la vie ; mais qu'il se heurte parfois à des obstruction locales, qui constituent toutes les maladies. Parce que Mesmer croyait possible de capter ce fluide et de le diriger, il lui apparaissait possible aussi de lever les obstructions pathologiques et de guérir les malades. Sa pratique théâtrale, baquets et arbres magnétisés, chaîne magnétique, etc., le fit passer pour un charlatan. En réalité, il avait la sincérité des illuminés, et sa foi totale dans ses théories et dans ses méthodes lui donnait une puissance de suggestion considérable. Cela lui valut des succès éclatants et des insuccès plus éclatants encore, parce qu'ils furent exploités bruyamment par ses adversaires. Parmi ceux ci, il faut compter les Corps savants, qui ne pouvaient accepter ni son fluide indémontrable ni l'unité de la maladie qu'il proclamait, avec pour conséquence le remède unique. Il faut aussi compter tout ceux que décourageait ou rendait hostiles le caractère tout à l'allemande de Mesmer, intéressé, méfiant, friand de procès et orgueilleux.

En dehors de ses doctrines publiées et de ses procédés que tout le monde pouvait imiter et qu'on imita, Mesmer eut-il un secret ? En fait, il le laissa croire. Il fit pire, il le monnaya en créant cette *Loge de l'Harmonie*, aux membres de laquelle il devait tout révéler et qui se brouillèrent avec le thaumaturge parce qu'il ne leur découvrait rien. On en est ainsi réduit à des hypothèses et celle que propose M. J. Vinchon est fort acceptable : « Mesmer était comparable à ces sujets que les métapsychistes appellent des médiums clairvoyants » (P. 117.) « C'est dans sa connaissance de sa médiumnité que réside le secret de Mesmer. » (P. 118.)

Si cette brève analyse dessine les grandes lignes de l'œuvre présente, elle est insuffisante pour donner une idée des mille détails d'une vie, qui a été un véritable roman d'aventures, M. J. Vinchon a su les conter merveilleusement dans cet ouvrage, qui est la réunion en un volume d'une série d'articles publiés entre 1934 et 1936. Il faut lui savoir gré de cette idée ; car les livres restent ; les articles des journaux sont vite perdus ; et il eut été dommage que cette biographie critique de Mesmer n'ait pas été conservée.

Pierre Lemay. — **Maine de Biran et la Société médicale de Bergerac,** un vol. in-8°, Vigot, Paris, 1936. (*Prix : 20 francs*).

Alors que Maine de Biran, fils de médecin, était sous-préfet de Bergerac, il créa une *Société médicale* avec les médecins de cette ville. Le 15 septembre 1806, elle était fondée. Le 15 avril 1810, elle agonisait. On ne sait pas exactement quand elle est morte. Mais les quatre ans de sa courte existence sont du plus haut intérêt pour l'Histoire de la Médecine ; car, dans les comptes rendus des Sociétés provinciales, on aperçoit l'évolution de la médecine autrement et peut-être mieux que dans ceux des sociétés savantes de la capitale. Le malheur était que, sur la *Société médicale de Bergerac*, on ne savait jusqu'à présent à peu près rien ; mais la Fortune lui réservait une faveur double. La première est que ses archives aient été retrouvées ; la seconde qu'elles le furent par M. P. Lemay. Ce sont ces documents que celui-ci publie aujourd'hui avec les qualités de précision, de clarté, de critique juste qui sont les siennes.

La part que prit Maine de Biran à la vie de la Société de Bergerac, en dehors de l'appui matériel et moral qu'il lui apportait, resta, on le devine, paramédicale. Au surplus, ses discours sur les rapports entre la médecine et les connaissances relatives à l'homme intellectuel, sur les avantages de l'alliance de la médecine et de la philosophie, sur les impressions affectives internes et externes, sur le sommeil, les songes et le somnambulisme, comme sa réfutation de la doctrine de Gall, se retrouvent dans ses œuvres.

Les médecins avaient une tâche différente, et ils s'étaient même donné un si vaste programme qu'il ne put jamais être complètement rempli. Du moins, s'y appliquèrent-ils ; et on trouve, dans les comptes rendus de leurs séances et dans leurs rapports, de clairs résumés des nouveautés du jour, une critique des théories et des applications récentes, fine, impartiale et d'un libéralisme qui n'exclut ni l'acupuncture de Niel, ni le remède secret de Pradier, ni l'homœopathie d'Hahnemann, enfin des observations bien établies, et de nombreux témoignages d'un souci très vif de la dignité professionnelle.

On se ferait une idée fausse de l'intérêt et de l'agrément de ces vieux papiers, si on jugeait *a priori* d'après nos actuels comptes rendus de séances. Ici, il n'y a pas seulement que l'habileté de M. Pierre Lemay à présenter les choses, il y a que celles-ci nous conduisent de surprise en surprise. D'un côté, par exemple, au point de vue thérapeutique, c'est l'inoculation de la syphilis dans un but thérapeutique, ou l'administration de la digitale pour la guérison de la phtisie. D'autre part, au point de vue professionnel, c'est la critique de la médiocrité (déjà !) de nos revues, celle plus vive encore de la vulgarisation médicale (déjà aussi) ; c'est la conception heureuse de l'organisation même de la Société par quoi on pourrait la regarder comme un précurseur de nos *Assises de la Médecine fran-*

çaise ; c'est le rôle déontologique qu'elle s'attribuait, par quoi elle était aussi un précurseur d'un Conseil de l'Ordre des médecins.

Dirais-je enfin que son histoire est une leçon ? On y voit quels efforts les organisateurs de groupements doivent faire pour animer une société de médecins ; comment le plus grand nombre laisse à quelques-uns toute la peine de ces efforts ; comment nos associations meurent de l'égoïsme à courte vue de nos individualités indifférentes à toute œuvre collective. Il y a tout cela dans l'œuvre récente de M. Pierre Lemay ; et bien d'autres choses encore, qui marquent la place de son livre dans la bibliothèque de tout médecin.

Henry Valensi. — **Le Musicalisme,** une plaquette in-8° écu, éditions Sedrowski, Paris, 1936.

Théorie. — Le terme *musicalisme* exprime une nouvelle direction de l'esthétique (*p. 17*). — La naissance du musicalisme continue une tradition (*p. 16*). A chaque grande période de la civilisation, il y a toujours eu un art prédominant (*p. 22*). L'humanité dans son enfance (Egypte) devait choisir pour s'exprimer l'architecture (*p. 24*). L'humanité adolescente (Hellade) et la sculpture se rencontrèrent (*p. 24*). A l'âge adulte (art chrétien, byzantin, médiéval, roman, gothique, Renaissance) une prédilection certaine pour le portrait s'affirme le mieux dans les lois et l'esprit de la peinture (*p. 25*). Maturité = âge de raison (xviie et xviiie siècles) : l'art traduit surtout des états intellectuels : littérature et philosophie (*p. 26*). Vieillesse (temps présent) : l'art est essentiellement expressif d'états d'âme ; par suite, il s'inspire avant tout de la musique (*p. 26*).

Donc, le musicalisme a pour base une loi d'évolution de l'art (*p. 71*). Certes, le musicalisme doit en partie ses moyens à l'analogie des sons et des couleurs (*p. 10*) ; mais il n'est, ni dans sa forme ni dans son esprit, une traduction d'œuvres musicales par les moyens d'un autre art (*p. 70*). Pour la peinture, en particulier, il n'est, en fait, qu'une manière de peindre qui reconnaît pour siennes les lois jusqu'ici essentiellement musicales : rythme, harmonie, dynamisme dans le temps, science des nombres, synthèse du motif inspirateur (*p. 11*).

Pratique. — En appendice à son Manifeste, l'Auteur a donné la reproduction, merveilleusement venue, de trois de ses peintures. — En avant-propos, M. A. Devaux a dû écrire trois pages pour les expliquer ; et, malgré cela, nul ne peut être assuré d'avoir compris.

A la vérité, la couleur manque à ces photographies ; mais le principe de tout tableau : fond réaliste, couleur réaliste, dessin subjectif ; — Premier plan : couleur et dessin subjectifs ; — ce principe fait nécessairement de ce genre d'art quelque chose de si *subjectif* que l'impression créatrice est incommunicable. Et ceci, du moins jusqu'à présent, a toujours été regardé comme la négation de l'art,

Jean Yole. — **La Vendée**, un vol. 16/21, J. de Gigord, Paris, 1936.

Ce livre d'un de nos confrères, conçu avec l'amour ardent du sol natal et écrit avec une âme de poète, est un hymne magnifique à la Vendée. Nulle part je n'ai vu une page imprimée évoquer comme ici les teintes foncées du Bocage, le rose fané de la Plaine, les nuances infinies du Marais allant du vert cru de l'herbe au blond cendré du foin en meule, l'ourlet de sable du rivage et la bordure de cygne de ses vagues.

Et je crois bien aussi que nul mieux que M. Jean Yole n'a pénétré l'âme vendéenne pour la découvrir à notre sympathie, tandis qu'il nous conduit tour à tour dans ce *Bocage mystérieux aux lèvres closes scellées par un signe de croix* (p. 50) ; dans cette Plaine moins religieuse, par quoi surtout la Vendée se raccorde à la grande histoire ; dans ce Marais, qui lui a inspiré une description du Viatique porté à une mourante, dont la lecture embue les yeux ; enfin chez ces Paysans de la mer aux muscles puissants, solides sur le pont, les poings aux hanches, *le maître d'équipage ayant tout le gabarit d'un amiral* (p. 129).

Je n'essaie pas de dire tout le plaisir que j'ai pris à lire ces pages, où l'agrément de cent vingt-sept illustrations s'ajoute à celui du texte ; je le dirais moins bien qu'il ne serait juste. Mais je puis conter une expérience que j'ai faite. J'ai donné l'ouvrage à un méridional vieilli, désabusé, casanier et satisfait de sa province, aussi indifférent à la Vendée qu'il est possible. Il me l'a rendu avec le regret de n'avoir plus à choisir l'endroit de sa retraite, me disant lui aussi, dans l'enthousiasme de sa lecture : *C'est à Challans que je planterais ma tente* (p. 109) (*J.-F. Albert*).

Jules Régnault. — **Fille ou garçon** ? un vol, in-8°, Editions Médicis, Paris, 1936 (*Prix : 18 francs*).

Fille ou garçon ? Ainsi posée, écrit l'Auteur, *la question est imprécise* (p. 18). Disons donc, pour préciser, qu'il examine, dans une première partie (170 pages), les formules préconisées pour procréer à volonté fille ou garçon ; — qu'il indique, dans une seconde partie (22 pages), les divers procédés de diagnostic de la grossesse chez la femme ; — enfin, qu'il passe en revue, dans une troisième partie (48 pages), les méthodes proposées pour le diagnostic *in utero* du sexe d'un fœtus.

Sur toutes ces questions, M. J. Régnault s'est appliqué, suivant une expression qui lui semble chère, à *faire le point*, c'est-à-dire, d'une part, à donner le résumé des méthodes utilisées et des théories sur lesquelles ces méthodes reposent depuis que de tels problèmes se sont posés à la curiosité des hommes ; et, d'autre part, à essayer de tirer quelques conclusions pratiques de l'ensemble des données qu'il a réunies.

Quant à ceci, il faut bien avouer que nous en restons au *Que sais-je ?* de Montaigne. La faute en est à la méthode analytique chère aux chercheurs, qui accumulent cent petits faits sans le souci de les relier les uns aux autres, chacun n'étudiant qu'une partie des influences possibles, alors qu'elles interviennent innombrables. Il en vient que l'ensemble des résultats obtenus — contradictoires le plus souvent — rappelle ces *Traités de thérapeutique*, où tout est si impartialement noté que le praticien ne sait plus à quel expérimentateur faire confiance et doit mettre un point d'interrogation à la fin de chaque chapitre.

Quant au premier point, l'ouvrage de M. J. Régnault est d'une utilité indiscutable, parce qu'il résume en un volume des renseignements épars, que le médecin ne saurait que très difficilement retrouver tous dans leur publication originale.

X..., un trouvère du xx[e] siècle, qui tait son nom. — **Romance de la Dame Interdite,** une plaquette in-8° carré, Maître Escat, 7, rue des Grands-Degrés, Paris, 1936.

Au premier regard, ce troisième volume de la *Collection des Anonymes* est une agréable plaquette de bibliophile, tirée à petit nombre sur vélin Aussedat, en beaux caractères typographiques, avec l'agrément de onze bois gravés de V. Le Campion.

A la lecture, la *Romance* offre l'amusement d'une demi-supercherie littéraire et le charme très réel de ses vers.

Demi-supercherie, car, à coup sûr, la présentation éditoriale n'est vraie que pour petite part ; mais elle est à la fois si originale et si amusante qu'on lui sait gré de sa part plus grande d'invention ; — demi-supercherie encore parce que l'aventure d'amour qui emplit ces pages s'écarte assez de la vraisemblance pour qu'on ne la tienne pas pour arrivée, ni au xx[e] siècle ni autrefois, telle du moins qu'elle est contée.

Quant à la forme, cette *romance* est faite de dix petits poèmes où se retrouve l'art des anciens troubadours, avec son alternance des rimes se répondant de strophe en strophe, et parfois ses rimes intérieures, que permettent seules des césures rigoureuses. Que cette manière soit d'une très grande difficulté, il va sans dire. Et il faut une maîtrise extraordinaire du vers et une connaissance parfaite des troubadours et de leurs imitateurs les trouvères pour réussir dans ce genre aussi pleinement que l'Auteur anonyme l'a fait. Par là même, d'ailleurs, le secret de cet anonymat ne serait pas très malaisé à découvrir ; mais il convient de respecter la volonté de

Votre chanteur, Dame Interdite,
Je serai dit, et plus ne veux.

C'est le moins qu'on lui doive pour l'heure charmante que valent au lecteur ses vers ailés, la vision gaillarde de sa Dame nue et ses malheureuses amours.

Maurice Bouvet. — **Histoire de la Pharmacie en France des origines à nos jours**, un vol. in-4° carré, Editions Occitania, Paris, 1936 (*Prix : 60 francs*).

Nul n'était mieux préparé que M. Maurice Bouvet, par ses nombreux travaux antérieurs, pour entreprendre la tâche redoutable qu'est une *Histoire de la Pharmacie*. On n'a ainsi aucune surprise de recevoir aujourd'hui de ses mains un ouvrage de premier ordre.

Un plan fort bien conçu et parfaitement suivi, — le souci constant de rester dans les limites du sujet, c'est-à-dire de ne pas s'abandonner aux digressions empruntées à l'histoire de la médecine, ou de la botanique, ou de la chimie, qui déparent tant d'autres ouvrages de ce genre, — enfin des documents pris de première main, innombrables, et certains inédits, tout cela fait de l'œuvre une mine de renseignements, en même temps qu'un manuel d'histoire de la pharmacie aussi parfait qu'on le peut souhaiter.

Si la part la plus ancienne de cette histoire se trouve ici un peu écourtée, afin de ne pas faire double emploi avec un autre travail dont l'Auteur nous annonce la publication prochaine, en revanche, rien n'est négligé dans la suite des temps pour donner un tableau complet de l'évolution de la pharmacie. Ainsi a été merveilleusement atteint le but de l'Auteur, qui fut de montrer l'ascension lente mais continue du pharmacien ; de rappeler ses luttes courageuses contre les corporations voisines ; d'énumérer tous les services qu'il a rendus en dehors même de l'art de guérir, de dégager le rôle qu'il a joué et qu'il joue dans les lettres, dans les arts et dans la vie sociale du pays ; enfin de rendre dans un *Livre d'or* un hommage particulier à toutes les gloires de la pharmacie.

Encore que le « document » à chaque page s'y rencontre, il s'en faut que la lecture de cette *Histoire* soit monotone. Sans compter le talent de M. M. Bouvet à intéresser et à saisir le détail qui amuse, par exemple ce règlement des apothicaires de Vitry-le-François, qui, en 1661, frappe de quatre livres d'amende celui qui, dans les assemblées de la Corporation, injurie, excite dissension ou scandale, et qui porte la peine à six livres quand un apothicaire frappe son confrère (p. 246), sans compter cela, les faits eux-mêmes sont si variés et si curieux qu'on court avec plaisir de l'un à l'autre. Et puis, combien des soucis des apothicaires d'autrefois restent ceux des pharmaciens d'aujourd'hui : la limitation des officines, la lourdeur des charges et l'importance des bénéfices, la concurrence, le colportage, les prête-nom, etc. ! Et combien des conflits d'hier, par suite des empiètements réciproques des professions voisines, demeurent d'une constante actualité !

Œuvre à lire, œuvre à garder à portée de sa main, pour y prendre, à l'occasion, un des innombrables renseignements qu'elle fournit, c'est encore un livre artistique par son illustration photographique abondante et par sa présentation typographique soignée.

Vient de paraître :

Aux Editions Vigot, frères, 23, rue de l'Ecole-de-Médecine, Paris, VIe.

Dr Gaudichard. — **Vade Mecum de Syntonisations radiesthésiques Microthérapie. Thérapeutique phytothérapique**, seconde édition, un vol. in-8e de 104 pages (*Prix : 10 francs*).

Aux Editions M. Camus, 3, avenue de la Bibliothèque, à Lyon.

Dr Robert Rendu. — **Une expérience suggestive de Radiesthésie**, deuxième édition, un vol. in-12° de 40 pages (*Prix : 3 francs*).

Aux éditions Camugli, 6, rue de la Charité, à Lyon.

Dr Robert Rendu. — **Radiesthésie, Science et Morale**, deuxième édition, un vol. in-12° de 74 pages (*Prix : 5 francs*).

Aux Editions Gauthier-Villars, 55, Quai des Grands-Augustins, Paris, Ve.

Georges Rousseaux. — **Les Courants de Haute Fréquence. Application de tension** (Courants de résonance), un vol. de la Collection *Les Actualités physiothérapiques*, in-8° de 56 pages, avec 36 figures (*Prix : 30 francs*).

Aux Editions J. Crès, 16, rue Soufflot, Paris, Ve.

Daniel Marquis-Sebie. — **Cieux Africains**, roman colonial d'un administrateur des colonies, artiste et poète, un vol. in-12, de 242 pages *Prix : 12 francs*.

Aux Editions E. Figuière, 66, Boulevard Montparnasse, Paris, XIVe.

Paule Boucheron. — **Sur les Sommets**, roman catholique, un vol. in-8° cour. de 192 pages (*Prix : 10 francs*).

P.-L. Deverdun. — **Le « Redoutable »**, journal d'un Commandant de vedette, comportant les anticipations d'une guerre navale en 1939, un vol in-8° cour. de 192 pages (*Prix : 12 francs*).

Jean Franck. — **Pour la Paix du monde**, roman pacifiste, un vol. in-8° cour. de 188 pages (*Prix : 12 francs*).

Claude Fressanges. — **Les derniers jours de l'Aïeule**, roman d'une famille paysanne limousine, un vol. in-16° jésus de 128 pages (*Prix : 12 francs*).

Paul Freyssinier. — **Langage et Poésie**, un vol. in-8° cour. de 64 pages (*Prix : 6 francs*).

Paul Freyssinier. — **De l'Ombre à l'Étoile**, problèmes du Savoir et de la Destinée, un vol. in-8° cour. de 96 pages (*Prix : 6 francs*).

A.-L. Lally. — **Sa Majesté Eros**, roman de mœurs, un vol. in-8° cour. de 189 pages (*Prix : 12 francs*).

Hélène Mignot. — **La ronde fleurie**, recueil de nombreux petites poèmes, dont près de la moitié sont consacrés aux fleurs ; un vol. in-8° cour. de 128 pages (*Prix : 8 francs*).

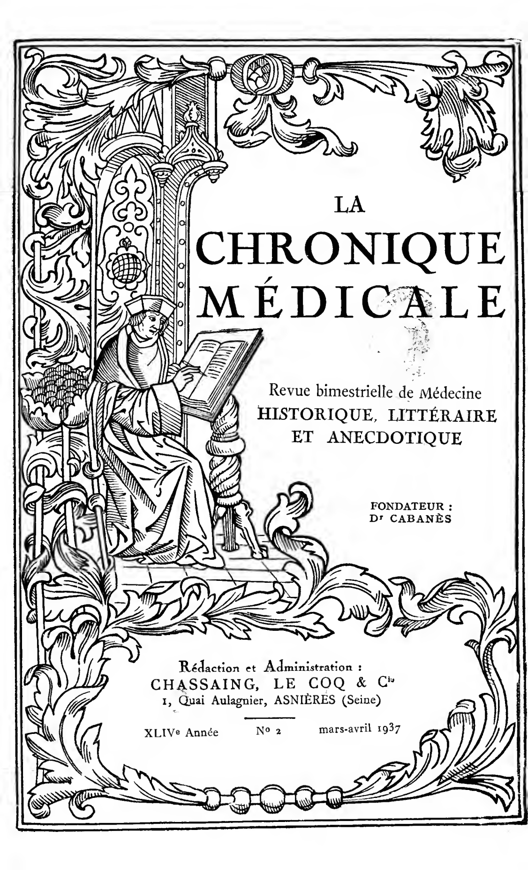
Berthe Maurice Pelloutier. — **Quand l'Amour triomphe**, roman, un vol. in-8° cour. de 192 pages (*Prix : 12 francs*)

E.-G. Perrier. — **Chansons de ma vie**, recueil de petits poèmes en vers classiques et de trois comédies en vers, un vol. in-8° cour. de 192 pages (*Prix : 12 francs*).

Nadia Rouseeau. — **Le Calice**, réunion de quatre-vingt un petits poèmes, en vers classiques, un vol. in-16 jésus de 128 pages (*Prix : 10 francs*).

Le Gérant : R. Delisle.

Paris-Poitiers. — Société française d'Imprimerie et de Librairie. — 1937.



LA

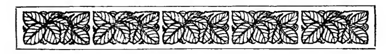
CHRONIQUE MÉDICALE

Revue bimestrielle de Médecine
HISTORIQUE, LITTÉRAIRE
ET ANECDOTIQUE

FONDATEUR :
Dr CABANÈS

Rédaction et Administration :
CHASSAING, LE COQ & Cie
1, Quai Aulagnier, ASNIÈRES (Seine)

XLIVe Année N° 2 mars-avril 1937



SOMMAIRE

Variétés.

Histoire d'un amour et d'un cœur bretons, par le Dr L. Dujardin.
Epigrammes sur les médecins, recueillies par M. J. Michaud.
Orthopédie antique.

Anecdote.

Confiance impériale.

La médecine des Praticiens

De la constipation.

Correspondance médico-littéraire.

Questions. — Poème à retrouver.
Pierre Braillier.
Le roi de Maroc.
Médecin-poète à retrouver.
Le sucre est-il somnifère ?
Incinération des médecins.
Tableau à retrouver.
Réponses. — Enigme.
Pommades emportant au sabbat.
Mémoires de l'Académie de Troyes.
Vers rétrogrades.
Personnage retrouvé.
Nil novi.
Le tempérament et les couleurs.
Médecine populaire.
Reconnaissance de malade.
Les trois grues de l'autel des Nautes.
Paul Bourget.
Pouple, chirurgien de Voltaire.

Chronique bibliographique.

Gravures. — Ancien château de Lezerazien, en Guiclan. — Antoine Dubois. — L'homéopathos de G. Doré.

Avis à nos Correspondants

Nous prions nos correspondants de bien vouloir n'écrire leurs manuscrits qu'*au recto des feuilles* et, lorsqu'ils les signent d'un pseudonyme, de donner leur nom à la rédaction. Les articles d'auteurs absolument inconnus ne seront pas insérés. Nous rappelons que les opinions, comme aussi les références bibliographiques données, ne sauraient engager que les auteurs et non point la rédaction. Les manuscrits non insérés ne sont pas rendus.



La Chronique Médicale

REVUE BIMESTRIELLE DE MÉDECINE
HISTORIQUE, LITTÉRAIRE ET ANECDOTIQUE

44e ANNÉE N° 2 MARS-AVRIL 1937



Histoire d'un amour et d'un cœur bretons

par le Dr Louis DUJARDIN (Saint-Renan).

René Le Sénéchal, sieur de Lezerazien, paroisse de Guiclan, au diocèse de Léon, en Basse Bretagne, ayant résolu de prendre femme, jeta son dévolu, sur les indications de quelque « bazvalan » (entremetteur), sur damoiselle Marie-Thérèse de Kermeno, habitant chez Monsieur son père, au château de Coëtforn-en-Scaër, diocèse de Cornouailles.

Ceci se passait en 1685. Les fiançailles furent célébrées dans la chapelle du château de Coëtforn ; mais René n'épousa pas Marie-Thérèse, sa mort étant survenue peu de temps après la cérémonie.

Or, voici que Marie-Perrine Le Sénéchal, sœur et héritière du défunt, se présenta chez M. de Kermeno pour recueillir ce qui lui revenait de la succession. Mais elle eut la désagréable surprise de se voir présenter « un mémoire de ce qui est dû à M. de Ker- « meno par les héritiers du défunt, M. de Lezerazien, à cause « de la recherche en mariage faite par le défunt de Made- « moiselle de Kermeno ».

Ce mémoire comprend 28 articles se montant à 3.151 livres. Il est le plus joli tableau des us et coutumes des gentilhommières bretonnes du XVIIe et une peinture de caractère qu'affaiblirait tout commentaire.

On y lit que « M. de Lezerazien vint à Coëtforn faire la de- « mande de Mademoiselle le vendredi précédant le carnaval « 1685, accompagné de MM. de Coatmanac'h, Neven et Mlle « Meznoalet ayant tous leurs chevaux et valets, et y restèrent « jusqu'au jeudi de carême, pendant lequel temps on quérit M.

« le Sénéchal de Keroualot pour régler les conditions du contrat « et le sieur de Roslouet, notaire, pour le passer, et restèrent deux « jours avec leurs chevaux ; et ledit sieur de Lezerarien, après « avoir fiancé ladite demoiselle de Kermeno, ayant prié ladite « demoiselle de Meznoalet de demeurer près de sa maîtresse, elle « y a été six semaines ; et lui est venu en différents jours quatre « messagers, lesquels y ont logé chacun trois repas. Le mardi « gras, il vint plusieurs messieurs à Coëtforn présenter un mou- « ton audit sieur de Lezerarien, auxquels on donna très belle « collation, de sorte qu'on peut estimer la dépense du présent « article 300 livres ».

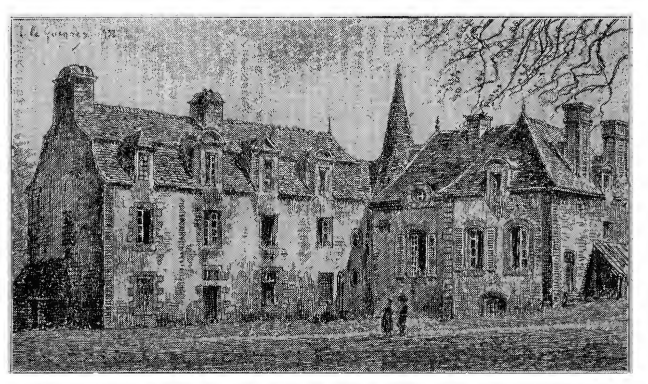
Et M., de Kermeno poursuit en ses 28 articles le détail des frais qu'il réclame, témoignant que, s'il avait manqué une bonne affaire en ne pouvant marier sa fille, il tenait à en faire une bonne du décès du gendre espéré. Le beau portrait qu'eût tracé La Bruyère de notre gentilhomme !

Il n'oublia de noter ni les express et messagers, ni la nourriture des chevaux de carrosses, ni les habits de noces, non plus que ceux de deuil, ni la bague, non plus que les honoraires du recteur de Tourc'h « qui a esté près du malade pour l'admonester « à bien mourir », des prêtres qui, au nombre de dix-huit, « vin- « rent le veiller pendant la nuit, prier et déjeuner ».

Ce savoureux document mériterait une copie intégrale ; nous ne nous arrêterons qu'aux passages relevant de notre profession. A cet égard, le mémoire signale que le fiancé tomba malade dans une hostellerie de Carhais, où l'on s'était rendu pour l'achat des habits de noce, qui coûtèrent 500 écus. « M. de Kermeno « envoya son valet de chambre prendre de ses nouvelles, lequel « rapporta qu'il était fort mal et malsoigné. Kermeno fit partir « une demoiselle et un laquais pour s'assurer de l'état et le per- « suader qu'il serait mieux soigné à Coëtforn, où il arriva en li- « tière le dimanche des Rameaux. » (D'où dépense de deux muletiers et des chevaux).

Kermeno, voyant que son malade empirait, envoya quérir M. du Péré, chirurgien à Rosporden, et dépêcha en même temps un express à Quimper pour « faire venir M. du Castel, médecin, « Mr. Salmon, apotiquaire et Mr. du Plessis, chirurgien, tous les- « quels étant arrivés trouvèrent ledit défunt qui venait d'expirer ; « et, comme mondit sieur de Kermeno, sentant que Madame sa « sœur aurait été bien aise d'avoir son cœur et de savoir de quelle « maladie il était mort, il fit ouvrir son cadavre, pourquoi il est « dû pour la dépense des médecins, apotiquaires, chirurgiens et « leurs chevaux, 15 livres ».

« Pour la dépense du malade et de ses gens pendant sa maladie mortelle et pour les consommés, restaurants, gelées, amandes et autres fournitures, on demande 200 livres. »



Cliché « Dépêche de Brest »

ANCIEN CHATEAU DE LEZERAZIEN, EN GUICLAN

Dessin de L. Le Guennec

Il semblerait que la petite Faculté bretonne réunie ne put poser de diagnostic rétrospectif « savoir de quelle maladie il « était mort ». C'est la raison probable pour laquelle ces quatre consultants se contentèrent des modestes honoraires de 15 livres.

En outre, 200 livres étaient réclamées « pour le dégat fait par « le défunt au matelas, contrepoint de coton, lit de plume et autre, « appartenant au plus beau lit de la maison, le linge employé à « la couverture du corps, pour la chasse, son suaire, cierges et « chandelles brûlés à la garde du corps ».

A quoi Kermeno ajouta 3 livres « pour la dépense du sieur « Dupré, chirurgien, qui vint à Coëtforn, rendre le cœur du dé- « funt, lequel il avait enchassé et embaumé, et où il soupa, cou- « cha et déjeuna le lendemain, ayant un cheval ».

Les héritiers répondirent à ce mémoire de plombier par un autre fort digne et agrémenté de citations latines.

Demande aussi extraordinaire, y lit-on, n'a jamais paru en justice. Si la fiancée a perdu un amant, les héritiers ont perdu un frère ; la perte est réciproque. *Conservae sunt nuptiae, in luctum et vox musicorum in lamentum.* La mort, parque inhumaine, est seule responsable : *nec modus, nec requies, nisi mors repetitur amoris.* En tout cas, les personnes de qualité qui ont l'honneur en partage, n'en viennent jamais à ces bassesses.

Les défendeurs voudraient bien épargner à Kermeno la confusion du détail de ces articles, ne pas croire qu'il ait voulu faire de son château une auberge ni faire un personnage si éloigné de son mérite et de sa qualité. Mais ils lui font réponse en trois points et, plus particulièrement pour nous, sur le XXIIIe article, dans lequel Kermeno réclamait 3 livres pour la restitution du cœur du défunt, son enchassement et son embaumement.

Cet article est faux, disent-ils, car le cœur fut trouvé chez le chirurgien, à qui il fallut payer 66 livres pour qu'il fût remis à la famille. Noblement, les héritiers déclarent qu'ils pourraient réclamer à Kermeno cette somme, mais ils ne le feront pas, « parce que cette dépense a contribué à leur donner une triste « satisfaction ». La satisfaction du chirurgien n'était pas moindre, mais plus agréable. C'est bien pourquoi d'ailleurs il avait conservé le cœur par devers lui, convaincu que les nobles Lezerazien ne regarderaient pas à un sacrifice de 66 livres, grâce auquel le cœur dudit sieur René Le Sénéchal pourrait s'en aller prendre son repos éternel au pays de Léon, dans la tombe de ses ancêtres.

Mais qu'il est dommage que le dossier E. 311 des archives départementales du Finistère ne nous fasse pas connaître l'issue de cette originale affaire !

Ne vous étonnez pas, après cette authentique histoire, que la Bretagne soit la terre des légendes. Vous en trouverez d'aussi curieuses dans *Les Manoirs à légendes* de mon précieux collaborateur artistique, feu Louis Le Guennec.



Antoine DUBOIS

(Mort le 30 mars 1837)

Confiance imnériale. La naissance du Roi de Rome (20 mars 1811) fut rendue difficile par une présentation de la hanche. Napoléon, qui avait connu Dubois pendant la campagne d'Egypte, lui confia le soin d'assister Marie-Louise ; et Dubois, prudent, avait demandé une consultation avec des confrères. L'empereur lui dit : « Monsieur « Dubois, si vous n'étiez pas ici, c'est vous et vous seul qu'on « irait chercher ; retournez près de l'impératrice, et traitez-la « comme vous le feriez de la femme d'un boulanger. »

❋ Epigrammes sur les médecins ❋

Voici quelques épigrammes qu'inspirèrent les médecins.

Celle-ci d'abord, où de Moustier compare Esculape aux médecins de son temps :

Il ne marchait pas escorté
D'un leste et brillant équipage.
Il ignorait le doux langage
Des Beaux-Fils de la Faculté ;
Il parlait sans point, sans virgule ;
On comprenait ce qu'il disait ;
Et, pour comble de ridicule,
Presque toujours, il guérissait.

Les deux suivantes étaient adressées par Ecouchard Le Brun, dit Le Brun-Pindare, au médecin qui traitait sa cécité :

Non, Forlenze, tes soins ne sont pas superflus ;
D'aveugle en clairvoyant ton art divin me change ;
Et j'aperçois déjà (nul bien n'est sans mélange)
Quelques amis de moins et quelques sots de plus.

Un art divin me rend les yeux :
L'Amour et l'Amitié devant moi vont paraître ;
Grâce à Forlenze, j'y vois mieux ;
Demain, j'y verrai trop peut-être.

C'est encore Ecouchard Le Brun, qui me fournit cette dernière épigramme :

Un vieux Rohan, tout bouffi de son nom,
Frappé se vit du foudre apoplectique.
Un vieux docteur, homme de grand renom,
Appelé fut dans ce moment critique.
Près du malade, il s'assied, prend le pouls :
« Eh bien, dit-il, comment vous sentez-vous ? »
Point ne répond. Notre rusé Boerhave
Lui crie alors d'un ton un peu plus fort :
« Monseigneur ! » — Rien. Peste, le cas est grave.
« Prince! » — Au plus mal. — « Votre Altesse! » — Il est mort.

Faguet disait de ces derniers vers qu'ils étaient « le miracle « de l'épigramme de tous les temps et de tous les pays ».

Joseph MICHAUD (*Poitiers*).

La Médecine des Praticiens

De la constipation.

La constipation est bien l'affection la plus répandue. Toujours gênante, elle est parfois dangereuse en raison de son retentissement sur l'organisme tout entier.

Parmi les remèdes créés pour triompher de cet état pénible, il en est un, la poudre du Dr Souligoux (*Poudre Laxative de Vichy*) qui, depuis longtemps, a fait ses preuves.

Composée de principes végétaux et aromatiques, la *Poudre du Dr Souligoux* renferme aussi une proportion bien déterminée de soufre soumis à des traitements spéciaux. Ce soufre joue non seulement un rôle très utile sur la muqueuse intestinale, mais encore il exerce l'action la plus efficace sur les rhumatismes, qui souvent précèdent et accompagnent l'état de constipation.

Prise à la dose d'une ou de deux cuillerées à café dans un demi-verre d'eau, le soir en se couchant, la *Poudre du Dr Souligoux*, d'un goût très agréable, provoque le lendemain, au réveil, sans coliques ni diarrhée, l'effet désiré.

Orthopédie antique

Il y a longtemps, bien longtemps de ceci, les dieux méchants, dieux de la nuit et de la mort qui, sous le nom de Fomôré, occupaient l'Irlande, furent battus dans une grande bataille par les dieux bons, dieux de la lumière et de la vie, connus sous le nom de Thûatha Dê Danann. Eochaid, le roi des Fomôré, fut tué ; mais Nûadu, le roi des Thûatha Dê Danann, perdit une main dans la bataille.

Or, il était de principe, en Irlande, que tout roi dont le corps était défiguré par une mutilation grave devait être déposé. Nûadu dut donc abandonner le trône. Ce ne fut pas sans l'espoir de le reprendre.

Il se confia à son médecin Dian-Cecht, qui fut longtemps, en Irlande, le dieu de la médecine, et à un divin ouvrier en bronze, Creidné. Dian-Cecht et Creidné mirent sept ans pour appareiller leur royal mutilé de guerre ; mais le temps ne fait rien à l'affaire ; seul compte le résultat ; et ce résultat fut merveilleux. Nûadu eut une main de bronze, si parfaite qu'on pouvait dire qu'il n'avait plus aucune difformité.

C'est ainsi qu'il remonta sur son trône.

Caricature

L'HOMÉO-PATHOS

Dessin de G. Doré

[*Extrait du " Journal pour Rire ", n° 27, 5 août 1848.*]



— Mais, docteur, mon mal augmente tous les jours...
— Bon ! Cela prouve que les remèdes agissent.
— Mais, je souffre comme un damné !...
— Tant mieux, tant mieux ! si vous ne souffriez pas, je vous donnerais des remèdes pour vous faire souffrir. C'est notre manière de guérir, à nous. Chaque médecine a la sienne.

⁂ Correspondance médico-littéraire ⁂

Questions

Poème à retrouver. — Un lecteur de *La Chronique Médicale* pourrait-il fournir quelques renseignements sur certain poème héroï-comique consacré à l'*Origine de la gale* et sur son auteur ?

R. Blanchet (*Mayenne*).

Pierre Braillier. — Tous les médecins ont, au moins, entendu parler de la *Déclaration des abus et ignorances des médecins, œuvre très utile et profitable à chacun studieux et curieux de sa santé*, composée, en 1557, par Pierre Braillier, marchand apothicaire de Lyon, pour responce contre Lisset Benancio.

Or, dans un ouvrage remarquable à tous points de vue, que M. M. Bouvet vient de publier sous le titre *Histoire de la Pharmacie en France* (in-4° carré, Occitania, Paris, 1936), je lis, page 266, que *Pierre Brailler ne serait qu'un pseudonyme cachant la personnalité du véritable auteur, le célèbre Bernard Palissy.*

Un lecteur de *La Chronique Médicale* pourrait-il dire les raisons de cette attribution d'ouvrage, ce qui la justifie ou ce qui l'infirme ?

P. Grangier (*La Rochelle*).

Le roi de Maroc. — Il y a, dans le folklore limousin, un jeu d'enfants auquel ceux-ci se livrent de préférence l'hiver, le soir et dans un couloir sombre. Voici en quoi il consiste.

Deux enfants, porteurs l'un et l'autre d'un flambeau allumé, se placent le premier à une extrémité du couloir, le second à l'extrémité opposée ; puis, à pas lents, ils marchent l'un vers l'autre. Lorsqu'ils se rencontrent — et tout en continuant de progresser — l'un des joueurs dit à haute voix : « Le Roi de Maroc est mort ! »

Arrivés aux bouts du couloir, volte-face ; puis, se croisant à nouveau, le second répond : « De quelle mort ? »

Au troisième tour, le premier joueur reprend : « D'une colique « venteuse ! »

Et enfin, au quatrième, le second enfant conclut sagement : « S'il « avait pété, il ne serait pas mort ! »

C'est tout... L'intérêt et la difficulté du jeu consistent à prendre une voix grave et triste et à ne pas pouffer de rire.

Mais qui pourrait dire de quel « Roi de Maroc » il s'agit ? et si cette « colique venteuse » est historique ?

Dr J. Boisserie-Lacroix (*Bordeaux*).

Médecin-poète à retrouver. — Un des lecteurs de *La Chronique Médicale* connaîtrait-il le nom du docteur en médecine M.., qui, en 1752, publia, chez d'Houry, une traduction en vers latins du *Vert-Vert* de Gresset.

Dr G. Petit (*Orléans*).

Le sucre est-il somnifère? — Maints clients m'ont parlé à plusieurs reprises de la « vertu dormitive » du sucre, pris à la dose de quelques morceaux, au moment du coucher. Cette action a-t-elle été vérifiée ? Dans l'affirmative, par quel mécanisme l'explique-t-on ? Cette croyance populaire est-elle spéciale au Nord de la France ?

Dr C. Houard (*Calais*).

Incinération des médecins. — Ant. de Herrera, dans son *Historia de los Hechos de los Castellanos en las Islas y Tierra firme del mar Oceano*, rapporte (IV, p. 38) que, dans l'île de Malhado, tous les morts étaient enterrés, *excepté les médecins*, dont les corps étaient brûlés. Je n'ai pas su trouver la raison de cette exception, ni l'origine de la coutume particulière aux médecins. Un confrère trouvera-t-il dans sa bibliothèque quelque ouvrage sur les anciens Indiens du Nouveau Monde, qui nous renseigne sur ces points ?

Auracan (*Rochefort*).

Tableau à retrouver. — A la page 75 de son numéro du 1er mars 1924, *La Chronique Médicale* reproduisait en illustration un tableau, attribué à Isabey. Il représentait le Dr Süe, sa troisième femme et leur fils Joseph Süe.

Le texte, accompagnant l'image, portait : « Cette gracieuse com-
« position a été exposée chez un antiquaire de la rue de Seine, où
« nous avons pu l'admirer avant qu'elle prenne le chemin du Musée
« de la Malmaison, auquel elle serait, paraît-il, destinée. » — Enfin, ce serait « un publiciste distingué, M. Martin-Ginouvrier » qui aurait fourni, pour la reproduction du tableau, une bonne photographie.

Or, ce tableau n'existe pas à la Malmaison.

Un lecteur de *La Chronique Médicale* pourrait-il dire ce que ce groupe de portraits est devenu ?

Dr Pierre Vallery-Radot (*Paris*).

La Rédaction désire acquérir les numéros suivants de *La Chronique Médicale* : 1895, *Seconde année*, nos 7, 8, 9, 10, 12, 13, 14, 15, 16, 17, 18.

Réponses

Enigme (XLIII, 310). — Le mot de l'énigme récemment posée par *La Chronique Médicale* doit être « Santé ». Il a fourni matière à un doublet que je vous envoie.

De l'esprit et du corps j'entretiens l'embonpoint ;
J'étale sur le teint et les lis et les roses,
Et celui qui ne m'a point,
N'est pas riche, quand même il aurait toutes choses.

Le recueil, dont j'ai tiré ces quatre vers, n'indique pas le nom de leur auteur.

Dr. P. Noury (*Rouen*).

Pommades emportant au Sabbat (XLII, 149 ; XLIII, 44, 45). — A la question posée autrefois par M. Perrin, MM. F. Lejeune et Rocheblanque ont fait des réponses, certes, intéressantes ; mais il semble qu'elles ne soient pas tout à fait celles qu'attendait le questionneur. Il demandait une référence bibliographique oubliée. Je la découvre aujourd'hui bien par hasard, en mettant un peu d'ordre dans mes revues. Je vous l'envoie : *La Vie Médicale, n° 1, 10 janvier 1928, p. 29 et suiv.* — Voici maintenant le texte :

Par un de ces dimanches d'hiver, gris et tristes, où l'on tente de chasser des pensées, grises et tristes aussi, par une lecture facile, je tournais distraitement les feuillets des *Excentricités médicales* (in-12, L. Rousset, Paris, 1914) de René Schwaebelé. Mon attention fut accrochée par ce passage :

Page 68. — *Voici la formule de l'onguent dont se servaient les sorciers pour aller au sabbat. Dans un vase bien couvert, mettre :*

Axonge	*100 grammes.*
Haschich	*5 grammes.*
Fleur de chanvre.. *Fleur de coquelicot.*	*P. E. Q. S. p. remplir le vase.*
Racine d'ellébore	*une pincée.*
Graine concassée de tournesol	*une pincée.*

Laisser le tout bien couvert sur le feu, pendant deux heures ; puis passer au clair en retirant du feu.

Je ne redis pas le mode d'emploi. A quoi bon ? Telle quelle, la formule me parut incorrecte ; c'est cela même qui m'arrêta, et — pour préciser — la graine concassée du tournesol.

Des associations d'idées se firent. A côté du haschich, de l'opium, du coquelicot et de l'ellébore, une plante manque, chère aux sorciers, la belladone, belle dame, bouton noir, *morelle* marine, *morelle* furieuse ; une autre encore, le crève-chien, raisin de loup, herbe aux magiciens, *morelle* noire ou *morelle* commune. Qu'un copiste méridional ait compris *morella*, ou qu'un autre, distrait, ait écrit *maarelle*, la plante est changée. Nous en sommes venus au *Croton tinctorium*, au tournesol de Schwaebelé. L'erreur une fois établie put coûter aux sorciers de manquer le sabbat.

La surprise de retrouver ce texte n'est pas la seule que me valut mon souci de remettre en ordre mes revues. La seconde — plus grande — fut que l'article de *La Vie Médicale*, intitulé *A propos d'une herbe occitane*, est signé Albert Garrigues ; et que, bien placé pour répondre ici même à la question posée, — Dieu seul sait pourquoi, — il ne l'a pas fait.

J. Cassan (*Rabastens*).

Mémoires de l'Académie de Troyes (XLIII, 314). — Je ne puis répondre qu'à la première question posée par M. Dace ; mais pour les autres, quelques indications pourront servir à trouver les réponses, du moins pour des confrères ayant une bibliothèque plus riche que la mienne.

Le recueil de badinages paru sous le titre *Mémoires de l'Académie des Sciences, Inscriptions, Belles-Lettres, Beaux-Arts, etc., établie à Troyes*, a été attribué quelquefois au comte de Caylus. C'est ainsi qu'une édition in-8° de l'ouvrage de 1787 (Visse, Amsterdam et Paris) est extraite du dix-huitième volume des *Œuvres badines* du comte de Caylus.

Cette attribution est fausse. L'ouvrage revient pour la plus grande part à Pierre-Jean Grosley ; pour le reste, à divers auteurs troyens, entre autres à l'abbé G. P. Herluison. C'est ainsi que le Discours sur le Proverbe : *Quatre-vingt-dix-neuf moutons et un Champenois font cent bêtes*, a paru séparément en un vol. in-8° chez Voland, Paris, en 1810, sous la signature de Herluison.

L'attribution principale à Grosley est aujourd'hui admise. S'il en fallait une nouvelle preuve, je dirais que la Bibliothèque de Troyes, héritière de la Bibliothèque de J-A. Millard, possède, sous le n° 2799 de cette dernière bibliothèque, un exemplaire de l'édition plus haut citée (1787) des *Mémoires de l'Académie*, et que, à la fin de cet exemplaire, se trouve la copie d'une lettre de Grosley à M. le Président Gonthier, son ami, au sujet de l'ouvrage.

Pierre-Jean Grosley était un érudit de mérite, encore qu'il se plût à mêler le gai au sérieux, le noble au burlesque. Né à Troyes, le 18 novembre 1718, reçu avocat, il vint souvent à Paris, où Voltaire et Piron goûtaient son esprit. Il y fut reçu membre associé de l'Académie des Inscriptions ; et, quand il mourut, le 4 novembre 1785, il laissait une suite assez importante d'ouvrages.

Précisément, deux d'entre eux pourront servir à retrouver les personnages sur lesquels les questions 2°, 3° et 4° de M. Dace demandent des renseignements. Le premier est une *Vie de M. Grosley, écrite en partie par lui-même* (in-8°, Théophile Barrois, Londres et Paris, 1787). Le second est la suite des douze volumes in-24 constituant ses *Ephémérides troyennes* (Troyes, 1757-1758). Je ne possède malheureusement pas ces deux ouvrages pour y faire les recherches utiles.

Blaisot (*Toulouse*).

Autre réponse. — Les *Mémoires de l'Académie de Troyes* reviennent, pour la plus grande part, à Pierre-Jean Grosley. Aux nombreuses preuves qui ont été données de cette attribution, on peut joindre une étude de Léon Pigeotte publiée dans les *Mémoires de la Société Académique de l'Aube* (t. XXXVII, 1875), et dont il a été fait un tirage à part (in-8°, Dufour-Bouquot, Troyes, 1874). Elle a pour titre : *Fragment inédit de Grosley et un mot encore sur les Mémoires de l'Académie de Troyes.*

Toutefois, c'est un médecin qui fournit sur le sujet les plus précis renseignements ; et ce médecin est le Dr J.-F. Payen. Ses *Recherches sur l'Académie de Troyes en Champagne* parurent dans la *Bibliographie Universelle* ; mais il en fit un tirage à part à trente exemplaires sous le titre : *Histoire sérieuse d'une Académie qui ne l'était pas* (in-8°, Guiraudet et Jouaust, Paris, 1848).

MARTIGNAC (*Loches*).

Autre réponse. — La première édition, très rare, de ces *Mémoires*, porte : Mémoires || de l'Académie || des Sciences || Inscriptions, Belles-Lettres, || Beaux-Arts, etc. || nouvellement établie à Troyes || en Champagne || (quatre vers grecs) || Tome I || à Liège || chez G. Barnabé || 1744. — C'est un in-8° de 72 pages.

On doit cette supercherie à Jean Grosley, avocat à Troyes (mort en 1785), aidé de ses amis Lefebvre et David, de Troyes comme lui. Il raconte, de la façon la plus plaisante, la constitution de cette académie illusoire et le peu de succès que le livre obtint à Troyes, car il y fut édité par Lefebvre. Au contraire, le stock des invendus — presque la totalité de l'édition — confié aux soins du poète de Verrières, à Paris, s'écoula rapidement. Lefebvre, s'étant établi dans la capitale, y publia une seconde édition en 2 vol. in-12, Paris, Duchesne, 1756, augmentée de plusieurs pièces de son cru. Enfin, Grosley lui-même fit réimprimer le tout en y joignant une dissertation sur les fous des rois de France : 3e édition, s. l., 1768. C'est l'édition de notre confrère Dace.

Pour répondre aux autres questions, je dirai avec Dinaux — *doctus cum libro* — que le nom du docteur Billebaut ne paraît pas être un pseudonyme ; et que, pour *Le Médecin de l'En...*, il faut lire de l'Enclos, près Bar-sur-Seine ; il s'agirait d'un certain Vander B[illegible]ck.

Chose singulière, cette bouffonnerie a été classée, au moins une fois, parmi les travaux scientifiques sérieux. L'exemplaire de la Bibliothèque municipale de Bordeaux est rangé, sur le catalogue, au chapitre : *Histoire et Actes des Académies.*

On peut consulter : Barbier, *Dictionnaire des ouvrages anonymes*, 1882 ; Arthur Dinaux, *Les Sociétés badines*, 1867 ; Dr Payen, *Histoire sérieuse d'une Académie qui ne l'était pas*, 1848 ; et surtout : *Vie de Grosley écrite en partie pour lui-même, continuée et publiée par l'abbé Meydieu*, Londres et Paris, Th. Marrois, 1787.

Dr DE CARDENAL (*Argelès*).

Vers rétrogrades (xliii, 185, et *ante*). — C'est une vieille question amplement traitée dans *La Chronique Médicale*. A son début, j'avais préparé une réponse, qui s'est enfouie sous des papiers (les choses ont leur malice) ; elle y est restée deux ans. Je la retrouve, et j'aurais eu scrupule de vous l'envoyer si tard, si je ne voyais qu'un de vos correspondants vient de vous envoyer sa part contributive.

Mon exemple de vers rétrogrades n'est pas un chef-d'œuvre ; mais, si ces vers de Catherine Fontaine, comme l'a écrit Mlle de Kéralio (*Collection des meilleurs ouvrages français composés par des femmes*, in-8°, Lagrange, Paris, 1787, t. II, p. 106), sont un « tour de « force de l'ignorance et du mauvais goût », ils n'en sont pas moins un tour d'adresse.

Qui rime faict.......... Il est sot et maudit
Grand los acquiert....... Qui point ne sait rimer.
Moult est parfait........ Qui des rimeurs médit,
Qui tel art sert,......... Il est fort à blâmer.
Plusieurs biens pert...... Qui rimes veut aimer,
Qui point n'en scait...... Vertueux sera dict.
Rimeur expert......... Trop est à déprimer,
Grandement plait........ Qui des rimeurs médit.

On remarquera que cette pièce peut se lire à double sens, en avant, en arrière, en bas, ligne à ligne, à demi-vers ou à vers entiers.

Mlle de Keralio, à qui je l'emprunte, lui donne le nom de rondeau et la cite parmi les œuvres du xvie siècle ; mais elle observe elle-même, que si la médiocrité de la poésie ne dément pas ce temps reculé, en revanche, le titre de rondeau et sa forme, quoique mal observée, indiquent plutôt la fin du xve siècle ou le xvie siècle. Cela prouve, du moins, que Mlle de Keralio ignorait entre quelles dates vivait Catherine Fontaine, et j'avoue humblement que je ne le sais pas davantage. J'imagine que, en cela, beaucoup de mes confrères sont aussi ignorants que moi. Consolons-nous : Le *Dictionnaire historique, littéraire et bibliographique des françaises connues par leurs écrits*, par Mme F.-B. Briquet (in-8°, Treuttel, Paris, 1904), l'*Almanach des Femmes célèbres* (in-16, Ladvocat, Paris, 1823) et G. Vapereau, dans son *Dictionnaire universel des littératures* (gr. in-8°, Hachette, Paris, 1884) ne citent même pas notre Catherine.

J. Anglade (*Tarbes*).

Personnage retrouvé (xliv, 12). — Je ne saurais dire qui fut l'auteur de l'épigramme reproduite par *La Chronique Médicale*; en revanche, elle visait certainement un apothicaire et cet apothicaire fut Antoine-Alexis-François Cadet de Vaux.

En 1777, Cadet de Vaux fonda, en effet, avec Corancez, Dussieux et Sautreau de Marsy, un quotidien, le *Journal de Paris*. Le succès en fut d'autant plus grand qu'il n'y avait alors en France (mis à part le *Mercure*, le *Journal des Savants* et la *Gazette*) que des journaux de peu d'intérêt ; que la feuille nouvelle était quotidienne ; enfin, que son programme en faisait un journal tel que nous les comprenons aujourd'hui. On devine comment tous les rivaux du *Journal de Paris* accueillirent sa naissance. De là, une pluie de satires et d'épigrammes, dont celle que *La Chronique Médicale* a rappelée donne le ton.

Losat (*Paris*).

Nil novi... (xliii, 190). — Il est de curieuses rencontres. Je venais de lire le passage d'une Lettre-préface de M. E. Sergent dans lequel il fait honneur à Laennec d'avoir « montré la voie en posant « les principes de la méthode anatomo-clinique, qui s'attache à relier « les signes et les symptômes observés pendant la vie aux lésions cons« tatées après la mort ». Or, voilà que m'arrive le numéro de *La Chronique Médicale*, qui m'apprend ce paragraphe de l'organisation des études cliniques par la Convention :

En cas de mort (du malade), le professeur, après une récapitulation sommaire de l'histoire et du traitement de la maladie, indiquera ce qu'il *présumera devoir rencontrer* dans le cadavre, soit comme préexistant à la maladie, soit comme effet de la maladie ; il en fera l'ouverture lui-même *pour confirmer cet aperçu ou instruire* lui-même ses erreurs.

Point n'est de diminuer le mérite de Laennec ; mais, s'il a « mon« tré la voie », ce fut à son tour ; et il ne l'avait pas, le premier, tracée. Je pensais et repensais à ce *Nil novi*, qui nous entre si difficilement dans la tête, persuadés que nous sommes que la Science a commencé, dans tous les domaines, avec nous, quand je ne sais quelle fantaisie me fit relire la seconde philippique contre les médecins que Pierre Braillier, apothicaire de Lyon, écrivit, en 1558, en réponse à l'Apologie du médecin Jean Surrelh. Nous voici au xvie siècle, et la Convention est encore loin.

Or, notre Braillier avait découvert le moyen de convaincre les médecins d'imposture et d'ignorance. Il s'agissait simplement de leur imposer de faire aux autorités la déclaration des diagnostics qu'ils portaient après avoir examiné leurs malades. C'était faire bon marché du Secret hippocratique ; mais, en revanche, cela devait permettre, si la malade trépassait, de reconnaître « en l'ou« vrant et en examinant les parties mal affectées », si le médecin s'était trompé ou non dans son diagnostic et dans son traitement. « Tant qu'on ne fera pas ainsi, soutenait Braillier, les médecins

« continueront à prétendre que la maladie a été bien curée, mais que « le malade en est mort, et les tombeaux, ainsi que la terre des « cimetières, couvriront leurs erreurs, car le proverbe italien dit « avec raison : *Uomo morto non fa mai guerra.* »

Voilà donc que la malice du vieil apothicaire de Lyon, en lui faisant « poser le principe de la méthode anatomo-clinique, qui « s'attache à relier les signes et les symptômes observés pendant la « vie aux lésions constatées après la mort », en fait, au XVIe siècle, un précurseur inattendu de Laennec.

BLAISOT (*Toulouse*).

Le tempérament et les couleurs (XLIII, 94, 238). — A propos du *Secret des Secrets d'Aristote* de Bréhant-Loudéac, M. Le Helley demandait comment fut prêtée à Aristote l'opinion que la préférence que nous donnons à telle ou telle autre couleur nous est imposée par notre tempérament et sur quelles bases pareille opinion repose. Cette question précise est restée sans réponse, car la note de M. H. de Cardenal, pour intéressante qu'elle soit, est une réponse « à côté ».

Une trouvaille que je viens de faire en dépouillant de vieilles revues ne fournit pas davantage une réponse précise ; mais elle serre la question de plus près. Le journal *Savoir* — celui de la première série — publiait le 26 avril 1924, sans signature et sans renvoi bibliographique, la note suivante, sous le titre : *Les Couleurs préférées selon la race.*

L'Indien des Etats-Unis du sud-ouest préfère le rouge à toutes les autres couleurs ; puis, viennent le bleu, le violet, le jaune et le blanc. A côté d'eux, dans le même habitat, les blancs préfèrent le bleu, puis le vert, et enfin le rouge.

Il y a peu de différence dans les préférences selon le sexe chez les Indiens, mais le goût pour le rouge est beauconp plus prononcé chez les Indiens de pur sang, hommes ou femmes, que chez les métis d'indien et de blanc. Et la préférence pour le rouge chez eux est plus prononcée que celle pour le bleu chez les blancs.

Il s'agit, ici, de la race et non plus du tempérament, et même la comparaison ne porte-t-elle que sur les Peaux-Rouges et les Blancs sans autre précision. Il y avait cependant là une indication, qui m'a paru mériter d'être versée au débat.

A. VIDAILHET (*Arreau*).

Médecine populaire (XLIII, 277, 288). — Maintes fois, *La Chronique Médicale* a invité ses lecteurs à la récolte des traitements populaires. C'est à juste titre, car il existe, dans la mémoire des hommes, beaucoup de documents ignorés, qui n'ont jamais été consignés dans les écrits, mais que la Tradition a transmis à travers les temps. Il est précieux de recueillir toutes ces informations pour enrichir le patrimoine des connaissances humaines.

Il existait, autrefois, dans notre Haut Vivarais, une méthode, pour le traitement dépuratif, chez les enfants du premier âge, qui consistait à ensemencer leur tête de poux. Cette thérapeutique était utilisée pour guérir toutes les manifestations morbides relevant de la diathèse strumeuse et du lymphatisme en général : impétigo, etc. Les enfants qui se développaient mal étaient soumis à cette pratique, pour les assainir, en modifiant leur sang.

Les donneurs de poux étaient choisis parmi des enfants de familles pauvres, mais « propres de sang ». Qui oserait affirmer avec toute certitude que cette méthode n'a jamais pu déterminer, jadis, des actions réflexes favorables ?

D[r] Gaston LÉORAT (*Annonay*).

Autre réponse. — Je pense, comme le Docteur Stauffer, que la *blanche* est la taie blanche, mettons la conjonctivite phlycténulaire ; car elle paraît facile à guérir. *Dieu du ciel l'enlève !*

Pour le *bron*, je crois qu'il s'agit d'une tache brune. Bron et brun ont presque même orthographe ; brun vient du flamand *bruyn* ; le mot flamand est devenu, en italien, *bronzo*, d'où, en français : bronze, métal de couleur brune. Du reste, *un*, en latin, devient à peu près couramment en français *on* : *unguentum* : onguent, *ungneus* : ongles ; *unda* : onde ; *undecim* : onze. Le *bron* serait une maladie brune de l'œil, une iritis, des taches brunes de cette région, soit congénitales, soit acquises, pathologiques ; ce serait déjà plus sérieux, puisqu'il est dit : *Dieu lui soit bon !* sans parler d'une disparition immédiate.

Pour *l'oine*, je suis convaincu qu'il s'agit de l'avoine. La dérivation du latin *avena* par chute du v est banale. Ainsi *avus* a fourni aïeul ; *ovum* : œuf ; *oviles* : ouailles, etc.

Les mots géographiques eux-mêmes n'échappent pas à cette loi. Savoie, en italien, devient *Saoia*.

Quant à la transformation de l'A en E initial, nous avons un exemple typique dans *aqua* : eau, plus sensible dans les localités telles que Aix [*Provence*] et Eix [Meuse].

Donc l'éoine, c'est l'avoine ; et, maintenant encore, ne désignons-nous pas par le terme orgelet, petit grain d'orge, un furoncle du rebord palpébral.

L'éoine, l'orgelet, n'est pas très grave, *Dieu le guérisse !*

D[r] René MAZILIER (*Toulouse*).

Reconnaissance de malade (XLIII, 281). — On trouve à la Bibliothèque nationale (ms. français 11912, fos 215 et 216), l'original d'un testament, dans lequel la reconnaissance de Mme du Puy pour son médecin s'oppose à la rancune de ce Flavius Maximinus, *scutarius et senator*, qu'une note intéressante de M. P. Noury nous a fait connaître.

Le testament de Mme du Puy (Jeanne-Félix, veuve d'Adam du Puis) porte la date de 1671. On y lit, entre autres choses amusantes, le legs qu'elle fit à son médecin M. Le Brun,

D'un très beau livre, dit-elle, que je gardois précieusement pour ses admirables secrets et qui venait de chez M. de Prieure, mon bon ami ; parce que, ajoute-t-elle, M. Le Brun a eu soin de moy pendant mes maladies, a essuyé ma mauvaise humeur et souffert beaucoup d'impertinences que je luy ai dittes jusque là qu'il goustoit la matière que ses remèdes me faisoient rendre, dont je luy demande pardon.

Il convient d'ajouter que, d'après le *Mercure Galant* de juillet 1678, ce testament fut cassé par arrêt du Châtelet.

PYROUN (*Rouen*).

Les trois grues de l'autel des Nautes (XLIII, 183, 291). — M. F. Delassus a écrit que *Trigaran* est connu en Vendée ; c'est tout à fait exact. Il existe dans ce département une source sacrée, qui s'est appelée jadis la *Fontaine trigaran*, c'est-à-dire la fontaine (et non le taureau) à trois grues. Plus tard, devenue la fontaine d'une divinité *Brixia*, elle fut christianisée sous le nom de *Fontaine de Saint-Brice* (commune de Sainte-Pexine, canton de Mareuil). Encore aujourd'hui, cette source est le lieu d'un pèlerinage important.

Les trois grues n'ont pas été seulement figurées à Paris et à Trèves. On en voit deux sur un bouclier d'Orange. Il y en a trois sur un petit moule égyptien conservé au musée de Senès.

Encore qu'il y ait un dicton connu qui, assurant que *Celui qui a mangé de la grue ne peut pas mourir*, semble témoigner que la grue a été un *totem*, il ne paraît pas que cet oiseau ait été celui de la symbolique la plus ancienne. Le néolithique américain figure des canes, et j'ai découvert, en Vendée, un menhir qui porte les statuettes d'une buse, d'une chauve-souris et d'une chouette.

Ce dernier détail est remarquable. Dans la mythologie grecque, c'est, en effet, en une buse, en une chauve-souris et en une chouette que Mercure métamorphosa Leucippe, Arsippe et Alcithoé, les trois filles de Minyas, agitées d'une frénésie bacchique. Ces trois femmes-oiseaux sont devenues par anthropomorphisation les trois Grâces ; et on connaît la célèbre fontaine des trois Grâces à Orchomène, ville sur laquelle précisément régna Minyas.

Il est donc possible de rapprocher la fontaine vendéenne de Trigaran, de la fontaine minyenne, et les trois grues des trois Grâces, qui sont, on le sait, une figuration de la Polaire et des deux équinoxes.

Dr M. BAUDOUIN (*Croix-de-Vie*).

Paul Bourget (XLIV, 12). — Aux termes du règlement de l'Académie de médecine, la candidature s'exprime par une lettre adressée au président de l'Académie (à laquelle doit être joint un exposé de titres) et par des lectures faites en séance publique.

Toutes ces conditions sont obligatoires, réserve faite des candidatures qui pourraient être faites par la Section, conformément aux clauses de l'article 40 du règlement ainsi conçu :

« Les sections ont le droit de présenter au choix de l'Académie des personnes qui n'avaient pas fait acte de candidature, mais cette présentation, pour être valable, devra réunir l'assentiment des deux tiers des membres composant la Section, à qui appartient l'initiative de cette présentation.

« Pourront être nommés sans avoir fait acte de candidature :

1° Les Membres libres ; c'est-à-dire, aux termes de l'article 2 du règlement, les savants, les administrateurs d'un ordre élevé, ou toutes autres personnes pouvant prêter un concours utile à l'Académie ;

2° Les Associés et Correspondants étrangers. »

Paul Bourget, qui n'aurait pu faire partie que de la Section des membres libres :

1° N'a jamais été élu ;

2° N'a jamais figuré sur une liste de présentation ;

3° N'a jamais été candidat.

En 1922, lors d'une vacance dans la Section des membres libres, son nom fut prononcé au cours de conversations dans la salle des pas perdus (dite Salle Bader), où sont dites tant de choses. A ce moment, quelques journaux se firent l'écho de ces conversations de couloir. C'est ainsi que le journal *Savoir*, alors édité par G. Doin, publiait la note suivante.

Le bruit court qu'une campagne est faite à l'Académie de Médecine en faveur de la candidature de M. Paul Bourget.

On sait que ce romancier a été durant plusieurs années l'auditeur assidu des conférences de M. Dupré de l'infirmerie spéciale du Dépôt. Il tenait à se documenter aux sources les plus sûres et ses admirateurs n'hésitent pas à en conclure à ses connaissances approfondies des cas pathologiques ; de là à le voir à l'Académie de médecine, il n'y a qu'un pas. Pour cela, la situation de non-médecin de M. Paul Bourget ne constitue pas un titre, mais elle lui donne tout de même certaines chances.

En réalité, cette information ne fut pas confirmée, et ce fut Mme Curie qui fut élue, le 7 février 1922, sans concurrent, fait qui n'avait, je crois, d'autre précédent que celui de l'élection de Clemenceau, qui, le 3 décembre 1918, fut élu (sans concurrent) à l'unanimité par acclamations.

Dr Ch. DARRAS (*Paris*).

Pouple, chirurgien de Voltaire **(XLIII, 237).** — Le problème posé par M. Daulon-Daure est un vieux problème. Le 7 avril 1925, M. le docteur Callamand écrivait au *Paris-Médical* qu'il venait de trouver sur le catalogue d'un marcband d'estampes l'offre suivante :

Mort de Pouple, chirurgien de M. de Voltaire, 1780, gravure anonyme, belle épreuve, fine et jolie pièce.

Pierre Pouple, né à Pau, mourut à cinquonte ans d'un cas bizarre de ramolissement des os.

Et M. Callamand ajoutait qu'il voyait là un *rébus indéchiffrable, une plaisanterie aussi inepte que compliquée.* C'était, en des termes plus vifs, l'opinion de Desnoiresterres qui, dans son *Iconographie voltairienne,* jugeait l'estampe en question une *pièce étrange* et une *page énigmatique.*

Cependant, la mention de Pau comme lieu de naissance de Pouple était une indication utilisable ; et je partis alors en campagne. M. Lorber, archiviste départemental, voulut bien me dire que *Pouple* ou *Pouble* est la corruption de noms béarnais très communs, *Lapouble, Poublan,* etc., qui se rattachent à l'espagnol médiéval *Poblacion* = bourg. Lapouble, c'est « celui du bourg », comme Laserre, autre nom béarnais, est « celui de la hauteur » (sierra), comme Laborde est « celui de la borde » (bordier), etc.

Je consultai les vieux registres paroissiaux de Pau. Ils m'apprirent que, le 21 avril 1730, Lacaze, vicaire de la ville de Pau, baptisait, en présence de Dutour, chirurgien, Pierre, fils légitime de Jean Pouple, cordonnier, et de sa femme Jeanne Bordenave. Quatre ans plus tard, le même registre signale, à la date du 19 août 1734, le baptême, par le même Lacaze, d'un nouveau Pierre, fils du même Jean Pouple.

D'après la note du Catalogue cité par M. Callamand, Pierre Pouple est mort à cinquante ans. Il ne serait donc pas impossible que l'un des deux Pouple inscrits sur les registres paroissiaux de Pau, — et plus vraisemblablement l'aîné, — soit le chirurgien de M. de Voltaire.

Ce n'est, malheureusement, qu'une hypothèse, qui, par surcroît, n'explique pas les détails de la gravure reproduite par *La Chronique Médicale.*

Dr Lucien Cornet (*Pau*).



La dose habituelle est de 3 comprimés par jour à prendre avec une gorgée de liquide au moment des repas.

NOVACETINE PRUNIER

Saccharure à base de :

Sulfosalicylate de Pipérazine, Lithine et Soude

Antirhumatismal énergique ; Agréable à prendre

DOSES HABITUELLES : 3 à 6 cuillerées à café par jour.

NEUROSINE PRUNIER

GLYCÉRO-PHOSPHATE DE CALCIUM ASSIMILABLE

Doses habituelles :

Neurosine granulée. — 3 cuillerées à café par jour.
Neurosine cachets. — 3 cachets par jour.
Neurosine sirop. — 3 cuillerées à bouche par jour.

Chronique Bibliographique

Luc Alberny. — **Le retour de Trencavel. — La Nuit de la Reine Carcas**, un vol. in-12, H.-G. Peyre, Paris, 1936 (*Prix : 12 francs*).

Deux contes, deux jolis contes du Pays d'Oc, que, par malheur, il est impossible de résumer. Si je vous dis en deux lignes que le premier est l'histoire de l'escroquerie, qui ruine et tue un vieil homme ; que le second est le récit des caprices d'une jeune fille, terminés par un honnête mariage ; vous serez aussi mal renseignés qu'il est possible. Le fond des aventures n'est rien. Tout est dans les détails de leur récit, détails extraordinaires, où l'imagination de l'Auteur, enchevêtrant la fiction et la réalité, mêle le passé au présent, et fait revivre, ici, les héros de la croisade albigeoise, là, Charlemagne, Roland et la reine Carcas, et les fait revivre vraiment... ou presque.

Comment cet impossible peut-il être ? — C'est le secret du conteur ; et il est amusant de le découvrir en lisant ces pages ensoleillées, riches de nos types méridionaux, et d'une vie prodigieuse. Faisant confiance à cette courte analyse, celui qui lira l'œuvre nouvelle de M. Luc Alberny nous saura gré d'en avoir, ici, fait mention, et aura l'obligation à notre confrère carcassonnais d'une soirée heureuse et amusée. (*J.-F. Albert.*)

Jean Lorrain. — **La Ville empoisonnée** (*Pall-Mall Paris*), un vol. in-8°, Editions Jean Crès, Paris, 1936 (*Prix : 12 francs*).

La notule quotidienne, à laquelle on donne aujourd'hui le nom de *Film*, Jean Lorrain, au siècle dernier, l'appelait *Pall-Mall Paris*. De ce que la langue française est aussi volontiers mendiante, il n'en faut pas conclure qu'elle est pauvre, mais seulement que les journalistes, quand il s'agit du « parler français », ont un patriotisme fort attiédi. Ayant accepté *sweepstake*, comme auparavant *water closet*, résignons-nous donc aussi à *Pall-Mall*.

Les Editions J. Crès ont eu la pensée de publier un florilège des actualités pêle-mêle que Jean Lorrain écrivit entre 1887 et 1902 ; et parce qu'un jour, lassé de la grand'ville, ce dernier l'appelait dans une lettre à Ernest Gaubert, *La Ville empoisonnée*, ces trois mots ont donné le titre du recueil.

Il y a là, contée au jour le jour, la vie parisienne du siècle dernier, du moins une certaine vie parisienne : le théâtre et l'édition,

les cabarets et les salons, le bouge et le café-concert, etc. C'est assez cependant pour qu'on ait pu dire que ces chroniques « cons- « tituent un document de premier ordre » (G. Normandy), et encore que ce sont là des pages « sans lesquelles on ne pourra écrire l'his- « toire des mœurs » (J. de Bonnefon). Tout de même, on est forcé de reconnaître que, sauf pour ceux qui s'intéressent particulièrement soit à cette histoire des mœurs, soit au siècle passé, les vedettes de ce temps ont terriblement vieilli.

Il reste, par bonheur, qu'il y a dans le plus particulier des faits d'un jour quelque chose de général et de perpétuel qui, lorsqu'on sait le faire apercevoir et sentir, transforme l'actualité en une leçon valable et prenante toujours. Il reste aussi la manière de J. Lorrain, avec, dans la flamme du récit, le pétillement de ses étincelles. Ceci comme cela fait de *La Ville empoisonnée* un livre curieux, amusant souvent, intéressant toujours, où la verve et l'originalité de l'écrivain font oublier qu'il parle de gens qui ne sont plus.

F. de Gelis. — **Lettres et confidences de la comtesse du Barry**, un vol. in-8°, Editions Occitania, Paris, 1936 (*Prix : 15 francs*).

Recueil de lettres écrites ou reçues par la comtesse du Barry et dont l'ordre chronologique permet un aperçu de toute sa vie : la montée, l'apogée, la chute, l'expiation. A la vérité, toutes ces lettres semblent bien avoir été écrites de la même plume ; mais ce n'est pas parce que les marchands d'autographes ne se battraient sans doute pas autour des pièces du manuscrit, que l'intérêt du recueil imprimé est beaucoup amenuisé et qu'on prend un moindre plaisir à en lire les pages. Les « A la manière de... » ne réussissent que par occasion et en choisissant bien les auteurs ; dans une œuvre comme celle-ci, l'ambition ne peut aller au delà du vraisemblable, et c'est merveille de l'atteindre et de s'y tenir comme l'a fait M. de Gélis.

Sous une forme originale, il nous donne ainsi une nouvelle histoire de la comtesse du Barry, réduite fatalement à l'essentiel, mais allégée, en revanche, des digressions et des commentaires qui tant en ont alourdi d'autres. D'autre part, si, à l'opposé de la plupart de ses devanciers dans cette histoire particulière, M. de Gélis se montre favorable à son héroïne, cette sympathie fait contrepoids à l'excessive sévérité coutumière. On peut de la sorte atteindre à un jugement plus juste qui, tout en réprouvant les actes de sensualisme et d'immoralité dont la comtesse du Barry s'est rendue coupable, doit tenir compte de la patience, de la douceur, de l'abnégation et même de la charité, dont en maintes circonstances elle donna l'exemple.

Maurice-L. Charenton. — **Le docteur Thomas W. Evans, dentiste de Napoléon III et les dentistes de son époque,** un vol. in-8°, E. Le François, Paris, 1936 (*Prix : 18 francs*).

Les historiens de l'Art dentaire divisent volontiers l'époque contemporaine en périodes. Cette division est tout théorique ; mais elle fournit des cadres didactiques commodes. La période qui va de 1851 à 1870 offre un intérêt particulier, tant à cause du succès que la prothèse dentaire connut alors, que par la quantité des brevets d'inventions dentaires qui furent déposés, à cause aussi du changement d'attitude du public à l'égard des dentistes, qui se produisit au même moment. Or, un homme est représentatif de cette période : le docteur américain Thomas W. Evans.

De là, deux parties principales dans l'œuvre récente de M. Charenton : 1° une étude sur la vie et les travaux du Dr Evans ; 2° une étude sur les dentistes parisiens entre 1851 et 1870.

Evans méritait un historien tel que M. M.-L. Charenton ; et il le méritait à un double titre. Il fut d'abord un bon technicien dentaire. Il fut ensuite un homme de cœur. Arrivé à la plus enviable situation grâce à la faveur de Napoléon III et de l'impératrice, il se trouva mêlé à la vie politique et privée des souverains. Or, non seulement il se conduisit dans ces circonstances avec une discrétion remarquable, mais encore il fut l'ami des mauvais jours. Ce fut grâce à son dévouement que l'impératrice Eugénie put quitter Paris, le 4 septembre 1870, et gagner l'Angleterre.

Les autres dentistes de cette période eurent moindre envergure. Pour nous les présenter, l'Auteur a fait une division intéressante. D'abord, il nous montre les dentistes politiques, c'est-à-dire ceux que le coup d'Etat du 2 décembre frappa pour leurs opinions. Ensuite, les dentistes travaillant au progrès de l'art dentaire, cherchant des procédés, inventant des appareils, exposant dans les Expositions diverses. Enfin, les dentistes en marge, se livrant à une publicité extraordinaire, dont la brutalité nous étonne aujourd'hui. Ces dentistes-là étaient fort nombreux, parce que la profession de dentiste n'était pas encore reconnue par la Loi. Et ce n'est pas le moins curieux chapitre de ce livre à tant d'égards curieux que celui où sont relevées les réponses des préfets et des ministres aux nombreuses réclamations des officiers de santé, des stomatologistes, et même des recteurs d'Académie.

L'étude de M. M.-L. Charenton se termine par une partie documentaire comprenant la liste des brevets d'invention d'art dentaire de 1851 à 1870 et l'indication de quelques thèses de stomatologie au cours de la même période. Ces renseignements sont une heureuse addition aux mille faits intéressants dont l'œuvre est remplie. Pour la rendre agréable, par surcroît, l'Auteur a mêlé à son texte trente-trois illustrations, dont dix-huit caricatures ; et ces caricatures sont amusantes à souhait.

J. Sabrazès et R. de Grailly. — **Le Milieu synovial physiologique et pathologique**, un vol. gr. in-8°, Baillière, Paris, 1936 (*Prix : 50 francs*).

Les travaux de M. J. Sabrazès et de l'Ecole Bordelaise ont rénové toute une partie — et la plus curieuse — de la pathologie articulaire. On comprend que la *Fondation Bergonié* (Centre anticancéreux de Bordeaux et du Sud-Ouest), ayant décidé de publier des Archives spéciales, ait arrêté son choix sur ce sujet et publié le présent ouvrage comme le premier de sa Collection.

Son sous-titre dit exactement ce qu'il est : une *Introduction à l'étude de la pathologie articulaire* ; introduction indispensable, car elle fournit les principaux éléments d'ordre anatomique, histologique, expérimental de cette pathologie, sans lesquels il est difficile de bien comprendre la classification et les particularités de structure des tumeurs articulaires.

Celles-ci, tumeurs primitives, secondaires, et métastasiques seront étudiées dans un second volume, qui nous est promis et qui est attendu avec d'autant plus d'impatience que l'œuvre présente a d'intérêt scientifique et pratique autant que d'attraits pour le médecin.

Pierre de Lacretelle. — **Secrets et malheurs de la Reine Hortense**, un vol. in-8°, Hachette, Paris, 1936 (*Prix : 15 francs*).

Une vie romancée semble plus facile à exposer, qu'un livre d'histoire à écrire ; mais, pour y réussir, il faut à un auteur beaucoup de tact, de labeur et d'autorité. Avec une conscience digne d'éloge, M. Pierre de Lacretelle a fouillé tout ce qui avait été écrit sur son sujet et réuni tous les documents utiles, imprimés ou manuscrits. De cela, il faut le féliciter, car ainsi il a rendu son ouvrage plus précis et lui a donné un attrait qui, joint au charme du style, retient le lecteur dès les premiers chapitres.

L'Auteur a découvert le côté énigmatique de la vie de la reine Hortense et bien montré son influence sur les événemento de son temps, depuis son mariage avec Louis Bonaparte, malade, syphilitique, qui devint l'ennemi de son frère, auquel il reprochait son intimité avec sa femme. Le mystère de la naissance de Napoléon III reste impénétrable, entouré de légendes et d'obscurité. — Louis Bonaparte avait un tel dédain pour Hortense qu'il annonça sa mort à la princesse de la Tour d'Auvergne en lui disant que son fils avait perdu sa mère. M. P. de Lacretelle en nous livrant les secrets de la reine Hortense, a su dévoiler ses malheurs, et jeter un voile discret sur ses erreurs, dont on peut trouver l'excuse dans la tristesse des événements qui entourèrent sa vie. (*G. Petit.*)

Jacques Delebecque. — **La vie du général Marchand**, un vol. in-8°, de la collection *Le Rayon d'histoire*. Hachette, Paris, 1936 (*Prix : 15 francs*).

L'Auteur de cet ouvrage n'a pas eu l'intention d'écrire une biographie du général Marchand ; il a voulu faire un essai sur l'homme, son caractère, son œuvre. Il s'est attaché à son modèle avec une admiration, qui n'a rien de la flatterie, mais tient tout du respect. Sans embellissement superflu, il peint son modèle « au naturel », dans un cadre de grandeur et de simplicité. Dans un style bien ordonné, sobre, il dit l'admiration sincère que mérite le général Marchand, dont l'esprit ne fut jamais troublé par les fumées de l'encens, ni déprimé par les cabales de l'envie. — Son idéal patriotique plaçait, au-dessus de tout, son bonheur dans le devoir ; il reporta sur ceux qui avaient servi sous ses ordres la gloire dont il se couvrit. Sans aigreur, sans une plainte, sans rancune, il accueillit la disgrâce qui fit incomplète sa destinée brillante ; il ignora le découragement, et, jusqu'à son dernier souffle, il fut « le chevalier de la France ».

Le livre de M. Jacques Delebecque mérite une belle place dans le « rayon d'histoire ». (*G. Petit.*)

Pierre Langeard. — **L'intersexualité dans l'Art**, *Thèse de médecine de Montpellier*, in-8°, Imprimerie de la Presse, Montpellier, 1936.

Peu de moments ont été riches autant que le nôtre d'études sur la sexualité ; une preuve en pourrait être que ce domaine si particulier vient de fournir un sujet de thèse de doctorat en médecine. Cette étude de M. Pierre Mangeard comprend trois parties

D'abord, une Introduction où, après quelques généralités, l'Auteur passe en revue les formes de l'intersexualité, la libido, le psychisme sexuel secondaire, le psychisme général, les causes de l'intersexualité, son origine et sa nature. De cette première partie, claire et qui résume bien la question, retenons seulement que l'intersexualité est une polarisation sexuelle relative, un état d'ambiguïté sexuelle allant des formes les plus complètes à des formes si atténuées qu'elles se confondent avec le normal, de telle manière, dira Marañon, que « il n'existe pas d'être humain dont le sexe ne soit pas sujet à caution d'une façon manifeste ou voilée ». M. P. Langeard a fait sienne l'opinion du maître espagnol : *Il n'existe pas d'être humain*, écrit-il (p. 44), *chez lequel on ne puisse découvrir l'un ou l'autre des signes intersexuels et où n'apparaissent mêlés dans une proportion variable les caractères masculins et féminins.* — Il n'est plus dès lors très difficile de trouver de l'intersexualité partout.

C'est dans l'Art, en particulier, que M. P. Langeard l'a cherché. La seconde partie de sa thèse est, en effet, consacrée à la psychologie intersexuelle de l'artiste et de l'Art. *Je n'ai*, écrit-il (p. 11),

aucun titre pour faire un essai sur l'intersexualité dans l'Art. Aussi pose-t-il un certain nombre d'aphorismes, curieux certes, intéressants à coup sûr, mais dont la démonstration reste à faire. Par exemple : *L'Art vivant n'est à vrai dire pas artistique* (p. 96) ; — *L'Art qui se meut dans les régions imaginative et affective de l'esprit peut être considéré comme une efflorescence de l'inconscient* (p. 62) ; — *Il n'existe pas de frontière entre la sexualité et l'Art* (p. 10) ; — *L'artiste nous apparaît comme une sorte d'androgyne alliant à l'esprit déductif et critique du cerveau mâle l'intuition, l'émotivité, de l'âme féminine... C'est parce qu'il possède des traits de caractère propre à chaque sexe qu'il acquiert une sorte d'intelligence réunissant les perfections de chaque sexe en une harmonie propice à la création artistique* (p. 66).

Ces prémisses acceptées, il convenait qu'un psychisme ainsi défini et son influence sur une œuvre artistique fussent illustrés par une observation typique. A cela est consacrée la troisième partie de la thèse. Comme exemple, M. P. Langeard a failli choisir Léonard de Vinci, parce qu'il s'entourait d'élèves jeunes et beaux, *qu'il soignait maternellement et qu'il aimait tendrement bien qu'aucun d'eux n'ait eu de véritable talent et ne nous ait laissé un nom* (p. 91) — affirmation dernière assez inexacte — ; parce qu'il fut accusé de sodomie avec son maître Verrochio ; enfin parce qu'il courait si peu les femmes qu'il a laissé la réputation d'être mort vierge. Un tel choix eût été tout à fait malheureux ; car, s'il est vrai que certains tableaux de Léonard, *Orphée, Bacchus ou saint Jean* du Louvre, par exemple, ont un charme ambigu, c'est pour d'autres raisons que la déviation inconsciente d'une attirance sexuelle ; et Léonard est une victime de Freud. (Voir, en particullier, *L'Esthétique de Léonard de Vinci* de Dromard-Mairot, in-8°, Besançon, 1933.)

Au contraire, le choix de Michel-Ange, sculpteur bien plus que peintre, illustre à souhait la thèse de M. P. Langeard. Son œuvre manifeste, en effet, de façon nette les traits intersexuels de l'artiste: *elle se prête à un examen détaillé des formes, à l'étude morphologique d'une œuvre plastique intersexuelle en un mot* (p. 131). Cette dernière partie de la thèse de M. P. Langeard est remarquable ; elle perdrait à être résumée ; et tous ceux qui s'intéressent à la fois aux problèmes de la sexualité et aux questions d'esthétique et d'art se doivent de la lire. Ils y verront, en particulier, que l'intersexualité peut-être essentiellement d'ordre psychique, sans désirs laids ; et sans doute, ensuite, comprendront-ils mieux Socrate et l'amour antique, si affreusement défiguré de notre temps.

P. Saintyves. — **Manuel de Folklore**, un vol. gr. in-8°, J. Thiébaud, Paris, 1936 (*Prix : 30 francs*).

Lors des débuts du folklore, son domaine ne comprenait guère, pour les uns que les chants populaires, les proverbes, les devinettes, pour les autres, en plus grand nombre, que les contes et les légendes. Depuis, il est devenu une science véritable, branche de la sociologie, la science de la culture traditionnelle, tant matérielle qu'intellectuelle, des pays civilisés, étudiée surtout dans les milieux populaires.

On devine qu'un tel progrès ne s'est pas fait sans tâtonnements. Une science nouvelle manque de méthode ; elle va d'abord au petit bonheur. Les guides anciens, les premiers manuels de folklore, volontiers satisfaits de fournir des programmes d'enquêtes plus ou moins détaillés, montrent bien ce défaut d'idée directrice. Le besoin était d'une définition qui marquât le but, d'une doctrine qui permît de l'atteindre ; il fallait définir, situer, ordonner l'étude des traditions populaires. Or, le *Manuel de Folklore* de P. Saintyves, qu'on peut regarder comme le testament scientifique du maître disparu, répond à ce besoin, satisfait à ces exigences. On n'y trouve pas seulement une étude savante, et brillante à la fois, de l'objet et du domaine du folklore, mais un vaste plan d'enquête méthodiquement établi et les plus précieux conseils pratiques.

On ne s'improvise pas folkloriste. Il y faut une préparation, peut-être une vocation aussi, en tout cas, de la mesure, de l'honnêteté, un solide fonds de connaissances, ûn grand souci d'exactitude, de la patience, enfin bonne maîtrise sur son imagination. Pour l'exactitude, par exemple, je note en passant ce conseil si utile à répéter :

Page 171. — Une référence exacte doit comporter non seulement la date, mais le tome et la page ; manquer à cette discipline laisse d'ailleurs à penser qn'on cite au petit bonheur et souvent de seconde main. Dans ce dernier cas, on doit toujours indiquer l'auteur auquel on emprunte la citation.

Tels conseils — et les plus variés du monde — abondent dans ces pages nourries de faits et d'idées. Par là, l'œuvre s'impose à la lecture de tous ceux qui s'intéressent à la psychologie des masses, aux aspirations profondes de l'âme populaire, aux influences diverses qui déterminent sa lente évolution, enfin aux leçons multiples qu'il est permis de tirer de pareille étude.

Par surcroît, il y a dans l'œuvre récente davantage et mieux encore qu'un magistral enseignement du folklore, il y a les abandons d'une âme aimante qui, dans un temps où retentissent partout les excitations à la haine, en appelle à l'amour :

Page 10. — Sans amour, on ne connaîtra jamais la vie populaire de son pays, sans amour, on ne comprendra jamais l'âme vivante et secrète de son peuple.

Page 12. — Cette chaîne qui relie les générations de citoyens, qui fait de nous les fils d'une même patrie, les enfants d'une même famille, est une chaîne d'or. Lorsque le folkloriste la déroule sous nos yeux, on peut y lire sans cesse répétés les mots d'une devise sacrée : « Aimez-vous comme des frères. »

(*J.-F. Albert.*)

André Godard. — **Le Christ et les religions primitives**, un vol. in-8° cour., E. Figuière, Paris, 1936 (*Prix : 12 francs*).

Converti par le vénérable dom du Bourg (p. 66) et persuadé que *quand on élimine l'action providentielle, on ne comprend plus rien à l'histoire* (p. 14), l'Auteur s'est consacré à l'apologétique chrétienne. Cet ouvrage, dans lequel il étudie sa double loi de spiritualité (l'excuse de l'ignorance involontaire et l'obligation au mieux dès qu'il est connu) est donc un livre de foi.

Le Gérant : R. Delisle.

Paris-Poitiers. — Société française d'Imprimerie et de Librairie. — 1937.

HYGIÈNE INTESTINALE

Poudre du Docteur
L. SOULIGOUX

(POUDRE LAXATIVE DE VICHY)



Agréable

Facile à prendre

d'efficacité constante

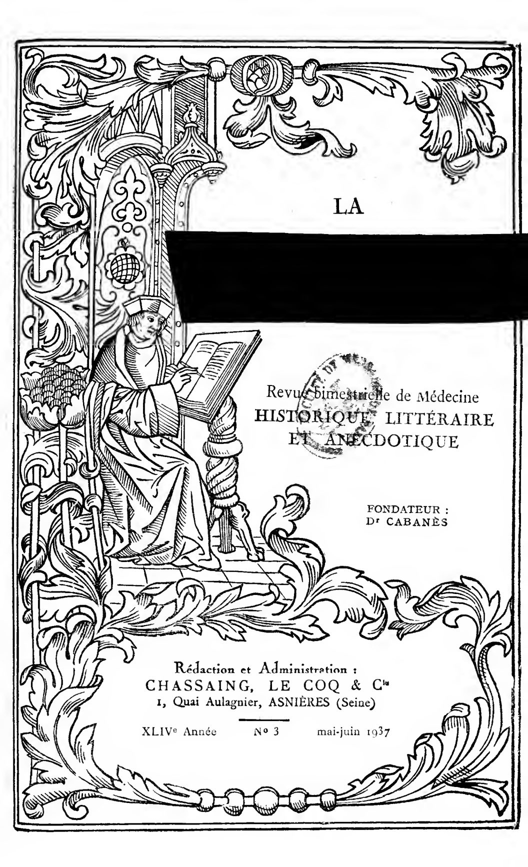
1 ou 2 cuillerées à café dans un demi-verre d'eau, le soir en se couchant, provoquent au réveil, sans coliques ni diarrhée, l'effet désiré.

Se méfier des contrefaçons

Exiger la "SOULIGOUX"
la véritable
Poudre laxative de Vichy

— DANS TOUTES LES PHARMACIES —

1, Quai Aulagnier, 1 — ASNIÈRES (Seine)



LA [redacted]

Revue bimestrielle de Médecine
HISTORIQUE, LITTÉRAIRE
ET ANECDOTIQUE

FONDATEUR :
Dr CABANÈS

Rédaction et Administration :
CHASSAING, LE COQ & Cie
1, Quai Aulagnier, ASNIÈRES (Seine)

XLIVe Année N° 3 mai-juin 1937



SOMMAIRE

Variétés.

Joly Moys de May, de Christine de Pisan.
Lointain anniversaire.

Histoire de la médecine.

L'ail dans la tradition, [redacted]
Aconta.
Réponses. — Origine de la gale.
Les remèdes de Pradier.
Mémoires de l'Académie de Troyes.
Nil novi.
Grossesses prolongées et voix fœtale.

Chronique bibliographique.

Gravures. — Cybèle, la mère des dieux. — Ambroise Paré.

Abonnements : France, **24** fr. — Étranger, **42** fr.
Tous les abonnements partent du 1er janvier de l'année en cours.
France : le numéro **2** fr. — Étranger : le numéro **3** fr. **50**

Avis à nos Correspondants

Nous prions nos correspondants de bien vouloir n'écrire leurs manuscrits qu'*au recto des feuilles* et, lorsqu'ils les signent d'un pseudonyme, de donner leur nom à la rédaction. Les articles d'auteurs absolument inconnus ne seront pas insérés. Nous rappelons que les opinions, comme aussi les références bibliographiques données, ne sauraient engager que les auteurs et non point la rédaction. Les manuscrits non insérés ne sont pas rendus.



La Chronique Médicale

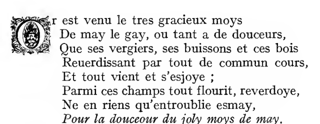
REVUE BIMESTRIELLE DE MÉDECINE
HISTORIQUE, LITTÉRAIRE ET ANECDOTIQUE

44e ANNÉE N° 3 MAI-JUIN 1937



Joly Moys de May

Ballade de Christine de Pisan



Or est venu le tres gracieux moys
De may le gay, ou tant a de douceurs,
Que ses vergiers, ses buissons et ces bois
Reuerdissant par tout de commun cours,
Et tout vient et s'esjoye ;
Parmi ces champs tout flourit, reverdoye,
Ne en riens qu'entroublie esmay,
Pour la douceour du joly moys de may.



Ces oisillons vont chantant pour degeoy,
Tous s'esjouist par tout de commun cours.
Fors moy, hélas, qui souffre trop d'ennuis,
Pour ce que loing suis de mes amours ;
Ne je ne pourrois auoir joye,
Et plus est gay le temps et plus m'annoye
Mais mieux cognois ce qui m'esmay
Pour la douceour du joly moys de may.

(*Les Cent ballades*, ballade XXX.)

Lointain anniversaire

Le cycle mythologique irlandais comprend trois races mythiques. La plus ancienne est la race d'argent, celle de la famille de Partholon. La seconde est la race d'airain de Nemed. La troisième est la race d'or des Tûatha Dê Danann, dieux bons, dieux de la lumière et de la vie. A ces trois races succéda celle des fils de Milé, ancêtres de la race actuelle.

Quand Partholon, chassé de sa patrie à la suite d'un parricide, vint, avec mille compagnons, aborder à la pointe sud-ouest de l'Irlande, celle-ci était, depuis deux cents ans, sous la domination des Fomêré, dieux du mal, de la nuit et de la mort. Partholon dut les vaincre pour délivrer l'Irlande. Or, il débarqua des vaisseaux auxquels il avait confié sa fortune, une année qu'on ne saurait dire, mais le jour du 1er mai, premier jour de l'été celtique. Le 1er mai n'en fut pas moins fatal à sa race, dont l'histoire se termine pas un événement terrible. La vengeance divine, qui poursuivait Partholon pour son crime, envoya une épidémie. Celle-ci commença un lundi 1er mai et, en une semaine, Partholon et sa race entière furent détruits.

Un 1er mai fut aussi le jour où les Tûatha Dê Danann pénétrèrent en Irlande, abordant l'île par le nord-est.

Plus tard, mais un 1er mai toujours, venant du pays des morts, les fils de Milé, fils lui-même de Bilé, dieu de la mort, portèrent la guerre en Irlande. Ils vainquirent les dieux de la lumière, qui, dès lors, se sont réfugiés au fond de cavernes, où ils habitent des palais merveilleux.

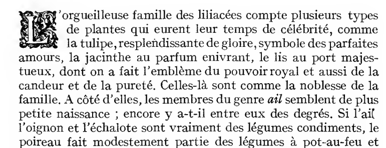
On ne s'étonnera donc pas que, dans les traditions de l'Irlande, le 1er mai soit consacré à Belténé, autre nom du dieu de la mort. Ce jour fut une grande fête celtique. César, d'ailleurs, n'a-t-il pas noté que les Gaulois prétendaient descendre de *Dis pater*, dieu de la mort, *ab Dite patre*.

Ceci permet une remarque intéressante sur la façon dont le meilleur esprit est exposé à interpréter des notions étrangères. Si la racine *bel*, qui a le sens de *mourir*, explique Belténé et Bilé, le vieil irlandais avait, pour désigner la mort, un autre mot : *dîith*, par perte d'un *v* entre les deux voyelles. Le Romain, qui connaissait *dis* contracté pour *dives*, *dite* contracté pour *divite*, a entendu dans sa langue le nom du dieu celtique.



L'Ail dans la Tradition

par le Dr Léon NEURAY (Fléron-Liége).



L'orgueilleuse famille des liliacées compte plusieurs types de plantes qui eurent leur temps de célébrité, comme la tulipe, resplendissante de gloire, symbole des parfaites amours, la jacinthe au parfum enivrant, le lis au port majestueux, dont on a fait l'emblème du pouvoir royal et aussi de la candeur et de la pureté. Celles-là sont comme la noblesse de la famille. A côté d'elles, les membres du genre *ail* semblent de plus petite naissance ; encore y a-t-il entre eux des degrés. Si l'ail l'oignon et l'échalote sont vraiment des légumes condiments, le poireau fait modestement partie des légumes à pot-au-feu et fait penser à un membre d'une branche cadette, qui est entré sans gloire dans les ordres ; on l'appelle d'ailleurs « l'ail à tunique ».

A s'en tenir à l'ail commun, lorsqu'on tourne les feuillets de son histoire, on s'aperçoit que cette histoire est beaucoup plus riche de traditions que, dès l'abord, on ne l'eut pensé. Aussi, ne tenterais-je pas de les redire toutes, et me suis-je borné à choisir dans mes notes les plus curieuses. Les unes nous sont fournies par les poètes ; le plus grand nombre se rapporte à la médecine ; quelques-unes relèvent de la magie.

Parmi les poètes, ce sont les poètes de l'amour qui se sont surtout intéressés à l'ail ; et l'on devine que cet intérêt tient à la mauvaise odeur que l'ail donne à l'haleine. C'est à ce point de vue qu'Horace le qualifie d'aliment *plus funeste que la ciguë* (1). Il lui a consacré une pièce entière, qui se termine par ces quatre derniers vers, que je donne d'après la traduction agréable de M. Potier (2) :

Ah ! si ce mets horrible infecte encor ta bouche,
Joyeux ami, qu'en ses dédains
A tes ardents baisers, prête à fuir de ta couche,
Ta belle oppose ses deux mains.

---

(1) *Edat cicutis allium nocentius* (Horace, *Epodes*, ode III, vers 3).

(2) M. Potier. *Odes d'Horace*, traduites en vers, in-12, L. Potier, Paris, 1807, p. 287. — *Epodes*, ode III, vers 19-22 :

At, si quid unquam tale concupiveris,
Jocose Maecenas, precor
Manum puella suavio opposat tuo,
Extrema et in sponda cubet.

A la vérité, le *joyeux ami*, Mécène en la circonstance, pouvait suivre le conseil donné par Martial à ceux qui avaient mangé des *porreaux de Tarente*, c'est-à-dire n'embrasser qu'à *lèvres closes*(1), comme le faisait la courtisane Eglé, lorsqu'on ne lui payait pas ses baisers assez cher (2). Ou bien, prenant un conseil médical, il pouvait suivre celui de Dioscoride, qui assure que la rüe, mangée après de l'ail, efface et ôte le goût de ce dernier (3).

Ce n'est pas seulement lors des combats amoureux qu'on était autrefois mal accueilli (4) lorsqu'on avait une haleine embaumée d'ail. Une loi vous chassait alors du temple de la Mère des dieux. Athénée rapporte que, malgré cette défense, le philosophe Stilpo ne craignit pas d'aller dormir dans le temple de Cybèle après avoir mangé de l'ail. Alors, la déesse lui apparut dans son sommeil et lui dit : « Tu es philosophe, Stilpo, et « cependant tu violes les lois sacrées ». Il paraît que celui-ci répondit sans s'éveiller : « Donne-moi de quoi manger et je ne me « nourrirai plus d'ail » (5).

Les matières médicales de tous les pays sont beaucoup plus riches, au sujet de l'ail, que les odes et les épigrammes des poètes et que les recueils des compilateurs. On peut même dire qu'elles le sont trop et force est bien de n'y puiser qu'avec discrétion.

D'après F. Sternon (6), le *Papyrus Ebers* contient plusieurs recettes dans lesquelles entre l'ail. Le distingué professeur liégeois a retenu la suivante, utilisable comme laxatif.

Il te faudra préparer un remède composé de pain de froment blanc et d'une grande quantité d'absinthe. Tu ajouteras de l'ail ;

---

(1) Martial. *Epigrammes*, liv. XIII, épig. 18 :
Fila Tarentini graviter redolentia porri
Edisti quoties, oscula clausa dato.

(2) Martial, *Epigrammes*, liv. XII, épig. 55, *Ad puellas* :
Aut libram petit illa Cosmiani
Aut binos quater a nova moneta
Ne sint basia muta, nec maligna,
Nec clusis aditum neget labellis.

(3) Dioscoride. *Matière médicale*, liv. III, chap. XLV.

(4) *Cf.* Pierre Vidal (de Toulouse), Ms. de l'Arsenal. B et C fol. 9, copié sur un manuscrit de Lancelot :
Et ieu am lieis cum Catalan servir,
Et ela mi cum alh amon reyal.
(J'aime ma dame comme un Catalan aime la courtoisie. Et elle m'aime comme les courtisans aiment l'ail.)

(5) Athénée. *Deipnosophistes*, liv. X, chap. XIX. — Voir les notes de Casaubon et de J. Schweighaeuser dans l'étidion d'Athénée, in-8°, Argentorati, ex-typogr. Soc. Bipontinae, 1804, t. V, p. 357.

(6) F. Sternon. *Quelques aspects de l'art pharmaceutique et du médicament à travers les âges*, in-8°, Masson, Paris 1933, chap. III, p. 29.

CYBÈLE, LA MÈRE DES DIEUX



Bois du XVI[e] siecle.

Alors, Cybèle lui apparut dans son sommeil.....

et tu donneras cela à manger au malade avec de la graisse de bœuf et une bière composée de divers ingrédients pour ouvrir la voie aux excréments.

Chez les Hindous, si on s'en tenait à ce que les *Lois de Manou* prescrivent aux brahmanes, on pourrait conclure que l'ail était honni des Indiens. On lit, en effet, au § 3 du chapitre V du *Manava-Dharma-Sastra* (1) :

L'*ail*, l'oignon, les poireaux, les champignons et tous les végétaux qui ont poussé au milieu des matières impures, ne doivent pas être mangés par les Dwidjas.

Toutefois, il faut se garder de conclure trop vite, car dans une stupa bouddhique, le lieutenant Bowe a trouvé un traité médical exclusivement consacré à l'ail, dont les vertus avaient été dévoilées à Sucruta par Dhavantari son maître, personnage presque divin à qui Indra lui-même avait enseigné la médecine.

La *Collection Hippocratique*, à elle seule, pourrait fournir matière à tout un article. On trouve là les propriétés alimentaires de l'ail (2), le meilleur moment pour le manger (3), les accidents qu'il cause (4) ; mais, en revanche, son utilité en chirurgie pour mesurer une fistule anale, pour attirer une tente chargée d'un cathérétique (4), pour faire des fumigations (5), un cataplasme au vin noir (6), des pessaires (7) ; surtout ses bienfaisantes applications médicales dans les affections des yeux (8), dans celles de la poitrine (9) et contre les maladies utérines (10). Retenons, en particulier, l'action diurétique reconnue à l'ail par le Père de la Médecine (11) et cette recette amusante de gynécologie (12) :

Voulez-vous savoir si une femme peut concevoir ? Introduisez dans le vagin une tête d'ail bien mondée dont vous aurez ôté la

(1) *Manava-Dharma-Sastra. Lois de Manou*, traduction française de A. Loiseleur-Deslongchamps, in-12, Garnier, Paris, s. d., p. 134.
(2) Hippocrate. *Du régime*, liv. II, § 54.
(3) Hippocrate. *Du régime dans les maladies aiguës* (Appendice), § 18.
(4) Hippocrate. *Des Fistules*, § 3.
(5) Hippocrate. *Des femmes stériles*, liv. III, § 230.
(6) Hippocrate. *Des Fistules*, § 7.
(7) Hippocrate. *Des femmes stériles*, liv III, § 214.
(8) Hippocrate. *Epidémies*, liv. II, sect. VI, § 22. *Du régime*, liv. II, § 54.
(9) Hippocrate. *Des maladies*, liv. II, § 27.
(10) Hippocrate. *De la nature de la femme*, § 8, § 40, § 42. *Des maladies des femmes*, liv. I, § 45, § 78, § 84 ; liv. II, § 115, § 133, § 134, § 135, § 162, § 190, § 205 ; liv. III, § 238, § 239.
(11) Hippocrate. *Du régime dans les maladies aiguës* (Appendice), § 18. *Des affections*, § 54 ; *Du régime*, liv. II, § 54.
(12) *Des femmes stériles*, liv. III, § 214.

peau et le chevelu de la racine ; on l'y laisse jusqu'au lendemain, et l'on examine si l'odeur d'ail remonte dans la bouche ; en ce cas, la femme deviendra grosse ; non, dans le cas contraire (1).

Galien, dont une partie de l'œuvre est un docte commentaire d'Hippocrate, n'est pas en reste, on le devine, avec ce dernier et lui peut rendre sans peine des points, car l'ail remplit toute une colonne in-folio de l'*Index* dressé par Brassavole des *Œuvres* du médecin de Pergame (2). Autant que Cybèle, l'odeur de l'ail le fâche, du moins chez le médecin, et il consacre tout un passage à développer ce conseil *Alliorum odor non debet inesse medico* (3). En revanche, il ne lui coûte pas d'écrire sur la plante.

Théoricien peut-être plus encore que pratique, Galien fait une large part à l'étude de la qualité *sèche et froide au quatrième degré* de l'ail, et le compare à ce point de vue à d'autres substances (4) ; il s'étend sur son âcreté propre et comparée (5) ; mais il n'en précise pas moins avec abondance ses nombreux emplois thérapeutiques dans une foule de chapitres qu'il serait trop long de relever dans le détail. Sous tant de propriétés de l'ail ma bonne volonté succombe ; mais je ne puis passer sous silence que c'est à Galien que la plante doit son nom de *Thériaque des paysans* (6). Il la tient, en effet, pour une excellente nourriture pour ceux qui ont une existence rude et laborieuse, et les cultivateurs sont de ceux-là. Les marins aussi ; et Galien recommande encore l'usage de l'ail aux Thraces, aux Gaulois et à tous les peuples qui habitent les régions froides. Il note toutefois que les habitants des régions voisines de la Méditerranée, parce que l'ail y est plus doux et qu'il a une odeur moins forte, en font des purées qu'ils trouvent excellentes.

Il y avait une autre raison a donner à l'ail le nom glorieux de *Thériaque* ; elle est que Galien et les Anciens lui attribuaient le pouvoir de créer une immunité contre le venin des serpents (7). De cette tradition, on trouve un écho dans Virgile : *Voici l'heure où Thestylis broie, pour les moissonneurs épuisés par l'ardeur accablante du soleil, l'ail et le serpolet odorants* (8). Certes, c'est la

(1) Suivant la traduction de J.-B. Gardeil dans l'édition latin-français des *Œuvres d'Hippocrate*, in-8°, Encyclopédie des Sciences médicales, Paris, 1837, t. II, p. 482.

(2) Page 21 dans l'édition in-folio des *Juntes*, Venise, 1527.

(3) Galien. VIe *De mor. vulg. Comment.* 4°.

(4) Galien. IVe et VIIIe *De Simpl. med. facult. De bon. et vitio succo* ; II° *De Aliment. facult.* ; IVe *De victus rat. in morb. acut. Comment.*

(5) Galien. IVe, VIIIe, IXe *De Simpl. med. facult.* ; II° *De Aliment. facult.* ; VIe *De Morb. vulg.*

(6) Galien. *Meth. medend.*, liv. XII, ch. 8.

(7) Galien. VIe *De morb. vulgar. Comment.*

(8) Virgile. *Bucoliques*, églogue II, vers 10-11 :

préparation du repas du jour ; mais, si la coutume des moissonneurs était d'y faire à l'ail une très large place, c'était tout juste à cause de ses vertus contre les serpents. Du moins, est-ce l'explication que Æmilius Macer nous donne (1).

Une thériaque ne doit faire moins ; elle peut faire bien davantage, et l'ail n'y a pas manqué. Le même Æmilius Macer rapporte que, lorsqu'on en a mangé le matin, à jeun, on peut impunément changer de résidence et boire des eaux inconnues (2), tandis qu'un homonyme plus récent, Macer Floridus, confirme que la pulpe d'ail, mâchée ou en frictions, neutralise le venin des serpents et des scorpions, chasse les teignes et, appliquée sur la plaie, cicatrise les morsures des chiens (3).

Le grand ramasseur de détails que fut Pline recueillit ceux qui précèdent et bien d'autres encore. On peut médire de son absence de sens critique ; mais, encyclopédique comme il l'était, il ne pouvait tout connaître pour tout bien juger ; et, en tout cas, ses compilations sont précieuses, parce qu'elles rassemblent en un chapitre des données éparses partout. C'est ainsi que l'ail emplit la plus grande partie du chapitre 6 du livre XX de son *Histoire du Monde*. Les usages thérapeutiques de l'ail, mentionnés par Hippocrate, par Galien et par foule d'autres, s'y retrouvent, sans grand ordre, mais fidèlement transcrits. On peut passer, ici, sur ces redites, et pour s'en tenir à la vertu — disons — thériacale de la plante, Pline l'étend des morsures des serpents, des bêtes venimeuses et des chiens aux plantes toxiques, l'aconit et la jusquiame, par exemple (4).

Nunc etiam...........................
Thestylis et rapido fessis messoribus aestu
Allia serpyllumque herbas contundit olentes.

(1) Æmilius Macer, liv. I, chap. 5, cité par Ludov. Nonnus, *Diaeteticon sive de re cibaria*, P. Beller, Anvers, 1645, liv. XIV et par Melchior Sebizius, *De Alimentorum facultatibus*, in-4°, Ph. Mulbius, Strasbourg, 1650, liv. II, p. 403 :

Haec idèo miscere cibis messoribus est mos
Ut si fortè sopor fessos depresserit illos,
Vermibus à nocuis tuti requiescere possint.

(2) Æmilius Macer, *loc. cit.* :

Allia qui manè jejuno sumserit ore,
Hunc ignotarum non laedet potus aquarum,
Nec diversorum mutatio facta locorum.

(3) Macer Floridus. *De viribus herbarum*, § V, vers 3-5 :

....................Mansum vel inunctum
Curat, quos serpens vel scorpius intulit, ictus ;
Sanat et appositum morsus cum melle caninos
Et nocui vermes triti pelluntur odore.

(4) Pline. *Histoire naturelle*, liv. XX, chap. VI ou XXIII suivant les éditions : *Ac ne contra araneorum murium venenatum morsum valere, aconitum, quod alio nomine pardalianches vocatur, debellat ; item hyoscyamum.*

L'autorité de Pline s'est longtemps imposée aux médecins. L'*Ecole de Salerne* crut, après lui, à l'action neutralisante de l'ail sur les venins.

Ail, rüe, poire, noix, thériaque, réforts
Sont contre les venins antidotes très forts (1)

Et notre Ambroise Paré en faisait le *bezahar* des champignons vénéneux. Il empruntait, ici, l'opinion d'autrui, il l'avoue lui-même (2) ; mais ailleurs, sans cette fois citer personne, il donne l'ail comme un préservaif de la peste :

Les rustiques et gens de travail pourront manger quelque gousse d'aulx, avec du pain et du beurre, et bon vin, s'ils en peuvent fournir, à fin de charmer la broüée ; puis s'en iront à leur œuvre (3).

L'opinion est intéressante à retenir parce qu'elle était déjà, avant Paré, celle du peuple. Rabelais s'en était moqué à sa manière, contant que Pantagruel ayant mangé force aillades, une peste se déclara dans les villes de Laringes et de Pharinges, que le géant portait dans sa bouche, de quoi « les gens mour- « raient tant que le charriot y courrait les rues » (4). La raillerie rabelaisienne, qui n'ébranla pas la foi d'Ambroise Paré, changea moins encore la tradition populaire. Celle-ci même se renforça bientôt d'une belle histoire. En 1720, pendant la grande épidémie de peste de Marseille, quatre voleurs pénétraient dans la ville et entraient impunément dans les maisons pestiférées. Arrêtés, ils déclarèrent que, pour échapper à la contagion, ils se servaient *intus* et *extra* d'un vinaigre dans la composition duquel entrait l'ail avec d'autres plantes aromatiques. On l'appela, depuis, le vinaigre des quatre voleurs.

Le folklore est riche en pareilles anecdotes. En voici une, peu connue, que j'emprunte à Coremans (5) :

« Dans le pays de Galles, la procession dite de l'ail a encore lieu maintenant le 1er mars, jour de la saint David, archevêque de Me-

(1) Dans la traduction avec commentaires du *Régime de santé de l'Escole de Salerne*, par Michel Le Long, in-8°, Jean de la Coste, Paris, 1643, titre XV, p. 94 :

Allia, ruta, pyra, et raphanus, cum, theriaca, nux
Praestant antidotum contra mortale venenum.

(2) Ambroise Paré. *Œuvres*, liv. XXIII (*des Venins*), t. III, p. 336 dans l'édition des *Œuvres complètes* de Paré donnée par J.-F. Malgaigne, in-8°, J.-B. Baillière, Paris, 1841 : « Leur bezahar est l'ail mangé tout cru, comme dit le Conciliator de Abano. »

(3) Ambroise Paré. *Œuvres*, liv. XXIV (*De la Peste*) : *loc. cit.*, t. III, p. 367.

(4) Rabelais. *Pantagruel*, liv. II, chap. XXXII.

(5) Coremans. *Coutumes et Folklore*, Bruxelles, 1862.



Chrétien del.

AMBROISE PARÉ

d'après les dessins de la Bibliothèque Royale.

nevy (Pays de Galles). Ceux qui y prennent part ornent leurs chapeaux de l'oignon d'une odeur suspecte dont nous venons de parler (l'ail). La légende dit que cela s'explique par le conseil que donna le saint aux Gallois, avant une bataille, d'adopter ce signe pour se distinguer dans la mêlée des Anglo-Saxons, leurs ennemis. Des rimes anglaises glosent ainsi sur cet usage :

Le jour de David à quoi sert l'ail ?
Singulier ornement que ce plumail !
Est ce son parfum que le Saxon fuira ?
Dulce et decorum est pro patria.
Vaincre ou mourir ! C'est fort beau et bon,
Mais jamais dulce *n'est qui sent l'oignon.*

Il est évident que la légende voile, ici, un usage du paganisme. »

Cette évidence eût été heureusement confirmée par un texte, dont, hélas ! nous sommes privés. A son défaut, on peut imaginer que l'ail virilise dans les combats de la guerre, puisque, dans les combats de l'amour, selon l'amusante expression de A. du Pinet, traduisant Pline, il *rend l'homme plus gentil compagnon enuers les Dames* (1).

Aussi bien, Coremans lui même ajoute tout de suite après les lignes précédentes : *Les impudiques déités des bois se paraient d'ail* ; *et, dans la* Bible, *l'ail forme l'opposition sensuelle à la manne, le pain céleste* (2).

La confiance populaire dans les vertus génésiques de l'aïl était, à coup sûr, d'origine médicale. C'est ainsi que Porta, en particulier, après foule d'autres, accordait à la plante — disons-le en latin, comme lui — *caule et capite penem referre ad coitum* (3). Il lui prêtait d'ailleurs aussi la propriété de rendre les femmes fécondes (4). Ces traditions expliquent peut-être, sinon le tempérament ardent du Béarnais, qui lui valut la réputation bien méritée de *Vert-Galant*, du moins que, lorsqu'il vint au monde, son grand-père lui fit sucer une goutte de vin et frotta ses lèvres d'une gousse d'ail.

Que dans ces données du folklore, les traditions médicales soient bien moins en cause que la magie, la chose est vraisem-

---

(1) Pline. *L'Histoire du Monde*, mise en français par A. du Pinet, in-fol., L. Giffart, Paris, 1522, liv. XX, chap. VI, t. II, p. 87.

(2) Coremans, *Coutumes et Folklore*, Bruxelles, 1862.

(3) J.-B. Porta. *Phytognomonica*, liv. II, chap. III ; livre VI, chap. VIII.

(4) J.-B. Porta. *Phytognomonica*, liv. III, chap. 51. — De même, un manuscrit de la Bibliothèque Laurentienne de Florence, intitulé *Libro de le segrete cose de le donne*, donne à la femme, *qui non puote avere figliuoli*, le conseil de porter constamment un tampon vaginal d'ouate, imbibé d'huile de roses, dans laquelle on aura fait d'abord bouillir de l'ail. (Cité par A. de Gubernatis, in *La Mythologie des Plantes*, in-8°, C. Reinwald, Paris, 1878, t. I, p. 166.

blable. En fait, l'ail a été regardé comme une plante magique depuis fort longtemps.

Les Egyptiens, dit-on, juraient par lui, et on a retrouvé dans le *Papyrus Ebers* la formule d'un mélange d'ail et de plantes fétides, destiné à un exorcisme pour combattre le sortilège ayant frappé un enfant.

Dans l'histoire de la magie en Grèce, on a cherché à identifier avec une variété d'ail, — l'ail doré — l'*herbe Moly* que, d'après l'*Odyssée*, Ulysse opposa aux maléfices de la magicienne Circé (1). Je ne prendrai pas parti dans une affaire aussi épineuse, car le problème posé par l'herbe Moly a fait couler des flots d'encre.

Dans la littérature des peuples du Nord, le rôle magique de l'ail, une fois de plus, se rencontre. Quand Sigurd a réveillé de son sommeil magique la walkyrie Sigrdrifa (ou Brynhild), celle-ci lui donne une série de conseils salutaires. Dans l'un d'eux, voici l'ail antidote, mais magique aussi :

Tu dois consacrer la coupe
Pour te préserver du danger,
Et mêler de l'ail à la boisson ;
Jamais alors, j'en réponds,
Tu n'éprouveras les funestes effets
De l'hydromel additionné de poison (2).

On sait encore que la récolte de certaines plantes magiques doit être accompagnée de pratiques méticuleuses suivant un rituel spécial. C'est ainsi, en particulier, qu'A. de Gubernatis rappelle qu'il y a des herbes malfaisantes qui ont la propriété, si on les cueille sans précautions, de carboniser tout simplement la verge, procédé étrange de fabriquer des eunuques sans effusion de sang. Avant de déraciner de telles plantes, il faut, pour éviter ce désagrément, manger de l'ail et boire du vin (3).

En Sicile, d'où *Allium sativum* est originaire, on en met superstitieusement sur le lit de femmes qui accouchent. Là encore, on croit que, pour faire disparaître un polype, il suffit de faire sur la tumeur trois signes de croix avec une gousse d'ail (4).

A l'île de Cuba, M. Piron rapporte un nouvel exemple de thérapeutique magique par l'ail.

Voici un moyen certain de se défaire de la jaunisse. On enfile treize gousses d'ail à un bout de ficelle ; on l'attache à son cou ; on

(1) Homère, *Odyssée*, liv. X, vers 302 *ss.*

(2) *Saga des Volsungs*, § XX. — Voir dans l'*Edda*, plus ancien, le *Chant de Sigrdrifa.*

(3) A. de Gubernatis. *La Mythologie des Plantes*, in-8°, C. Reinwald, Paris, 1878, t. I, p. 174 : *Veretrum incendere et ignis modo urere.*

(4) A. de Gubernatis, *loc. cit.*, t. II, p. 7.

le porte durant treize jours. Au milieu de la nuit du treizième jour, on se rend à l'embranchement de deux rues ; on jette son collier par-dessus sa tête ; et on regagne son domicile sans regarder derrière soi. Si l'on n'a commis aucune imprudente curiosité, on est sauvé ; plus de jaunisse possible (1).

Ne rions pas trop fort de ces recettes de bonnes femmes. Il n'y a pas si longtemps, le docte Lemery, de l'Académie royale des sciences, écrivait gravement :

L'eau dans laquelle l'ail a trempé casse les verres à boire qu'on fringue dedans, ce qui ne peut arriver que par une qualité très-pénétrante de son sel (2).

Grâce à quoi, on ne pouvait plus douter que les aulx *poussent la pierre du rein et de la vessie après l'avoir brisée.*

Cela est incroyable et pourtant on l'a cru, comme on a cru, la sorcellerie et la magie ici non plus n'étant en cause, que l'aimant cessait d'attirer le fer, lorsqu'il était placé auprès d'un petit morceau d'ail. Le P. Le Brun, qui rapporte cette fable (3), montre combien se sont appliqués à en faire voir la fausseté, sans en avoir détruit le cours. Et pourtant, remarque-t-il, *Bacon déjà admirait qu'on n'ait pas fait réflexion que les Pilotes des Vaisseaux qui ne quittent pas la boussole, sont ordinairement de grands mangeurs d'ail.*

J'en veux rester sur cette invitation à l'indulgence dans nos jugements sur les traditions, ne serait-ce que pour que le lecteur me soit indulgent à moi-même à l'occasion de ce trop long article.

(1) Piron. *L'Ile de Cuba,* Paris, 1876.

(2) Lemery. *Dictionnaire universel des drogues simples,* troisième édition, in-4°, d'Houry, Paris, 1733, p. 28.

(3) Le Brun. *Histoire critique des pratiques superstitieuses qui ont séduit les Peuples et embarrassé les Sçavants,* in-12, G. Rehourt, Rouen, 1702, IIe partie, chap. IX, p. 299-300.

La Médecine des Praticiens

Les *Comprimés Vichy-État*.

Les *Comprimés Vichy-Etat* sont fabriqués avec le sel que la Compagnie Fermière de Vichy extrait de ses sources universellement connues. Les éléments particuliers s'y trouvent en quantité égale et dans les mêmes proportions qui existent dans l'eau minérale.

Les *Comprimés Vichy-État* répondent à toutes les indications de la médication alcaline. D'abord, ils entretiennent l'alcalinité du sang et des humeurs nécessaires à la bonne marche du métabolisme vital. Lorsque l'acidité prédomine dans l'économie, les échanges languissent, s'opèrent mal ; des troubles généraux éclatent, qui ne cèdent qu'après que le milieu intérieur a retrouvé son alcalinité normale.

Les *Comprimés Vichy-État* exercent une action très favorable sur tous les troubles gastro-intestinaux. Dans les dyspepsies hypersthéniques, douloureuses, avec plus ou moins d'hyperchlorhydrie, ils calment cet éréthisme, modèrent l'hypersécrétion acide, suppriment les spasmes et les douleurs.

Leur influence est grande dans les maladies générales : goutte, diabète. Ils en éloignent et en atténuent les manifestations.

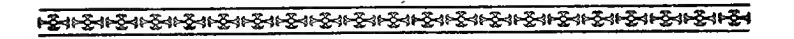
Les *Comprimés Vichy-État* sont effervescents. Ils déploient donc les heureux effets du gaz carbonique sur l'estomac : excitation de la sécrétion du suc gastrique, augmentation de l'appétit, stimulation de la digestion.

D'un volume réduit, il est toujours facile d'en avoir sur soi un flacon. Leur prix minime permet à la bourse la plus modeste d'en faire l'acquisition.

Epigramme contre La Condamine

La Condamine est aujourd'hui
Reçu dans la troupe immortelle.
Il est bien sourd, — tant mieux pour lui !
Mais non muet, — tant pis pour elle !

(*Piron*)



⁂ Correspondance médico-littéraire ⁂

Questions

Leçon correcte d'un vers connu. — Dans les diverses éditions, où j'ai pu lire l'élégie bien connue du *Petit Savoyard*, j'ai toujours trouvé, ainsi rédigé, le vers 37 :

Enfant, prends ta marmotte et ton léger trousseau.

Or, dans une réédition de ce petit poème, parue en 1897 chez Lemerre, par les soins de Mme de la Prade, fille de l'auteur, je lis ce même vers ainsi modifié :

Prends ta marmotte et ton léger trousseau.

Ce changement ne paraît pas très heureux. Un confrère pourra-t-il indiquer quelle est la leçon correcte du vers ?

Dr Cagatinta (*Callas*).

Aconta. — A la suite de son *Roman de Troie*, inspiré de Dares et Dictys, Benoist de Sainte-More, trouvère anglo-normand du XIIe siècle, donna son *Roman d'Enées*, imité de Virgile. A son tour, un minessinger, précurseur des Wolfram et des Gottfrid, Henri de Veldeke, traduisit librement l'*Enéide française* vers 1155. Les trois Enéides font descendre Enée aux enfers ; mais, ici, tandis que Virgile accorde seulement sept vers à Cerbère, les deux poètes médiévaux lui consacrent une plus longue description.

De celle-ci, je ne retiens que quelques vers, rapprochés pour qu'une comparaison soit possible.

Onques ne vi si laide rien. Com chiens abaie par costume, De sa boce salt une escume ; Une erhe en nais mortele et laie, Nus home n'en boit a mort nel' traie : Sens mort n'en puet nus hom goster. Aconta l'ai oi nomer : Ce est l'heihe que les marastres Donnent à boire lor fillastres .	Den schûm her ûz dem munde warf Heiz unde hitter unde sûr Her is ein uhit nâchgehûr. Der helle torwarde Der zornde vile harde, Dô her die menschen gesach.

Dans le texte français, un mot m'arrête. De là ma question présente : Quelle est cette « erbe mortele » que Benoist de Sainte More appelle *Aconta* ?

Courcouisou (*Castanet*).

Réponses

Origine de la gale (XLIV, 31). — Le hasard me fait retrouver dans un paquet de vieux papiers le poème qui a éveillé la curiosité de M. R Blanchet. Je n'en ai que la seconde édition, parue en in-8° en 1817 et dont l'*Editeur* (innominé) habitait alors rue des Francs Bourgeois, n° 6, faubourg Saint-Germain. Cette absence du nom de l'éditeur laisse à penser que l'adresse indiquée est celle de l'auteur lui-même ; mais celui-ci reste mystérieux, car il ne donne que ses initiales : M. N. C..

L'ouvrage porte en faux titre : *Poésies badines*. La plaquette, en effet, en contient deux. La première, de 284 vers, a pour titre : *L'Art d'être heureux ou l'Origine de la Gale*. La seconde, de 738 vers, est consacrée à l'*Origine de la Chauffrette*.

Pour la gale, puisque c'est seulement de la gale que parle la question posée, le poète raconte que les hommes ayant découvert le plaisir qu'il y a à se gratter, y consacraient leurs loisirs et ne pensaient plus à l'amour.

On les voit, aujourd'hui, pleins d'égoïsme extrême,
Se fuir tous, s'éviter, se suffire à soi-même,
Et loin des doux ébats d'un mutuel amour,
Chacun d'eux dans un coin se gratter sans retour.

Fâchée d'avoir ainsi perdu son empire, Vénus se para de ses plus beaux atours et vint demander vengeance à Jupiter. Notons, en passant, qu'elle trouva dans l'Olympe les dieux en train de se gratter comme les hommes. Jupiter n'en écouta pas moins avec complaisance la plainte de la déesse et, sans tarder, lui donna satisfaction :

Je dois punir enfin cet odieux caprice :
L'honneur des dieux l'ordonne, ainsi que la justice ;
Non que, dans le prurit, je prétende arrêter
Le premier mouvement qui porte à se gratter,
Mais que, pour vous narguer, on gratte avec outrance,
Alors on est coupable, et la peine commence.
La fureur de gratter enfantera des maux
Qui feront rougir l'homme aux yeux de ses égaux ;
Oui, l'homme, plein d'horreur pour une maladie
Qui peut flétrir en lui les sources de la vie,
De lui-même fuira loin des autres humains ;
Il corrompra l'objet que toucheront ses mains ;
Son corps sera hideux, sa peau dure, inégale ;
Enfin ce mal affreux... se nommera... la gale !!!

M. N. C..., en 1817, ne paraît pas avoir connu les travaux de Galès sur l'acare de la gale. Parus l'année précédente, ils faisaient pourtant grand bruit, car foule de contradicteurs avaient oublié les « animalcules semblables aux poux qui sortent vivants de la « peau quand on l'écorche » et qui sont « si petits que l'œil a peine à « les apercevoir » mentionnés par Avenzoar, l'Arabiste. On avait même oublié que, au dire de Gargantua, *Enay fut très expert en matière d'oster les cirons des mains*. A son excuse, M. N. C... n'était pas médecin. Si on en juge par sa Préface, c'était un militaire qui avait fait la Campagne de Russie. Etait-il poète ? D'après les quelques vers que j'ai recopiés plus haut, on peut juger qu'il était tout au moins bon versificateur.

F. Delassus (*Toulouse*).

Les remèdes de Pradier (XLIII, 314 ; XLIV, 15). — Je trouve dans mes documents pas mal de pièces sur les remèdes Pradier : une annonce dans la *Gazette de santé* du 11 février 1808 ; une formule dans le *Cours élémentaire de Pharmacie clinique* de Morlot, 2e édition 1814-2, page 147, etc. Je préfère vous donner les deux formules suivantes, qui figurent au Dorvault :

Cataplasme antigoutteux ou antiarthritique de Pradier.

Teinture de Pradier 2, Eau de chaux 4, Farine de lin, Q.S. pour faire une pâte que l'on applique chaude, contre la goutte et le rhumatisme chronique. On enveloppe ensuite le membre et le cataplasme de flanelles chaudes ou de taffetas gommé. On change le cataplasme deux fois par 24 heures (Foy).

Teinture antigoutteuse de Pradier.

(Teinture d'opobalsamum ou de Baume de la Mecque composée.)

℞ Quina rouge	20
Salsepareille	20
Sauge	20
Safran	10
Alcool à 85° c	960
Faire digérer pendant huit jours, passer avec expression, et ajouter	
Térebenthine de la Mecque	15

Cet alcoolé fait partie du célèbre remède de Pradier contre la goutte, dont le Gouvernement acheta le secret.

M. Bouvet (*Paris*).

Mémoires de l'Académie de Troyes (XLIII, 314 ; XLIV, 35, 36). — Vers 1740, sept Troyens lettrés : Billebault, docteur en médecine, Comparot, président de l'élection, Comparot de Bercenay, conseiller au bailliage, Tillet, directeur de la Monnaie, Le Febvre, avocat, Hauffroy, directeur des Aides, et Le Roy, bourgeois, formèrent une société littéraire privée qui prit le nom d'*Académie de Troyes*.

A cette époque, vivait à Troyes un jeune avocat, Pierre-Jean Grosley, auteur de nombreux travaux biographiques, historiques et littéraires, qui devint, plus tard, membre associé de l'Académie des inscriptions et belles-lettres. D'esprit original et sarcastique, Grosley conçut avec quelques amis le projet de railler les Académies et de rédiger sous leur nom des dissertations futiles ou burlesques par le sujet, mais sérieuses par la forme, qui devaient être la critique la plus fine et la plus cruelle de l'érudition provinciale et académique. Il est le principal auteur de l'ouvrage cité par M. Dace, et dont la première édition parut en 1744 sous la fausse rubrique de Liége. Avec raison, M. de Cardenal a dit cette première édition très rare ; on la rencontre cependant quelquefois, reliée dans des recueils factices, où on ne pense pas à la chercher.

L'Académie de Troyes avait pour doyen d'âge Antoine-Nicolas Billebault, docteur en médecine de la Faculté de Montpellier, fils d'un officier au grenier à sel de Saint-Florentin. Il avait épousé, le 12 juillet 1718, à Troyes, Catherine Gauthier, fille d un médecin troyen, et mourut dans cette ville, le 16 janvier 1748, à l'âge de 61 ans, après avoir légué 5.000 livres à l'Hôpital.

Billebault était un médecin irascible qui, à l'occasion de la querelle entre les médecins et les chirurgiens de Paris, réunissait, disait-on, sur sa personne tout le feu de la Faculté contre Saint-Côme. Il ne décolérait pas contre un empirique de Lenclos (village des environs de Troyes) nommé Van der Back, dont la réputation s'étendait jusqu'à Troyes.

C'est certainement ce Van der Back que Grosley a dissimulé sous le nom du célèbre Helvetius, médecin de Louis XIV et de Louis XV, et le qualificatif de « Médecin de l'En... » ne peut signifier que « empirique de Lenclos ».

C'est à ce Van der Back que l'irascible Billebault, dans l'imagination de Grosley, décoche les vertes épithètes latines de « nebulo, vappa, sacrilegus, balatro, nycticorax !

Pour plus de détails, lire : Albert Babeau. L'Académie de Troyes et les auteurs des mémoires publiés sous son nom (*Mémoires de la Société académique de l'Aube*, année 1887) — et Socard. Quelques mots sur un ouvrage intitulé ***Mémoires de l'Académie de Troyes***. Bibliothèque municipale de Troyes. Anciens cartons locaux n° 1397.

Dr E. GUR (*Troyes*).

Nil Novi (XLIII, 190 ; XLIV, 39). — Puisque M. Blaisot vient d'ajouter à cet inépuisable chapitre, je suis son exemple à propos d'un détail qui eut grand succès dans la presse médicale en 1926. A la suite d'une communication faite, le 9 novembre 1926, par M. Jules Regnault à la *Société de Pathologie comparée*, il ne fut plus question dans nos revues que de l'orientation à donner à notre lit : tête au nord, pied au sud. Dès 1919 (*Revue de Pathologie comparée*, p. 184-187), puis en 1925 (*Revue de Pathologie comparée*, 20 décembre 1925), M. J. Regnault avait abordé ce problème ; mais 1926 marqua sa plus grande vogue.

Je note en passant une opinion contradictoire en apparence de René Schwæbelé dans ses *Excentricités Médicales* (in-8°, Rousset, Paris, 1914). Il assure, en effet (p. 139), que les bilieux doivent placer leur lit dans la direction Est-Ouest. Remarquons qu'il s'agit des *bilieux*, c'est-à-dire d'un cas particulier ; le principe général ne s'en trouve pas repoussé.

Depuis lors, le sujet fut un instant repris, à Montréal, par l'*Indépendance Médicale* (15 février 1927), entre autres revues ; et Ch. Lancelin ne l'a pas oublié dans sa *Sorcellerie des Campagnes* (in-8°, Durville, Paris, 6e mille, s. d., p. 263, note 2). Puis, le silence s'est fait.

Au temps de la grande vogue de cette question, on trouvait bien quelques prédécesseurs immédiats à M. J. Regnault : le Dr Velasquez de Castro, professeur de thérapeutique à Grenade, et, plus avant, Charles de Reichenbach, cité par A. Legrand dans sa *Longévité à travers les âges* (p. 250) et dont *Les Phénomènes occultes* parurent, en 1904, dans la traduction française d'Ernest Lacoste. Mais, je n'ai pas souvenir qu'on ait eu, alors, la pensée de pousser les recherches plus haut. *La Chronique Médicale*, elle-même, qui signalait, en 1927 (p. 173), que le Dr Julius van den Fischweiller, mort récemment (il y a quelques années, disait-elle), n'avait dû une existence de 109 ans qu'à l'orientation nord-sud de son lit, n'était pas allé plus loin que cette information curieuse.

Or, je viens de faire cette trouvaille de lecture :

> Les Rabins conseillent de tourner au Nord le chevet du lict où l'on couche, et les pieds au Midy, ou bien de les disposer tout au contraire. Car il n'approuvent pas qu'on les mete d'Orient en Occident, pour garder le respect qui est dû à Jérusalem et au Temple, qui estoient exposez de la sorte.

Passons sur l'explication religieuse ; la seule chose qui m'intéresse est la date du conseil. Il se trouve au § 1 chapitre IV de la première partie des *Cérémonies et Coutumes qui s'observent aujourd'huy parmy les Juifs* de Léon de Modène, rabbin de Venise. Or, Léon de Modène vécut de 1517 à 1648, et son livre était fait de traditions antiques. Le texte français que j'ai donné, traduit de l'italien, est celui de Richard Simon, le père de la critique biblique, qui avait écrit cette traduction sous le nom de « Sieur de Simonville, ancien

prêtre » pour Monseigneur Bossuet, évêque de Meaux (p. 22, dans l'édition moderne de Rieder, Collection *Judaïsme*, 1929).

Ne quittons pas Léon de Modène, sans lui faire un second emprunt. Il me semble avoir quelque intérêt en ce qui touche à l'histoire de la Médecine. Les nombreux auteurs qui ont écrit sur cette dernière passent le plus souvent très vite sur l ancienne médecine des Hébreux et ceux même qui ont fait une étude particulière de cette dernière (tous ceux du moins que j'ai lus) paraissent n'avoir pas connu le texte suivant, ou, s'ils l'ont connu, l'ont dédaigné Je l'emprunte à l'ouvrage déjà cité. Il forme le § 1 du chapitre II de sa seconde partie (p. 70 dans l'édition moderne citée).

Les Juifs tiennnent que la plus sainte occupation qu'on puisse avoir, est d'étudier la Sainte-Ecriture et ses interprétatinns. chacun selon sa capacité. Il y en a quelques-uns qui s'attachent à la Cabale, j'entens à la Théologie secrète del'Ecriture. D'autres étudient la Philosophie et les autres Sciences naturelles et morales ; mais le tout dans la vue de se faciliter l'intelligence de l'Ecriture, autrement ils tiendraient ces études pernicieuses, si ce n'est que quelqu'un ait envie de se faire recevoir docteur en médecine : en ce cas, il peut en user autrement.

Quelque menu que puisse paraître ce détail dernier, à tout prendre, il ne me semble pas négligeable.

J. Vidailhet (*Toulouse*).

Grossesses prolongées et voix fœtale (xxxvi, 152, 284, 374 ; xlii, 156, 183, 235 ; xviii, 73). — Nombreuses sont les communications faites sur ce sujet par divers correspondants de *La Chronique Médicale*. J'ajoute donc un détail au dossier.

Il y a dans le folklore roumain, une manière de « Prince Charmant » qui est *Fêt-Frumos aux cheveux d'or*. Cette création du génie anonyme carpatho-danubien se retrouve dans foule de contes. Or, la légende de ce héros merveilleux le veut si précoce qu'il aurait pleuré avant de venir au monde et parlé, il va sans dire. Sa mère le consolait dans ces circonstances en lui disant : « Apaise-toi, mon fils, car je te donnerai pour femme la belle Iléane, quand tu seras en âge de te marier. » La belle Iléane est, dans les contes roumains, une héroïne aussi souvent rencontrée que Fêt-Frumos lui-même.

Dans un de ces contes, ce dernier s'obstine à rester dans le sein maternel jusqu'à ce qu'on lui ait promis jeunesse sans vieillesse et vie sans mort. Comme disent les grand'mères roumaines aux soirs de veillée, « si cela n'était pas arrivé, on ne le raconterait pas ».

Popesco (*Lille*).

La Rédaction désire acquérir les numéros suivants de *La Chronique Médicale* : 1895, *Seconde année*, nos 5, 7, 8, 9, 10, 12, 13, 14, 15, 16, 17, 18.

Chronique Bibliographique

Charles Robet. — **La Médecine populaire et les saints protecteurs de la maternité en Bretagne,** *Thèse de Lyon*, un vol. in-8°, Bosc et Riou, Lyon, 1936

Frappé par la place importante que les superstitions et les coatumes relatives à la maternité occupent dans la médecine populaire bretonne (p. 81), M. Ch. Robet a eu l'beureuse pensée de consacrer à leur étude sa thèse inaugurale. D'une part, la Bretagne offre aux études de ce genre une matière plus riche que toute autre province ; de l'autre, la maternité y reste en honneur ; le sujet et ses limites furent donc fort bien choisis.

M. Ch. Robet a jugé qu'il fallait *comprendre le mot maternité dans son sens le plus large* (p. 11), en quoi il fut fort bien inspiré, car cela lui permit d'aller du mariage jusqu'aux suites de couches et à l'allaitement, et d'embrasser ainsi l'ensemble du folklore médical de la maternité bretonne. De là, quatre chapitres : Croyances et coutumes relatives au mariage et à la fécondation ; La médecine populaire au cours de la grossesse ; La naissance ; Le nouveau-né et son allaitement.

Dans ces diverses circonstances, la médecine des campagnes est solidement établie par les siècles ; et, dans leur pratique journalière même, les médecins ne peuvent pas ignorer les coutumes traditionnelles. Au surplus, faite d'un mélange confus de croyances religieuses, de superstitions, de pratiques que l'imagination populaire a créées de toutes pièces, et parfois même de simples caprices de la langue, les mots imposant dans un calembourg les idées les plus disparates, la médecine populaire nous intéresse à cent titres divers.

Ne prend-on pas, par exemple, un intérêt diversifié et très grand, ici, à rencontrer sainte Brigitte, patronne de l'Irlande, prenant en Bretagne, où elle n'était pas venue, une importance de premier plan, simplement parce que son culte recouvrait et absorbait celui de l'antique déesse irlandaise Brigit ; là, de voir saint Guenolé ou Guignolet prendre les attributions d'un saint fécondant, à cause, pour bonne part, de la ressemblance de son nom avec le mot *gignere* (engendrer) ; ailleurs, de noter les altérations populaires du nom de saint Pothin, apôtre des Gaules sous Marc-Aurèle et premier évêque de Lyon, qui en firent un Photin, Fotin et Foutin, lui aussi, désormais saint fécondant ; on encore, à propos de sainte Marguerite, de surprendre Rabelais, mal instruit de la pratique populaire,

croyant qu'on lisait la vie de sainte Marguerite aux parturientes, alors que, bien plutôt, il fallait placer le livre, où cette vie était écrite, sur le ventre de la femme en mal d'enfant.

Aux interventions des saints, ajoutez les traditions qui se rattachent aux sources, aux menhirs, aux dolmens, aux pierres à légendes. Le nombre en est très grand en Bretagne ; et, dans ce domaine, la cueillette de M. Ch. Robet fut riche. Elle l'eût été davantage encore si, quand il écrivait sa thèse, le tome III du *Corpus du Folklore préhistorique en France* de M. P. Saintyves eut été déjà publié.

L'œuvre récente n'en est pas moins nourrie. Elle est, par surcroît, bien conçue, bien menée, et agréablement écrite.

W, STERN. — **Traité de diagnostic chirurgical**, un vol. gr. in-8°, G. Doin, Paris, 1936. (*Prix : 160 francs.*)

Les médecins aujourd'hui sexagénaires ont tous connu ce *Traité* de Duplay, Rochard et Dumoulin, qui a eu la plus méritée des heureuses fortunes. Remanié et grossi au cours de huit éditions, M W. Stern en donne aujourd'hui la neuvième en un volume de mille deux cents pages, illustré de huit cent soixante-cinq figures.

La mise au point de l'œuvre entière et l'addition de chapitres font de cette édition un ouvrage neuf, qui constitue pour tous les praticiens — et pour les étudiants aussi — un guide raisonné et sûr chaque fois qu'ils se trouveront en face d'un diagnostic épineux.

Genès PRADEL. — **Madame de Sévigné en Provence**, 1 vol. in-8° cour. E. Figuière, Paris, 1936. (*Prix : 15 francs.*)

La personnalité de Madame de Sévigné a déjà été l'objet de nombreuses études ; lui-même, M. Genès Pradel, il y a quelques années, a conté, avec un franc succès, les séjours de cette grande dame du Grand Siècle, en Bourbonnais et en Nivernais. Aujourd'hui, il nous conduit avec elle en Provence, et nous retrouvons, ici, les mêmes qualités de présentation et de style que dans les ouvrages précédents.

A dire vrai, à l'occasion des faits et gestes de la marquise, l'Auteur nous initie aux événements de l'époque, de sorte que, loin d'être simplement de la petite histoire, ce livre est véritablement de l'Histoire. Il intéressera non seulement les lettrés et les historiens, mais tous ceux qui désirent augmenter sans cesse leur culture générale. Le meilleur éloge que nous puissions en faire est de dire qu'il nous fait attendre avec impatience l'étude prochaine que l'Auteur annonce sur Madame de Sévigné en Bretagne. (***P. Labignette.***)

P. Saintyves. — **Corpus du Folklore préhistorique en France et dans les colonies françaises**, tome III, un vol. gd. in-8°, J. Thiebaud, Paris, 1936. (*Prix : 70 francs.*)

Ce troisième volume du *Corpus du Folklore préhistorique* est l'œuvre de cinq auteurs : M. P. Saintyves, pour la Normandie ; Mme C. Noury-Saintyves, pour la Somme ; Mlle C. Leroy, pour le département du Nord ; M. G. Laport, pour la Wallonie ; M. G. Guénin, pour la Bretagne. L'ensemble est un prodigieux travail de réunion de lieux à pierres légendaires, de contes, de textes et d'indications bibliographiques. L'œuvre est ainsi, comme on eût dit autrefois, un « trésor » où tous les curieux peuvent venir puiser.

Tous les curieux, et pas seulement les folkloristes et les préhistoriens ; car, il y a dans ces pages tant de renseignements d'intérêts variés, que nul « honnête homme » ne se peut trouver qui, par quelque endroit, ne soit retenu.

Par exemple, les amis de Rabelais ne s'étonneront certes pas de retrouver Gargantua mêlé aux légendes des pierres ; mais ils seront surpris de le rencontrer aussi souvent, ce qui tient à ce que le folklore, sans souci d'anachronisme, a mis le géant avec les mégalithes préhistoriques comme avec les monuments gaulois, gallo-romains et même médiévaux. — Les curieux de l'histoire des religions s'arrêteront aux faits nombreux de christianisation des pierres païennes, à la naissances et aux aventures de foule de saints apocryphes. — Les parémiologistes feront ample cueillette de proverbes et de dictons locaux, peu connus et cependant, pour la plupart, d'un haut intérêt. Enfin, il n'est pas de médecin, intéressé aussi bien par la médecine populaire que par les guérisons sans nombre attribuées à des saints guérisseurs, qui puisse désormais ignorer l'œuvre présente.

Et même le lecteur, détaché de ces particulières préoccupations « prend un plaisir extrême » à la lecture de cent contes, où ressuscite l'âme de nos vieilles provinces.

Henri Bonnemain. — **Contribution à l'Histoire de la Pharmacie dans l'Orléanais.** *Thèse de doctorat en pharmacie*, 1 vol. in-8°, A. Coueslant, Cahors, 1936.

Cette thèse est une précieuse, excellente et méritoire étude d'Histoire locale. — Précieuse, tout juste parce qu'il s'agit d'histoire locale, et qu'il n'y aura jamais assez de chercheurs pour sauver de l'oubli qui les menace, nos traditions provinciales. — Excellente, parce que l'Auteur a su montrer tour à tour et le mieux du monde la formation technique de l'apothicaire, son entrée dans la profession, l'exercice de cette profession, c est-à-dire le service intérieur de l'officine et les relations extérieures des apothicaires ; enfin, parce qu'il a eu l'heureuse pensée de ter-

miner sa thèse par un important Index bibliographique des apothicaires des différentes grandes villes de l'Orléanais. — Méritoire, parce qu'un tel travail exige de longues et patientes recherches, rendues ici plus difficiles et plus étendues, parce que le pillage et l'incendie de la maison de Prozet en 1792, firent disparaître la plupart des documents qui y étaient rassemblés.

Certes, on doit s'attendre à retrouver dans un tel ouvrage maintes coutumes déjà connues soit par les traités d'histoire générale de la Pharmacie, soit par d'autres études locales ; et on les retrouve, en effet. Mais à qui sait bien se tenir à son sujet particulier et à qui cherche avec assez de soin pour faire d'heureuses trouvailles, les détails connus ne sont qu'une armature ; ils disparaissent sous foule de détails ayant le charme de la nouveauté. Tels détails, ici, abondent, par exemple, cette ordonnance du Bailli d'Orléans, qui, en 1582, exige que les médecins inscrivent le nom de leur malade sur leur ordonnance ; — ou encore cette particularité de Romorantin, qui laissait libre le commerce de la pharmacie.

Que de choses on pourrait rappeler encore ! Foule de particularités reviennent à la mémoire, le livre fermé ; mais il faut se borner et j'en retiens trois seulement.

D'abord, le péché d'aimer l'argent, qui fut celui des apothicaires de Chartres. « A Chartres, la corporation des épiciers-mer« ciers était au commencement du XVIIIe siècle, fort riche ; cette « richesse fit envie aux apothicaires, qui poursuivirent avec ardeur « leur annexion aux épiciers, contrairement à ce qui se passait « ailleurs, où ils tendaient plutôt à s'en débarrasser » (p. 126).

Ensuite, à propos du rôle des apothicaires pendant les épidémies de peste, une hypothèse parémiologique à laquelle M. H. Bonnemain n'a pas pensé. Il y eut, en 1585, rapporte-t-il, une épidémie si grave qu'un hôpital spécial, le *Sanitas*, fut fondé à cette occasion. Or, qui sait si les bubons pesteux de ce temps, ces *bosses* locales et malignes, ne sont pas à l'origine de l'expression proverbiale *les bossus d'Orléans*, bien plutôt qu'une épidémie de furonculose (?) imaginée par le *Mercure de France*, en 1734, pour expliquer le dicton, dont La Fontaine avait oublié déjà le sens ?

Le troisième détail qui m'arrête est le rôle important qui fut autrefois joué par les apothicaires dans l'analyse des eaux minérales. Souvent, on demandait cette analyse à des médecins ; à Orléans, on la confia maintes fois à des apothicaires, ainsi pour l'eau de la Fontaine de Beaugency, dont l'analyse fut confiée à Prozet, ainsi encore pour l'analyse de la Source de Segray, dont, dans cette revue, M. G. Petit a conté l'histoire.

Pour être, si j'ose ainsi dire, à propos interrompus, cette courte analyse montre du moins de quel intérêt est la thèse de M. H. Bonnemain, le profit qu'on trouve à sa lecture et l'agrément qu'on y prend. (*J.-F. Albert.*)

IIIe Congrès international d'Histoire des Sciences, un vol. in-4°, Lisbonne, 1936.

Ce beau volume de quatre cent soixante-trois pages, illustré de trente sept figures, contient — publiés seulement aujourd'hui et pour le grand nombre en langue française — les *Actes, Conférences et Communications du IIIe Congrès international d'Histoire des Sciences*, tenu à Lisbonne en septembre-octobre 1934.

L'Histoire générale des sciences, l'Histoire des sciences exactes pures et appliquées, l'Histoire des sciences physico-chimiques et des sciences naturelles, l'Histoire de la Médecine, celle enfin des sciences géographiques et des découvertes, constituent les successifs chapitres de cet ouvrage remarquable par l'intérêt des sujets traités et la qualité des études publiées.

Dans le chapitre qui retient plus particulièrement les médecins, il convient de citer : *l'Esquisse de l'histoire de la pharmacologie et de la Botanique chez les Musulmans d'Espagne*, de M Max Meyerbof ; *la Médecine dans l'histoire des sciences*, de M. Abel Rey ; *Les « Colloquios » de Garcia d'Orta aux Officines Plantin, à Anvers*, de M. Tricot-Royer ; enfin, une étude de M. Camilo Monteiro sur l'*Influence portugaise au Japon*.

Ludovic Ipcar. — **Louis XI et ses médecins**, un vol in-8°, Editions Hippocrate, Paris, 1936. (*Prix : 20 francs.*)

Cette étude comprend deux parties. — Dans la première, l'Auteur s'applique au diagnostic de la maladie dont mourut Louis XI. Après avoir dépouillé légendes et textes, fouillé dans l'bérédité du roi, tracé son portrait, et retenu de sa vie les détails d'intérêt pathologique, il aboutit à la conclusion que, de souche et de tempérament neuro-arthritique, Louis XI développa sur ce terrain une artério-sclérose avec hypertension artérielle, en relation probable avec une néphrite chronique azotémique... Tout cela ensemble, après une série d'ictus, amena une thrombose cérébrale « entraî- « nant la mort en quelques-jours par ramollissemant cérébral » (p. 31). — D'autres opinions ont été soutenues, et il est difficile de prendre parti ; mais on doit reconnaître que M. Ipcar a présenté sa thèse de la meilleure façon qu'il était possible pour convaincre, sinon de sa certitude absolue, du moins de sa très grande probabilité.

La seconde partie est consacrée au petit monde médical qui entoura Louis XI. Médecins, astrologues et chirurgiens-barbiers du roi font cbacun l'objet d'une notice, et l'ensemble est riche de renseignements. On peut seulement regretter que les apothicaires aient été oubliés : Guillaume Testard et ses « espices confictes », sa « Paste du Roy », etc. ; Guion Moireau et ses « drogues, emplastres et oignemens » ; d'autres encore.

« Aux prises avec une histoire qui n'est pas celle de son pays, « a écrit M René Bénard dans la *Préface* de l'ouvrage, dans une lan- « gue qui n'est pas la sienne, le Dr Ipcar, qui n'est pas un histo- « rien de profession, a fait un réel effort et combien méritoire ! » Cet éloge est juste ; et le mérite, en particulier, de ses laborieuses recherches de pièces d'archives n'est pas diminué du fait qu'il a cru, de très bonne foi, inédits tels paiements d'honoraires au médecin Castel (p. 42) et à Pierre du Molin, dit Castelnau, barbier (p. 88), publiés déjà par M. L. Douët-d'Arcq dans ses *Comptes de l'Hôtel des Rois de France aux XIVe et XVe siècles* (in-8°. J. Renouard, Paris, 1865, p. 377 et p. 384). L'œuvre reste donc méritoire et elle est mieux encore que méritoire. Intéressante et curieuse même, elle est une heureuse contribution à la médecine historique. Plaisante à lire, on lui doit l'agrément des heures passées à tourner ses pages Riche de renseignemets variés, elle constitue un document précieux pour une bibliothèque médicale.

Henri Ramet. — **La Madone de l'arsenic** (*L'affaire Lafarge*), et Paul Voivenel — **De la lettre anonyme au poison** (Conférence), un vol. in-12, Librairie des Champs-Elysées, Paris, 1936. (*Prix : 13 fr. 50.*)

Après les nombreux ouvrages consacrés à Marie Capelle, au drame du Glandier, où sont rappelées les phases de ce procès retentissant, et où, tour à tour, l'héroïne est déclarée coupable ou innocente, voici que MM. Henri Ramet et Paul Voivenel évoquent de nouveau « l'affaire Lafarge ». Un magistrat et un médecin associent leurs efforts ; et, après avoir repris le dossier du procès, sèment à nouveau le doute, en affirmant que, s'ils étaient « jurés », ils acquitteraient Marie Capelle, épouse Lafarge.

A l'ordinaire, sur ce sujet, l'analyse et la synthèse se donnent libre cours, pour aboutir à une conclusion pressentie et nette, encore qu'en vérité hypothétique. A l'opposé, dans cette œuvre nouvelle, très bien conçue et logiquement ordonnancée, MM. Ramet et Voivenel laissent planer le doute sur cette affaire, qui sera bientôt centenaire ; et, pourtant, la lecture de *la Madone de l'arsenic* entraînera bien des défections dans le clan des partisans de la culpabilité, tant l'argumentation est précise et captivante. Les Auteurs doivent être félicités, car le livre, comme la conférence, sont d'un style qui orne agréablement l'histoire. (*G. Petit.*)

Robert Lapierre. — **Les Sources guérisseuses en Bourgogne**, *Thèse de Lyon.* — 1 vol in 8°, Bosc et Riou, Lyon, 1936.

Au cours des siècles derniers, les sources guérisseuses ont été fort en honneur en Bourgogne, et le nombre des malades qui s'y rendaient était très important. L'origine de cette faveur se perd dans la nuit des temps, et il est bien difficile de dire à quelle époque les Bourguignons ont commencé à avoir recours à la vertu médicamenteuse de leurs eaux.

Bien souvent, l'eau des sources était utilisée aussi bien dans un but diagnostique que thérapeutique. C'est ainsi qu'à la fontaine de Sainte-Pétronille, près de Thil-Châtel, on étendait à la surface de l'eau les langes des enfants : s'ils surnageaient, la guérison était assurée ; s'ils coulaient, la mère devait préparer ses vêtements de deuil.

Au point de vue thérapeutique, chaque source avait un peu sa spécialité : maternité, allaitement, maladies des enfants, maladies des yeux, traitement des plaies et de toutes les dermatoses. Si certaines fontaines avaient une valeur hydrominérale, les vertus de beaucoup d'entre elles n'étaient que le vestige d anciennes traditions de l'époque gallo-romaine.

Nos contemporains sur ce point seraient mal avisés de rire de la foi des Bourguignons ? et, très subtilement, l'Auteur demande si ceux qui, de nos jours, vont chez les fakirs et les cartomanciennes ne sont pas plus ridicules que nos bons paysans d'autrefois. (*P. Labignette.*)

Guglielmo Ferrero. — **Nouvelle Histoire Romaine**, un vol. in-8° de la Collection *L'Histoire racontée à tous*, Hachette, Paris, 1936. (*Prix : 25 francs.*)

Une Histoire romaine, direz-vous ; et peut-être ferez-vous une moue dédaigneuse. Mais quoi ? Ignorez-vous l'autorité incontestée de l'Auteur ? Et cela seul ne doit-il pas, au moins, arrêter votre jugement avant d'avoir lu ?

Or, si vous lisez, vous ne passerez pas seulement d'agréables heures, mais encore vous irez de surprise en surprise en découvrant une histoire romaine si différente de celle qu'on nous a apprise en nos jeunes ans, qu'elle a tout l'attrait de la nouveauté.

S'il fallait éclairer cette opinion d'un seul exemple, je dirai que, pour l'Auteur, *le XIXe siècle a faussé l'histoire de Rome en y transposant la lutte dont il a tant souffert entre le principe monarchique et le principe républicain. Rome a toujours été, de son origine à Constantin, une république aristocratique ; elle n'a jamais connu le déchirement des deux principes de légitimité, qui sont en guerre en Europe depuis la Révolution française* (p. 5).

Mais, en vérité, il n'y a pas que cela de remarquable dans cette *Nouvelle Histoire romaine.* Il y a la démonstration brillante que cette

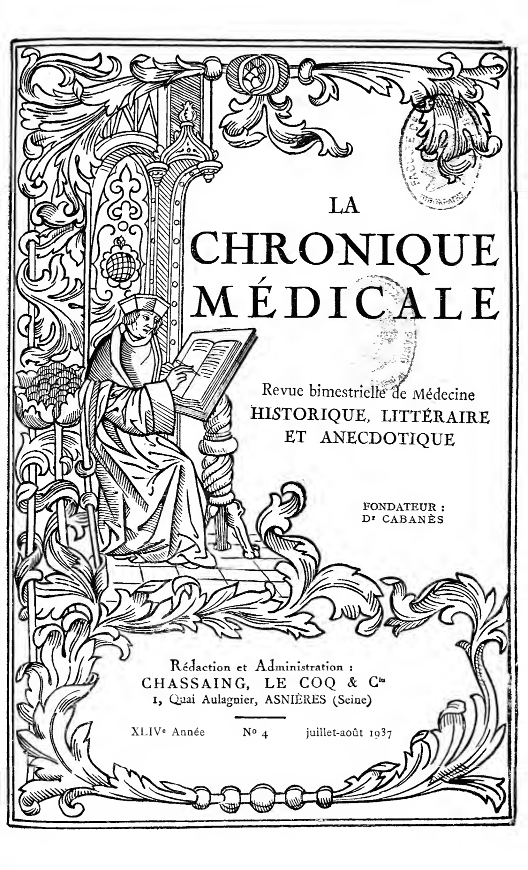
histoire est celle d'un grand effort fait pour gouverner un immense empire *acquis par nécessité plus que par avidité*. Cet effort n'a réussi qu'en partie ; mais l'échec autant que les succès de Rome sont un merveilleux enseignement.

On en rencontre bien d'autres en tournant ces pages remplies autant d'idées que de faits. Celui-ci est particulièrement frappant que, bien souvent, les lois de bonne intention ont des conséquences déplorables et juste opposées à ce qu'on voulut en les promulguant, et encore que les mesures qui semblaient les plus sages quand elles furent prises, déçoivent les prévisions et aboutissent à des résultats contraires à ceux qu'on espérait.

A ces considérations d'ordre général, les menus détails de l'histoire sont nécessairement sacrifiés dans un ouvrage de trois cent vingt pages ; mais quel livre vivant et plein de suggestions cette manière nous vaut ! Quelles leçons on y puise et quel plaisir on prend à le lire ! (*J.-F. Albert.*)

Le Gérant : R. Delisle.

Paris-Poitiers. — Société française d'Imprimerie et de Librairie. — 1937.



LA

CHRONIQUE MÉDICALE

Revue bimestrielle de Médecine
HISTORIQUE, LITTÉRAIRE
ET ANECDOTIQUE

FONDATEUR :
Dr CABANÈS

Rédaction et Administration :
CHASSAING, LE COQ & Cie
1, Quai Aulagnier, ASNIÈRES (Seine)

XLIVe Année N° 4 juillet-août 1937



SOMMAIRE

Variétés.

La Fête du 1er août et le dieu Lug, par Albert Garrigues.

La médecine des Praticiens.

La Phosphatine Falières.

Correspondance médico-littéraire.

Questions. — Le mal de Saint-Divy.
La Thériaque et la lune.
Les pierres qui tournent.
Médecins-poètes.
L'inventeur de nos allumettes.
Personnages à retrouver.
Gerbert.
Réponses. — Le secret des secrets d'Aristote.
Bernard Palissy.
Personnage retrouvé.
Aconta.
Rajeunissement des anecdotes.

Chronique bibliographique.

Gravure. — Proverbe médical de Jacques Lagniet : *Le médecin d'eau douce.*

Abonnements : France, **24** fr. — Étranger, **42** fr.
Tous les abonnements partent du 1er janvier de l'année en cours.
France : le numéro **2** fr. — Étranger : le numéro **3** fr. **50**

Avis à nos Correspondants

Nous prions nos correspondants de bien vouloir n'écrire leurs manuscrits qu'*au recto des feuilles* et, lorsqu'ils les signent d'un pseudonyme, de donner leur nom à la rédaction. Les articles d'auteurs absolument inconnus ne seront pas insérés. Nous rappelons que les opinions, comme aussi les références bibliographiques données, ne sauraient engager que les auteurs et non point la rédaction. Les manuscrits non insérés ne sont pas rendus.



La Chronique Médicale

REVUE BIMESTRIELLE DE MÉDECINE
HISTORIQUE, LITTÉRAIRE ET ANECDOTIQUE

44e ANNÉE N° 4 JUILLET-AOUT 1937



La Fête du 1er août et le dieu Lug

par Albert GARRIGUES

Il y a longtemps, bien longtemps, en pays celtique, le 1er août fut un grand jour de fête, consacré au dieu Lug.

Tant de correspondants de *La Chronique Médicale* se sont intéressés à ce dieu, et de si différentes manières, qu'il m'a paru convenable de rappeler sa fête et utile d'essayer, à cette occasion, de résumer son histoire.

Il s'en faut que le dernier point soit une tâche facile. D'une part, les plus anciens documents qui nous renseignent sont d'un temps (XIe siècle), où le christianisme avait conquis l'Irlande. La foi, trouvant alors son compte à un évhémérisme pseudo-savant, changeait les dieux en des rois, imaginait des dates, dénaturait les traditions, et les brouillait dans une confusion, qui se reflète dans les communications diverses que *La Chronique Médicale* a publiées. D'autre part, les travaux modernes, inspirés du souci de retrouver l'histoire dans le merveilleux des légendes, ont abouti à des contradictions, entre lesquelles il est malaisé de prendre parti.

Pour échapper à une obscurité sans cela fatale, il faut prendre la mythologie telle qu'elle est. et la conter comme Perrault racontait *Peau d'âne*. Les interprétations, la critique et ses déductions viennent après, avec leur lot de probabilités et d'incertitudes. Déjà n'est-ce pas sans peine qu'on réunit les éléments essentiels de la légende de Lug, suivant les traditions irlandaises, qui en ont conservé le plus grand nombre.

Rappelant le dualisme zend d'Ahriman et d'Ormuzd, le Panthéon celtique comprenait des dieux de deux ordres : d'un côté les Fomôré, puissances malfaisantes de la mort, de l'orage et de la nuit ; de l'autre, les Tûatha Dê Danann, divinités bienfaisantes du jour, du beau temps et de la vie. Ceux-ci étaient moins anciens que ceux-là. De même que, pour les Grecs, le Chaos avait existé avant les dieux, les êtres et les choses, de même, pour les Celtes, la mort précédait la vie, comme la nuit était antérieure au jour.

Le principal des dieux de la lumière était Dagdé (1).

Le principal des dieux de la nuit se nommait Balar (2). Il avait un œil au milieu du front, comme les Cyclopes, mais un autre derrière la tête qu'il tenait, à l'ordinaire, fermé. Il ne l'ouvrait que lorsqu'il voulait se débarrasser d'un ennemi. Alors, de cct œil jaillissait un éclair, et l'adversaire tombait foudroyé (3).

Encore que toujours opposés, les deux groupes de dieux n'étaient pas sans cesse en état de lutte violente. Balar avait

---

(1) Il a porté des noms multiples, la plupart se rapportant soit à des doublets, soit, si l'on peut ainsi dire, à des avatars : Dagan, Cîan, Nûadu (ou Nôdons), Céra, Ruad-rofhessa. — Dans sa *Celtic Mythology* (p. 89), Mac Culloch fait de Nôdons un synonyme de Teutatès chez les Gaulois ; mais l'assimilation est peu vraisemblable, puisque Teutatès est un dieu de la mort. D'autre part, pour certains auteurs, Cîan est un fils de Dîan Cecht, le médecin des Tûatha Dê Danann et le dieu irlandais de la médecine ; mais il est beaucoup plus probable que Cîan est un synonyme de Dagdé. Employé comme adjectif, Cian signifie *lointain* et Dagdé *bon-dieu*.

(2) Dans les mêmes conditions qui ont multiplié les noms de Dagdé, Balar a, lui aussi, reçu plusieurs noms : Tigernmas, Bress, Téthra. Il répondrait, dit-on, au Taranis (ou Taranus) gaulois, dieu de la mort comme Teutatès.

(3) La notion d'un œil merveilleux ou même d'un troisième œil accordé à un dieu ou à un personnage surnaturel, n'est pas spéciale aux Celtes et aux Grecs ; on la retrouve dans l'Inde, témoin l'Hymne à Parvati, l'*Onde de la Béatitude* :

Ton œil droit, par sa nature de soleil, crée le jour ; ton œil gauche, par sa qualité de lune, produit la nuit ; ton troisième œil, comme un lotus d'or à peine épanoui, fait naître le crépuscule qui marche entre le jour et la nuit.

Ce troisième œil de Parvati est bienfaisant ; mais, chez Siva, il est redoutable et rappelle celui de Balar.

« Les Puranas, écrit E. Lamairesse, (*L'Inde après le Boudha*, in-12, Flammarion Paris, s. d., p. 322) donnent à Siva mille huit noms, que le Pr Monier William a classés en cinq catégories. Le premier correspond à son pouvoir destructeur, qui s'exerce sur tous les êtres, même les dieux et les esprits. D'un regard de feu de son troisième œil, placé au milieu du front, les il réduit en cendres ».

pris pour femme Brigit, une fille de Dagdé, et celui-ci avait Ethné (ou Ethniu), fille de Balar, pour épouse. De ce dernier mariage naquirent Lug et Ogmé (ou Ogma), l'Ogmios gaulois (1).

Ne pouvant avoir d'autres coutumes que celles mêmes des anciens Celtes, les dieux irlandais faisaient élever leurs enfants dans une autre famille que la leur. Lug fut ainsi confié à Taltiu, reine d'une des fractions des dieux de la nuit et de la mort, les Fir-Bolg (2), et femme de Magmôr.

Fomôré par son éducation, Lug n'oublia pas pourtant qu'il appartenait par son père aux Tûatha Dê Danann. Quand vint l'heure grave des grandes batailles entre les dieux, il retourna vers ceux de sa race. Il se présenta, offrant à huit reprises ses services et, chaque fois, à propos d'un métier nouveau : charpentier, forgeron, guerrier de profession, harpiste, *file* et historien (3), sorcier, médecin, échanson, ouvrier en bronze. Mais il y avait toujours, chez les Tûatha Dê Danann, quelqu'un exerçant à la perfection l'un le premier de ces métiers, l'autre le second, un autre le troisième, et ainsi de suite. « Fort bien, dit Lug, mais se trouve-t-il ici quelqu'un capable comme moi de les exercer tous ? » — Force fut de reconnaître qu'un tel prodige n'existait pas, et Lug fut conduit au roi, qui le proclama docteur suprême des sciences et chef des *files* (4).

Remarquons, en passant, que les métiers dans lesquels s'affirme la préexcellence de Lug, sont ceux des *aes dâna* irlandais, littéralement des « gens de talent ». Ceux-ci constituaient, chez les Celtes, ce que nous appellerions aujourd'hui la bourgeoisie. Lug en était le patron (5).

Entre temps, un premier août, Tâltiu, l'éducatrice de Lug, était morte dans son palais, bâti au milieu de la forêt dont elle avait dirigé le défrichement et qui portait son nom (6). Malgré les relations hostiles des Fomôré et des Tûatha Dê Danann,

---

(1) D'autres légendes donnent pour mère à Ogmé, non pas Ethniu, mais une déesse Elada, dont le nom signifie *composition poétique* ou *science*. A cela même, on voit que ces légendes sont beaucoup moins anciennes que celle que j'ai adoptée.

(2) Dans les traditions irlandaises écrites, où une chronologie imaginée tardivement jette une grande confusion, les Fir-Bolg sont différents des Fomôré et sensiblement postérieurs à eux. J'ai donc ici sacrifié l'érudition à la clarté ; les Fir-Bolg, du reste, étaient des dieux mauvais, ennemis des Tûatha Dê Danann.

(3) C'est le μάντις grec et aussi l'ἀοιδός.

(4) D'après la traduction donnée par O'Curry (*On the manners*, III, 42) du manuscrit Harleian 5280, fol. 52 *ss*.

(5) Voir H. d'Arbois de Jubainville, *La Civilisation des Celtes et celle de l'épopée homérique*, in-8°, Thorin, Paris, 1899, chap. II, pp. 113, 123.

(6) Aujourd'hui Teltown.

Lug prit soin des funérailles de celle dont il avait reçu des soins maternels, et, même après plusieurs siècles, on prétendait montrer le tombeau qu'il lui avait élevé. Lug fit davantage. Pour garder le souvenir de l'événement funèbre, il institua, au lieu même de cette sépulture, une *Foire de Tâltiu*. C'était, du reste, sa politique divine, et la tradition lui attribue ainsi l'invention de ces vieilles assemblées païennes à date fixe (1), qui sont peut-être l'origine lointaine des foires modernes. En tout cas, la *Foire de Tâltiu* fut très longtemps une des plus célèbres assemblées celtiques. Chaque année, elle commençait quinze jours avant la date anniversaire de la mort de Tâltiu, et se prolongeait quinze jours plus tard. Son principal jour de fête, le 1er août, était la *Fête de Lug* (*Lugnasad*).

Tout était fait pour y attirer la foule : cérémonies religieuses, courses de chevaux et de chars, concours de jeux divers, entre autres de ce *fidchell* qui rappelle nos échecs, chants publics des poètes, récits des *files*, et que sais-je encore ? Maints jugements étaient rendus à l'occasion de cette assemblée, et foule d'affaires s'y traitaient; le commerce y trouvait son compte, et la jeunesse aussi le sien, car bien des mariages se décidaient là.

Ce fut vraiment une fête celtique. On ne la rencontre pas seulement en Irlande, mais encore en Ecosse ; dans l'île de Man ; à Luguvallum (2) en Grande-Bretagne (3) ; en Germanie, du moins aussi longtemps que les Germains vainqueurs ne chassèrent pas les Celtes de ce Lugidunum, dont parle le géographe Ptolémée et que les Gaulois avaient fondé ; peut-être en Italie (Lugano) ; sûrement en Gaule, où les *forteresses de Lugus* (ou de Lug) (4) s'élevaient à Oléron (Lugdunum Aquitaniae), à Saint-Bertrand de Comminges (Lugdunum Convenarum), à Laon (Lugdunum Salinarum), à Leyde (Lugdunum Batavorum), à Lyon surtout.

Là, la *Fête de Lug* survécut à la conquête romaine ; seulement, fidèle à sa politique d'assimilation, dont les papes hériteront, l'Empire romanisa la célèbre assemblée lyonnaise. Sa date fut

---

(1) On peut rappeler encore celle du 1er mai, *jour de Beltené*, et celle du 1er novembre ou *Fête de Samain*.

(2) Probablement Carlisle.

(3) Pour l'Angleterre, sans oser prétendre que le *Lemmasday* moderne (jour de l'agneau) est une survivance d'un *Lugnasad* christianisé, on peut rappeler la vieille coutume du comté d'York suivant laquelle, le 1er août, fête de Saint-Pierre-ès-liens, tous ceux qui tenaient des terres de l'église cathédrale devaient apporter à la grand'messe l'offrande d'un agneau.

(4) Lugu-dunum, puis Lugdunum, par perte d'un *u*. On sait que César, qui l'assimile à Mercure, considère Lug comme le premier des dieux gaulois.

respectée ; mais elle se tint désormais en l'honneur d'Auguste. Il y avait, en réalité, beaucoup plus qu'un nom de changé ; mais il n'en reste pas moins que « avant de se réunir tous les ans, le 1er août, à Lugudunum en l'honneur d'Auguste, les Gaulois s'y étaient longtemps sans doute réunis tous les ans, à la même date, en l'honneur de Lugus ou Lug, comme le faisaient les Irlandais à Tailtiu » (1).

En pays gallois, le Lugnasad survécut aussi au crépuscule des dieux, mais, ici, il fut christianisé. C'est ainsi que l'évêque Giraud de Barry le retrouva, le 1er jour du mois d'août 1188, dans la bourgade d'Aberhodni, non loin de Breccon. Certes, la fête s'était modifiée dans foule de détails ; Lug surtout avait disparu, remplacé par sainte Almédha ; mais les antiques coutumes restaient encore reconnaissables (2).

Schröder nous apprend (3) que, le 1er août, les Celtes célébraient en même temps que la fête de Lug, celle d'une autre divinité, *Brigantia*, déesse de la fécondité. Dans Brigantia, nous retrouvons l'Irlandaise Brigit (4), fille de Dagdé comme Lug, femme du principal dieu des Fomôré et mère de Brîan.

Ce dernier dieu a fourni à H. d'Arbois de Jubainville une intéressante remarque. Aux époques primitives des longs déplacements des peuples, ceux-ci, animés d'un profond sentiment religieux, se croyaient guidés par leurs dieux. Sous la forme d'une colonne, le jour de fumée, la nuit de flamme, le dieu de Moïse guidait les Hébreux dans le désert. Quand les Quetzal-Cohualt colonisaient le Nouveau Monde, ils portaient leur dieu enroulé dans une étoffe, et c'était lui qui leur enseignait la route qu'ils devaient suivre (5).

Il en fut pour les Gaulois de même manière ; et, quand on leur demandait qui les conduisait ? quel était leur roi ? ils répondaient par le nom de leur dieu. Celui-ci était Brîan lors de la prise de Rome, et, cent vingt ans plus tard, quand Delphes fut pillée. Or, *Brîan* est la forme relativement moderne d'un primitif Brênos. On en avait conclu autrefois, sinon (ce que la différence des dates rendait impossible) que le même Brennus fut le vainqueur de Rome et de la Grèce, du moins que Brennos était un nom commun signifiant *roi*. « On l'a expliqué, ajoute

---

(1) H. d'Arbois de Jubainville. *Le Cycle mythologique irlandais et la mythologie celtique*, in-8°, Thorin, Paris, 1884, p. 138.

(2) D'après Lionel Bonnemère, *Les Jeux publics et le théâtre chez les Gaulois* (in-8°, E. Lechevalier, Paris, 1888, p. 6).

(3) Schröder. *Arische Religion*, t. I, p. 549.

(4) Ce nom suppose un primitif *Brigentis*. Sous sa forme gauloise, *Brigindo*, on le retrouve dans une dédicace conservée au musée de Beaune.

(5) Voir P. Dabry de Thiersant, *De l'Origine des Indiens du Nouveau Monde*, gr. in-8°, E. Leroux, Paris, 1883, p. 67.

H. d'Arbois de Jubainville (1), par le gallois *brenin*, qui a ce sens. Mais c'est une doctrine inadmissible aujourd'hui. Le gallois moderne brenin, au XIIe siècle *breenhin*, a perdu deux consonnes médianes, et, à l'époque romaine, se serait écrit *bregentinos*. » Le dieu Brîan, fils de Brigit, fournit une plus heureuse explication des multiples Brennus victorieux.

Cette digression nous a éloignés de Lug ; il convient de revenir à son histoire, abandonnée au moment où les hostilités entre les Fomôré et les Tûatha Dê Danann étaient imminentes. En sa qualité de patron des « gens de talent », Lug réunit les ouvriers de métiers, et convint avec eux du rôle de chacun dans la bataille prochaine.

Elle se livra à Mag-Tured, un premier novembre, premier jour de l'hiver celtique, et dura plusieurs jours. Tout de suite, l'excellente organisation de Lug donna aux Tûatha Dê Danann un grand avantage. Les armes de leurs guerriers étaient sans cesse renouvelées, tandis que celles des Fomôré, dès le premier soir, se trouvaient déjà en grande partie hors de service. La valeur de Lug — dont le nom signifie *guerrier* — fit le reste.

Si, du côté des Fomôré, Rûadan avait été percé d'une lance de part en part, Indech, en revanche, mit Ogmé hors de combat, et Balar, ouvrant son « mauvais œil » (2), foudroya Dagdé. Aussitôt, pour venger son père, Lug se précipite, et Balar commence à soulever la paupière de son œil terrible ; mais Lug est plus rapide que le Fomôré. Comme David tuant Goliath, comme Hermès tuant Argus (la nuit aux cent yeux), il lance de toute sa force une pierre de fronde ; elle atteint Balar à l'œil mauvais, lui traverse le crâne, et le roi des Fomôré tombe inanimé au milieu de ses guerriers épouvantés. En vain, Indech essaie-t-il de rallier les siens, la victoire était aux Tûatha Dê Danann (3). L'épée merveilleuse et parlante de Balar fit partie du butin, et Ogmé s'en empara (4).

---

(1) H. d'Arbois de Jubainville. *Le cycle mythologique irlandais et la mythologie celtique*, in-8°, Thorin, Paris, 1884, p. 148.

(2) Un souvenir du lointain passé est resté dans la langue irlandaise. Pour « mauvais œil » (au sens maléfique), on dit quelquefois encore *suil Baloir* = œil de Balor. Balor est une altération pour Balar.

(3) Les traditions les moins anciennes décrivent deux batailles de Mag-Tured au lieu d'une, et les récits chrétiens font mourir tous ces dieux immortels, parce que leur évhémérisme en fait des rois devant-mourir. En cela, ils ne semblent pas s'être beaucoup inquiétés de la contradiction dans laquelle ils se mettaient avec d'autres légendes, où, les dieux malgré leur mort prétendue, se retrouvent toujours vivants. Il est vrai, qu'en changeant leurs noms, on pouvait la résoudre. Ce n'est pas une des moindres raisons de l'obscurité de la mythologie celtique.

(4) Pour la tradition nordique des armes parlantes, voir la *Chanson de messire Pierre* dans Léon Pineau, *Les vieux chants populaires scandinaves*, t. II, p. 397, in-8° Bouillon, Paris, 1901,

Par contre, dans la confusion de la fin de la bataille, les Fomôré avaient enlevé la harpe divine de Dagdé, et l'emportèrent dans leur fuite. Mais voici Dagdé et ses deux fils, Lug et Ogmé, à leur poursuite. Ils les atteignirent, alors qu'ils se croyaient hors de danger et prenaient leur repas. Les dieux Tûatha Dê Danann entrèrent dans la salle. « Viens ! » cria Dagdé à sa harpe, et la harpe, se détachant du mur, se précipita vers son maître avec une telle violence qu'elle brisa neuf crânes au passage. Alors, le dieu se mit à jouer. Son premier morceau provoquait les gémissements, faisait couler les larmes, et toutes les femmes des Fomôré poussèrent des cris de douleur. Le second morceau forçait à rire, et les femmes et les jeunes gens ne purent retenir le leur. Le troisième morceau faisait dormir, et tous les Fomôré s'endormirent, laissant Dagdé, Lug et Ogmé regagner leur armée sains et saufs (1).

La bataille de Mag-Tured ne pouvait mettre fin à la lutte éternelle du Bien et du Mal ; aussi rapporte-t-on une autre rencontre de Lug et du dieu du Mal. A ce coup, ce dernier est un dieu cornu, et la chose n'a rien qui puisse surprendre puisqu'il est en même temps le dieu de la nuit, et que les cornes de la lune ont été fort souvent un attribut des divinités nocturnes. Aussi bien, la légende, à ce coup, est-elle gauloise, et le dieu du mal est-il Bûar-Ainech à figure de vache, c'est-à-dire Cerumnos. Ici encore, Lug fut victorieux ; il terrassa son adversaire, lui arracha une corne et la transforma en corne d'abondance. M. Monceaux, à qui j'emprunte cette légende (2), que je n'ai pas su retrouver

(1) La tradition des harpes magiques se retrouve chez d'autres peuples ; et, en particulier, chez les Slaves, deux Contes de Glinski en font mention. Dans le premier, *Le Tapis volant* (t. I, p. 1), il y a, derrière le château du géant Kosteg, un pommier aux fruits d'or, aux branches duquel est suspendue une *guzla* autophone. En écoutant ses accords divins, le malade revient à la santé, ceux qui sont tristes passent à la gaité, le laid se change en beau, et toute espèce de sorcellerie se brise et disparaît à tout jamais. Dans le second, *L'Impérissable* (t. II, p. 7), c'est chez une vieille Yaga que se trouve la même guzla merveilleuse.

A ce sujet Alexandre Chodzko, qui a donné une traduction française de quelques *Contes des paysans et des pâtres slaves* (in-12, Hachette, Paris, 1864) fait une remarque intéressante. « Guzla (le luth) et gusla (les sorcelleries), écrit-il (p. 268) dans une note, sont deux synonymes en slave. La mélodie que les corps célestes font entendre dans le ciel des idées de Platon et la harpe d'Apollon et des Muses dans l'Olympe d'Homère furent empruntées à un mythe védique. Il est à remarquer que tous les peuples de la famille aryane donnent à la musique son nom grec ; il n'y a que les Slaves qui conservent encore son nom sanscrit : la Roudba des Tchèques et mieux encore la Gandzba des Polonais (la musique) ainsi que Gandzbarz (le musicien) correspondent au nom de Gandharva, musicien du ciel du dieu Indra. »

(2) *Revue historique*, 1888, p. 1.

ailleurs (1), assure qu'à la suite de ces événements, la corne d'abondance devint un des attributs du dieu Lug, mais fut changée plus tard en une corbeille de fruits.

D'autres rencontres furent moins heureuses, sinon pour Lug, du moins pour les Tûatha Dê Danann, dont Nêit, leur dieu de la guerre, fut tué à Ailech par les Fomôre, pour parler comme les annales chrétiennes.

Les Tûatha Dê Danann vivaient cependant dans une paix relative, quand de nouveaux ennemis vinrent chez eux porter la guerre. Depuis la victoire de Mag-Tured des jours et des jours étaient passés, et ces adversaires nouveaux, que les vieux poètes et les annalistes appellent les Fils de Milé, n'étaient plus les Fomôré d'autrefois. Cependant, racontent les plus anciens textes, ils venaient du pays des morts ; Bilé, père de Milé, est comme Balar un dieu de la mort (2) ; enfin les Fils de Milé débarquèrent en Irlande pour sa conquête un 1er mai, jour consacré à Beltêné, un autre nom encore du dieu de la mort. Ajoutons que les Fils de Milé sont regardés comme les aïeux des Irlandais modernes, comme les ancêtres de la race celtique ; et souvenons-nous que les Gaulois prétendaient descendre du dieu de la mort, *Dis Pater, ab Dite patre*, dira César, traduisant ainsi le vieux mot *dîith*, qui désignait la mort (3).

Chez les Tûatha Dê Danann, les noms aussi sont maintenant changés. A la triade Dagdé-Lug-Ogmé a succédé la triade Brîan-Iuchar-Uar, puis son doublet Mac Cuill-Mac Cecht-Mac Grêné, les premiers comme les seconds petits-fils de Dagdé par Brigit leur mère (4). En réalité, Dagdé, Lug et Ogmé n'ont pas pourtant disparu des légendes ; mais le cycle mythologique est maintenant près de finir ; le cycle épique va commencer ; et les traditions s'obscurcissent de confusions fatales.

(1) J. B. M. Biélawski dans son ouvrage sur *Le Plateau central de la France et l'Auvergne dans les temps anciens* (in-8°, Soc. gén. d'éditions, Paris, 1890) a bien reproduit cette légende, mais il l'emprunta à Paul Monceaux.

(2) Racine *Bel* = mourir.

(3) Au temps où Dom P. Perzon écrivait son *Antiquité de la nation et de la langue des Celtes* (in-8°, J. Boudot, Paris, 1703), cette dernière était assez mal connue ; aussi traduisit-il *Dis* par *terre*. Toutefois, il n'était pas éloigné du sens véritable quand il assimilait, à la manière des Romains, *Dis* à Pluton.

(4) Les *triades* divines se rencontrent chez la plupart des peuples de l'Antiquité, les trois personnes se confondant souvent par tant de côtés qu'elles semblent ne représenter que trois aspects d'un dieu unique. Cela est vrai, en particulier, pour Brîan-Iuchar-Uar comme pour Mac Cuill-Mac Cecht-Mac Grêné. P. Dabry de Tiersant a retrouvé chez les Indiens colonisateurs du Nouveau Monde une semblable théogonie, d'où il conclut que « cette théogonie provient du premier système religieux établi avant la dispersion des peuples, et dont il est difficile de connaître l'auteur ». (*De l'Origine des Indiens du Nouveau Monde*, gr. in-8°, E. Leroux, Paris, 1883, pp. 154-155).

Entre les Fils de Milé et les Tûatha Dê Danann, dont les chefs étaient alors Mac Cuill, Mac Cecht et Mac Grêné, le sort d'une bataille décida. Elle se livra à Tailtiu, au lieu même où se célébrait la fête annuelle de Lug. De celui-ci, de son frère Ogmé et de Dagdé leur père, il n'est pas question dans cette bataille, parce que les annalistes chrétiens les ont tous fait mourir depuis plus ou moins longtemps ; mais voici bien les nombreuses confusions dont je parlais. Suivant une légende, la triade Brîand-Iuchar-Uar, doublets postérieurs de Mac Cuill-Mac Cecht-Mac Grêné est tuée par Lug ; suivant une autre, Brîand et ses frères tuent le dieu Cêin, appelé ailleurs Cîan, doublet de Dagdé (1) ; suivant une troisième, Lug est tué par Mac Cuill. Toutes s'écartent de la vraisemblance, parce qu'on ne comprend pas ces meurtres des Tûatha Dê Danann entre eux.

Quoiqu'il en soit, la bataille de Tailtiu fut pour ces derniers une défaite totale et définitive. Leurs trois rois et leurs trois reines périssent ; et, dès ce moment, les Tûatha Dê Danann disparaissent. Ils se réfugient au fond de cavernes souterraines, où ils habitent des palais merveilleux, les *sîd*, cachés dans les profondeurs de la terre. C'est le sort de la plupart des dieux vaincus dans toutes les mythologies (2).

Balar fit le partage de ces palais enchantés ; il en donna un à Lug, un autre à Ogmé, garda pour lui les deux plus magnifiques. Dans les traditions postérieures, qui avaient fait mourir Balar avant la bataille de Tailtiu, il fallait bien remplacer les antiques dieux. On imagina alors que les Tûatha Dê Danann, survivant au massacre de Tailtiu, s'étaient donné deux chefs : l'un, Bodhbh Dearg, qui fait le partage des sîd ; l'autre, Manannân Mac Lir, grâce au *feth fiada* (incantation de présence)

---

(1) A propos de la mort de Dagdé, H. d'Arbois de Jubainville (*Le cycle mythologique irlandais et la mythologie celtique*, in-8°, E. Thorin, Paris, 1884, p. 221) a donné un exemple fort remarquable de la façon dont naissent quelquefois les personnages légendaires. Dans un poème didactique en vers irlandais, le moine Flann Manistrecht, mort abbé en 1056, rapporte que Dagdé mourut après la bataille de Mag-Tured d'un coup de javelot qu'une femme, nommée *Cetnenn* lui avait lancé. Or, Cetnenn est une traduction fautive d'un texte où *Mac* (fils de) s'écrivait avec deux c : *Macc*. Il fallait lire *Macc Ethnenn* (fils d'Ethné, ou Ethniu, mère de Lug, comme on le sait). On lut, en coupant le premier mot, *Mac Cethnenn*, créant ainsi une imaginaire héroïne.

(2) On retrouve, en effet, cette idée un peu partout, quels que soient les peuples. Pour n'en citer qu'un exemple emprunté au folklore roumain, les fées, divinités elles aussi vaincues par une foi nouvelle, survivent dans les traditions populaires, qui leur font habiter un « autre monde », différent du nôtre, et qu'on appelle le « monde d'en bas ». Quelquefois, rapporte M[lle] Lucile Kitzo dans son Introduction à *La Veillée, douze contes traduits du roumain*, par Jules Brun (in-12, Didot, Paris, s. d., p. XXVII) « on descend dans leur palais enchanté en se laissant glisser dans un puits ».

assure aux siens l'invisibilité facultative et l'immortalité (1) En bonne logique, les dieux disparus, mais vivant toujours dans la tradition populaire, n'avaient pas besoin qu'une magie tardive leur accordât ces avantages ; ils les possédaient par le fait même qu'ils étaient dieux.

Aussi croyait-on que, sortant à leur gré de leurs demeures souterraines, ils parcouraient l'Irlande, invisibles le plus souvent, mais prenant quelquefois des formes visibles, et rendant aux hommes, suivant les circonstances, de bons ou de mauvais services. Ils se mêlent ainsi aux événements qui constituent l'épopée héroïque de l'Irlande, à laquelle ils appartiennent désormais, à la manière dont les dieux de l'Hellade mêlaient leur vie à celle des héros de l'*Iliade* et de l'*Odyssée*. Cela est vrai surtout pour Lug, qui reparaît vivant et tout puissant dans le cycle de Conchobar et de Cûchulainn, et qu'on retrouve même dans le cycle ossianique.

Dans le premier — de même que nous l'avons vu dans les traductions celtiques de légendes grecques (le mythe d'Argus, celui de la Chimère et celui de Méduse) jouer les rôles d'Hermès, de Bellerophon (2) et de Persée — nous le voyons prendre celui de Zeus auprès d'Alcmène. L'Alcmène celtique est Dechtéré ; Amphitrion se nomme Sualtam ; Lug-Hermès prend la place de Zeus ; et Héraclès s'appellera Cûchulainn.

Un jour que le roi Conchobar était à la chasse avec sa sœur Dechtéré, femme de Sualtam, et huit de ses guerriers, Lug fit apparaître une troupe d'oiseaux au plus brillant plumage, allant deux à deux réunis par une chaîne d'argent (3). A leur poursuite, les chasseurs allèrent loin, si loin de toute autre habitation qu'ils durent s'abriter dans une petite maison. Dès

---

(1) On comprend ainsi le rapprochement qu'on a fait de Bodhbh Dearg avec Dagdé et de Manannân avec Lug.

(2) Βελλερο-φόντης = meurtrier de Belleros (la Chimère), dont le rapprochement avec Balar s'impose à l'esprit.

(3) Dans la mythologie celtique, les dieux bons sont toujours annoncés par des oiseaux de cette sorte, toujours du plus beau plumage et d'un chant harmonieux ; au contraire, les dieux méchants, les Fomôré, le sont par des corneilles ou des corbeaux. Ayant fait cette remarque générale, H. d'Arbois de Jubainville (*Le cycle mythologique irlandais et la mythologie celtique*, in-8°, E. Thorin, Paris, 1884, p. 195) l'oublie quelques pages plus loin à propos du texte du Pseudo-Plutarque qui, pour expliquer l'étymologie de Lugu-dunum, donne à Lugu la signification de corbeau. « La vérité, écrit-il, est probablement que dans le récit légendaire gaulois, auquel ce texte renvoie, il était question d'une apparition d'oiseaux et que dans la croyance populaire, ces oiseaux étaient une manifestation du dieu Lugus. » (*Loc. cit.*, p. 381.) En réalité, l'opinion du Pseudo-Plutarque, Lugu = corbeau, n'a pas été confirmée.

qu'ils y furent entrés, cette maison devint un palais magnifique. Ils s'y reposèrent, reçus d'une façon mieux que royale... et Dechtéré devint mère de Cûchulainn. Plus tard, Lug lui apprit dans un songe qu'il était le père de l'enfant. Plus tard encore, il le dit à Cûchulainn lui-même.

C'était un soir de bataille, où, seul de tous les hommes de l'Ulster, Cûchulainn soutenait le choc des guerriers des quatre autres provinces de l'Irlande. Toujours vainqueur, il n'en était pas moins accablé de fatigue et couvert de blessures. Alors, un guerrier inconnu traversa l'armée ennemie. Il ne parlait à personne et personne ne semblait le voir. Cûchulainn reconnut ainsi que c'était un habitant des *sîd* qui venait à son aide. « Tu es brave, Cûchulainn, dit le sîde, et je veux te secourir. — Qui donc est-tu ? demanda le héros. — Je suis ton père des sîde, répondit le dieu, je suis Lug, fils d'Ethné » ; et il plongea son fils dans un sommeil magique de trois jours entiers, après lesquels toutes ses blessures étaient guéries (1).

Dans le cycle ossianique, Lug vient ajouter le merveilleux à l'histoire. Nous voici dans la seconde moitié du second siècle de notre ère ; Conn Cêtchathach est roi suprême de l'Irlande.

Un jour, qu'il écoutait les explications de ses druides sur le cri que, cinquante trois jours auparavant, une pierre magique avait poussé sous ses pieds, ils furent tous enveloppés d'un épais brouillard. Un cavalier mystérieux sortit de la nuée et invita le roi à le suivre dans sa maison. C'était le même palais merveilleux où, deux siècles auparavant, Lug avait reçu Conchobar ; et quand Conn y fut entré, Lug — car le cavalier mystérieux était encore lui — découvrit au roi l'avenir, ses prochaines batailles, les noms de ses successeurs et les principaux événements de leurs règnes.

Plus tard, Lug ne paraît plus, mais Manannân le remplace. Manannân qui, sans que les vieux poètes l'aient dit, sans peut-être même qu'ils en aient eu le soupçon, est une sorte d'avatar du vieux dieu celtique. Certes, on le dit fils de Ler, c'est-à-dire de la mer, et son palais n'est plus sous terre, mais dans une île lointaine. N'importe. Ce n'est pas sans bonnes raisons que Schröder (2) a étroitement associé Manannân et Lug.

Cependant, je ne redirai pas ici les aventures de Manannân : ni comment, au IIIe siècle, il acheta à Cormac Airt, pour une branche magique portant neuf pommes d'or, sa femme et ses deux fils, et comment il les leur rendit ensuite en lui laissant la branche merveilleuse ; — ni comment, vers la fin du

(1) D'après M. Sullivan dans O'Curry, *On the manners*, I, CCCCXLVI.
(2) Schröder. *Arische Religion*, t. I, 549.

VIe siècle ou au commencement du VIIe, lors d'une bataille entre Fiachna Lurgan et les Northumbriens, il donna la victoire au premier au prix d'une heure d'amour passée avec sa femme, et comment, peu après, naquit Mongân, Mongân héros légendaire et personnage historique tout à la fois.

Aux temps historiques, les dieux anciens vraiment sont morts. Il a fallu le renouveau d'intérêt que la mythologie comparée a donné aux mythes antiques et les recherches modernes sur l'origine des peuples, pour que les vieilles traditions celtiques réveillent et retiennent l'attention.

A ces deux points de vue, on pourrait reprendre l'histoire de Lug. D'une part, tels parallèles que je me suis borné à indiquer entre certaines traditions grecques et irlandaises et qui rapprochent en particulier Lug et Hermès (1), mériteraient des développements, et conduiraient sans doute à cette conclusion qu'Hellènes et Celtes ont puisé à un fonds qui leur était commun aux jours lointains qui précédèrent leur séparation. D'autre part, à considérer les dieux païens comme représentatifs des peuples qui leur vouèrent un culte, on pourrait essayer de dresser la liste des colonisations successives de l'Irlande en s'aidant des légendes mêmes. Sur le premier point, on peut consulter H. d'Arbois de Jubainville, en particulier dans son étude sur *Le cycle mythologique irlandais et la mythologie celtique* (2), sur le second, les nombreux historiens du celtisme, entre autres, Roger de Belloguet dans le volume *Types gaulois et Celto-Bretons* de son *Ethnogénie gauloise* (3).

Je ne m'engagerai pas dans cette double étude savante, ayant aujourd'hui simplement voulu, à l'occasion de l'anniversaire du Lugnasad, raconter des légendes, propres à distraire des lourds soucis présents les grands enfants que nous restons.

---

(1) A propos d'une statue retrouvée à Lezoux, le Dr. A. E. Plicque (*Lug, le dieu de l'or*, in-8° ; A. Wallon, Vichy, 1892) fait de Lug et d'un mercure gaulois de la fin du premier siècle de notre ère un même personnage. Il est possible que le dieu guerrier de l'Irlande soit devenu en Gaule un dieu des marchands, ne serait-ce qu'à la suite de son patronage sur les « gens de métiers » ; mais Plicque a été trahi par son imagination quand il en fit le *dieu de l'or* des Gaulois, et plus encore quand il l'a transformé plus tard en Satan, son caducée devenant la fourche du diable. Du moins y a-t-il dans sa plaquette une indication à retenir : la mention d'un médaillon gaulois en terre cuite qui se trouverait au musée de Lyon et représenterait le dieu protecteur de la ville, tenant de sa main droite un épieu barré et de sa main gauche une corne d'abondance. L'épieu comme la corne d'abondance sont des attributs de Lug, et ce médaillon confirmerait, s'il en était besoin, l'opinion d'Arbois de Jubainville sur l'étymologie de Lugdunum.

(2) Un vol. in-8°, E. Thorin, Paris, 1884.

(3) Un vol. in-8°, Duprat, Paris, 1861, p. 281.

Proverbe médical de Jacques Lagniet

« LE MÉDECIN D'EAU DOUCE »



Certaines des *Figures de Proverbes* de Jacques Lagniet portent le nom de David ou celui de Boulonnais, suivis du mot *fecit*, qui indique le dessinateur ou le graveur. Au contraire, le nom de Lagniet, quand il se rencontre, est précédé ou suivi de *ex.* pour *excudit*, qui indiquerait un simple éditeur ou marchand.

La Médecine des Praticiens

LA PHOSPHATINE FALIÈRES.
Sa présentation sous deux formes.
Spéciale. — Normale.

Pour pouvoir satisfaire les exigences de l'organisme de l'enfant aux diverses périodes de son évolution, pour permettre de varier l'alimentation, pour répondre enfin au désir exprimé par de nombreux médecins, la *Phosphatine* se présente sous deux formes :

Spéciale. — C'est la Phosphatine, *sans cacao*, dont la formule a été légèrement modifiée pour l'adapter scientifiquement à l'usage de l'enfant, à partir du 4e au 5e mois.

Normale. — C'est la Phosphatine, *aromatisée au cacao* (3 %), recommandée à partir du 8e au 9e mois, ou davantage, surtout au moment du sevrage et de la croissance.

Dans la composition de la *Phosphatine* figurent des farines de céréales et fécules choisies, soumises à un blutage modéré qui permet la conservation de l'assise protéique des grains, siège des vitamines, indispensables à la croissance. Aussi, la *Phosphatine spéciale*, sans cacao, n'est-elle pas blanche.

La *Phosphatine* n'est ni une farine stérilisée (la stérilisation transforme les amidons en dextrines), ni une farine cuite (la cuisson à haute température détruit les vitamines). Un procédé de fabrication *original* met en œuvre des traitements spéciaux qui provoquent une digestion partielle par transformation de la molécule amylacée : d'où l'assimilation parfaite de la *Phosphatine*, par les enfants, même du premier âge.

Tout enfant, à partir de 4 à 5 mois, qui est sans appétit et ne peut supporter le lait, qui a des vomissements ou de la diarrhée, retire un bénéfice immédiat de l'usage de la *Phosphatine spéciale sans cacao* à la dose d'une cuillerée à café rase pour un biberon. La transformation est rapide. L'appétit revient. Le poids progresse. La tolérance est absolue.

Plus tard, lorsque l'enfant grandira, vers le 8e ou 9e mois, ou davantage, il pourra commencer à prendre les bonnes bouillies de *Phosphatine normale aromatisée au cacao*. Une longue expérience a démontré que cette farine était l'aliment type de l'enfant, surtout au moment du sevrage et pendant la croissance, parce qu'elle lui apporte, sous une forme très agréable, tous les éléments nutritifs nécessaires à son parfait développement.

N. B. — L'usage de la *Phosphatine* est particulièrement économique, parce qu'il suffit d'ajouter au lait une faible quantité de cette farine pour obtenir un aliment agréable, nutritif et fortifiant.

※ Correspondance médico-littéraire ※

Questions

Le Mal de Saint-Divy. — Un confrère pourrait-il dire ce qu'est en médecine populaire le *Mal de Saint-Divy ?*

J. Maurin (*Lille*).

La Thériaque et la lune. — Dans le *Bulletin de la Société archéologique de l'Orléanais* (t. 11), M. Pillon a fort agréablement conté comment, tous les cinq ans, au *Jubilé des apothicaires*, ceux-ci préparaient, à Orléans, la *Theriaca maxima* en grande cérémonie et sous les yeux du public. Un détail m'a retenu : la solennité « se célébrait toujours au décours de la lune de juin ».

Un confrère pourrait-il donner la raison du choix de pareil moment ? Les apothicaires orléanais croyaient-ils à une action de la lune décroissante sur la préparation de la thériaque ?

Floriat (*Mayenne*).

Les pierres qui tournent. — Le tome III du *Corpus du folklore préhistorique* de M. P. Saintyves est intéressant à toutes pages et précieux par de nombreux côtés J'y ai trouvé mention nouvelle et souvent répétée de pierres dressées qui tournent sur elles-mêmes, faisant un tour complet généralement tous les cent ans. Cette tradition a sa raison d'être ; mais quelle est-elle ? Je me demande si elle ne se rapporte pas à quelque donnée astronomique dénaturée et devenue méconnaissable. Un lecteur de *La Chronique médicale* pourrait-il me renseigner sur ce point, dire si mon hypothèse n'a pas déjà été faite, et, dans ce cas, quelles déductions on en a tiré ?

Aiguebard (*Saintes*).

Médecins poètes. — *L'Esprit médical*, dans son n° 143, du 10 novembre 1936, publie un article de M. Marcel Coulon, consacré à Jacques Grévin. L'Auteur écrit :

> Quelques épigrammes de Nikias, voilà la contribution des disciples d'Esculape à la poésie lyrique grecque ; pour la poésie didactique, la contribution se borne aux *Thériaques* et aux *Alexipharmaques* de Nicandre. Quant à l'antiquité latine, il ne paraît pas qu'elle ait connu un seul médecin qui fut poète.

Ces affirmations sont-elles l'expressson de la vérité ? L'antiquité n'a-t-elle réellement pas connu de médecins-poètes ?

Curerot (*Toulouse*).

L'inventeur de nos allumettes. — L'invention des allumettes, j'entends de celles dont nous nous servons aujourd'hui et qui s'allument par frottement, a été l'objet de revendications et de controverses multipliées. Dans son excellente *Histoire de la Pharmacie en France*, M. M. Bouvet, soucieux de son *Livre d'Or* de la Pharmacie française, attribue à *un étudiant en pharmacie, Chancel, l'invention, en 1809, des premières allumettes possédant la propriété de s'allumer sans être mises au contact du feu* (p. 390).

Voilà le problème remis en question. Or, je crois bien que *La Chronique Médicale* autrefois (je m'excuse de cette imprécision) a tenu pour un autre inventeur. Qui a raison ? Quel fut l'inventeur de *nos* actuelles allumettes ?

LAVALPRIOUL (*Baziège*).

Personnages à retrouver. — *La Chronique Médicale* a plusieurs fois intéressé ses lecteurs à divers médecins-poètes. Or, je retrouve dans un recueil manuscrit d'épigrammes, qui doit dater du XVIII[e] siècle, les vers suivants :

Cum tua, Fulgosi, tellus errata medentis
Celet, et aggestâ funera condat humo :
Quae nunc tanta animum cepit dementia, laci
Ut mala committi carmina discupias ?

Un lecteur de notre revue pourrait-il dire quel est l'auteur de ces vers ; et qui est ce médecin Fulgose, poète malheureux ?

BERNARDI (*Paris*).

Gerbert. — Dans la très remarquable *Histoire de la Pharmacie* que vient de publier M. Bouvet, un détail m'a arrêté, parce que plusieurs correspondants de la Revue, à propos de la Croix de Saint-Martin Valmeroux, ont rappelé Gerbert. Or, je lis dans l'ouvrage de M. Bouvet :

Page 40 — La mise au point de la science pharmaceutique par les Arabes a été transmise chez nous surtout par l'intermédiaire d auteurs médicaux parmi lesquels nous distinguerons Gerbert, né vers 945, qui devint, en 999, le pape Sylvestre II.

Un confrère pourrait-il donner des détails sur les ouvrages médicaux de Gerbert, dans lesquels il aurait transmis la science pharmaceutique des Arabes ?

MARTIGNAC (*Loches*).

Réponses

Le Secret des Secrets d'Aristote (XLIII, 94. 238, XLIV, 40). — Dans la question posée par M. Le Helley au sujet du *Secret des secrets d'Aristote*, la traduction, dont il parle, sortie, en in-4° gothique, des ateliers typographiques de Bréhand-Loudéac, est une reproduction, plus ou moins modifiée au XVe siècle, d'un manuscrit du XIIe siècle, dû à un trouvère normand Pierre, de Vernon.

Le poème original, d'environ 2.000 vers, a pour titre : *Les Enseignements d'Aristote ou le Secret des secrets*.

J'y relève, contre certains troubles digestifs, ce curieux remède prétendu aristotélicien, car c'est Aristote qui parle :

Se aucune grevance dunc sentez
Ou k'en estomac au ventre avez
Fêtes une kemise eschauffer,
Et ferme sur vostre ventre poser.

L'œuvre du trouvère normand Pierre, de Vernon, se trouve à la Bibliothèque nationale (Mss. fonds de l'église de Paris, n° 5, fol. 173.)

Dr P. NOURY (*Rouen*).

Bernard Palissy (XLIV, 33). — Ma modeste bibliothèque provinciale ne me permet pas de résoudre le problème posé par M. P. Grangier à propos d'un passage de *l'Histoire de la Pharmacie* de M. Bouvet ; et je crois bien d'ailleurs que ce problème attend encore sa solution définitive. Je me borne donc à quelques indications pouvant aider la recherche de M. Grangier.

Je note, d'abord, que Désiré Leroux, dans sa *Vie de Bernard Palissy* (in 4° tellière, Champion, Paris, 1927) ne parle pas de la *Déclaration des Abus et Ignorances des médecins*. Tout au plus signale-t-il (p. 119) que Palissy *a touché à la médecine* à propos, par exemple, de l'inutilité de certaines drogues, comme l'or potable ou la thériaque. Il montre toutefois que « l'inventeur des rustiques figulines du Roi » eut parmi ses amis ou ses relations un assez grand nombre de médecins de chirurgiens et apothicaires, d'où on pourrait être tenté de conclure qu'il était susceptible de s'intéresser à leurs querelles professionnelles.

Parmi les chirurgiens, Jules Salles avait déjà retenu (*Bernard Palissy*, Grave, Nîmes, 1856) qu'Ambroise Paré avait été *parmi les intimes* de Bernard. D. Leroux confirme la chose, et ajoute à Paré un autre chirurgien du roi, Hubert Richard.

Deux apothicaires aussi sont sur la liste ; Pajot et Guérin, de Paris.

Les médecins sont beaucoup plus nombreux : Germain Courtin, Clément Guillaume ou Gabriel, on ne peut dire), le bourguignon

Philibert Gilles, le botaniste Pierre Pena, futur médecin secret de Henri III, Pierre Milon, futur médecin de Henri IV, le premier médecin de la reine de Navarre Jean du Pont et d'autres médecins de la même reine, Guillaume Pacard, Gabriel Drouin, Misère, Jean de la Salle, François Choisnyn et M. de la Magdalène, enfin, Alexandre de Campège ou Champier, médecin de Monsieur, fils de Christophe Champier, médecin de la duchesse d'Angoulême et neveu de Symphorien Champier, « lyonnois » comme l'auteur déclaré de la *Déclaration des Abus et Ignorances des médecins*, Pierre Braillier, marchand apothicaire à Lyon.

Mais il faut remarquer : d'une part, que sur cette liste, les apothicaires sont seulement deux contre une foule de médecins ; — d'autre part, que ces belles relations vinrent à Palissy bien après cette année 1557, où parut le pamphlet contre les médecins ; — enfin, que, précisément en 1557, Bernard occupé à la recherche de ses émaux, avait de plus pressants soucis que celui de se mêler à une querelle de boutiques sans intérêt direct pour lui.

Je trouve cependant dans *L'Art céramique et Bernard Palissy* de Emile Enjubault (in-8°, Desrosiers, Moulins, 1858) :

Page 115. — On attribue à Bernard Palissy un écrit plein de saillies et de causticité dans lequel il signale *les abus et ignorances des médecins*. Le sujet était digne de lui.

Pages 130. — On a pu certainement lui attribuer l'écrit qui dénonce *les abus et ignorances des médecins*. Tout dans cet ouvrage rappelle sa manière et son esprit.

ON attribue... ON a pu certainement... C'est la plus fâcheuse manière d'écrire l'histoire. Quand la seule référence qu'on puisse donner est cet *ON* universel, mieux vaudrait ne rien dire. Cet « on » n'était pas cependant très difficile à découvrir. Dans un récent catalogue de la Librairie Bosse, à Paris, on lit, tarifée à 75 francs, cette édition des *Œuvres de Palissy* :

Palissy (Bernard). — Œuvres de Bernard Palissy, revues sur les exemplaires de la bibliothèque du roi, avec des notes par Faujas de Saint Fond et Gobet, Ruault, Paris, 1777, in-4°. — Excellente édition qui contient, en plus des œuvres du célèbre Palissy, un petit traité intitulé : *Déclaration des abus et ignorances des médecins.*

Voilà nos coupables. Ce sont Faujas de Saint-Fond et Gobet qui ont attribué à Palissy la *Déclaration* signée de Braillier ; ils se sont appliqués à justifier cette attribution ; l'opinion ainsi a fait son chemin.

Quant à l'argument que E. Enjubault tirait de son impression personnelle que tout dans le pamphlet contre les médecins rappelle la manière et l'esprit de Bernard Palissy, il ne vaut pas, parce qu'il est permis d'avoir une impression juste opposée. Paul Antoine Cap n'y a pas manqué. Dans son édition des *Œuvres complètes de Bernard Palissy* (in-12, Dubochet, Paris, 1844), reproduisant en *Ap-*

pendice le pamphlet lyonnais, pour obéir à la tradition bibliographique, il déclare :

Page 387. — Il est évident pour tout homme qui a étudié Palissy, que ce n'est là ni son langage, ni sa logique, ni sa manière vive, serrée, pleine de verve et de couleur. Le ton général de la *Déclaration des abus* est lâche, diffus, redondant... etc.

On trouve en détail, dans cet *Avertissement* éditorial de Cap, les différents arguments de Faujas de Saint-Fond et de Gobet et les réfutations judicieuses de Cap. Il est manifeste que ce dernier n'admet pas que la *Déclaration des abus des médecins* revienne au « potier de Saintes ». Pourtant, sa discrétion ne prend pas parti de façon formelle. Il laisse persister un doute. Et voilà pourquoi j'écrivais, en commençant, que le problème posé par M. P. Grangier attend encore sa solution définitive.

G. Laporte (*Barbezieux*).

Personnage retrouvé (xliv, 10). — Le nom de la « victime » de l'épigramme signalée par M. Brezin, est Cadet ; il est écrit en toutes lettres à la fin de l'épigramme suivante, due au critique Clément, celui que Voltaire avait surnommé *l'Inclément*.

Fournissez-vous à la boutique
Des Journalistes de Paris :
Tout s'y trouve, vers et physique,
Calembours, morale, critique,
Monstres de la foire et musique,
Voltaire et l'Ambigu-Comique,
Courses aux jockeis et paris,
Danseurs de corde et politique,
Finances et vol domestique,
Liste des morts et des écrits ;

Si la lune est pleine ou nouvelle,
S'il pleut, s'il vente, ou bien s'il gèle,
Et si les foins sont renchéris,
Il en rend un compte fidèle :
Les Journalistes de Paris
Ont la science universelle.
Ce n'est pas tout, car leur pamphlet
Est d'un usage nécessaire
Pour compléter le ministère
De l'apothicaire Cadet.

Ce Cadet est Antoine-Alexis-François Cadet, dit Cadet de Vaux, né à Paris, le 13 janvier 1743, mort le 29 juin 1828. Il était le frère puîné de l'illustre apothicaire Cadet (de Gassicourt), qui fut membre de l'Académie Royale des Sciences. A l'âge de seize ans, il lui avait succédé à l'Hôtel Royal des Invalides avec le titre d' « apothicaire-major gagnant-maîtrise ». Après les six années de stage réglementaires, il y avait acquis un brevet de maître, lui permettant de « lever boutiques » à Paris, et il s'était installé rue Saint-Antoine.

En 1776, Cadet s'était associé avec Corancez, Romilly et Louis d'Ussieux pour fonder le *Journal de Paris*, qui parut le 1er janvier 1777 et provoqua de nombreuses épigrammes. On ignore le nom de l'auteur de celle que M. Brezin a signalée. Le *Journal de Paris*, qui fut le premier quotidien de la presse française, eut un succès considérable. Il reste précieux pour les auteurs qui s'occupent de

l'histoire de la pharmacie, parce que Cadet y a enregistré les faits et gestes du Collège de Pharmacie de Paris, dont il était membre. Il fut également membre de l'Académie de médecine.

Dr Maxime (*Paris*).

Aconta (xliv, 67) — Dans aucun dictionnaire roman, ni dans les index très détaillés qui suivent les œuvres de nos anciens botanistes, je n'ai retrouvé l'herbe *Aconta* ; mais une hypothèse est née de mes recherches infructueuses mêmes. Il n'est pas impossible que les modernes, qui ont donné le texte du *Roman d'Enéas,* aient mal copié les manuscrits. Il n'est pas impossible non plus qu'ils aient lu exactement, mais que Benoît de Sainte-More ait mal écrit. Si cet auteur du *Roman de Troie* est le même personnage que l'auteur de la *Chronique des ducs de Normandie*, ce favori de Henri II d'Angleterre n'était pas nécessairement un botaniste ; désignant la plante comme il l'entendait nommer (*Aconta l'ai oi nommer*), il a pu mal entendre et comprendre Aconta pour Aconita. L'aconit, en effet, répond bien à la définition de *erbe mortele*.

Dr de Lancon (*Paris*).

Rajeunissement des anecdotes (xliii, 317). — A l'occasion de l'anecdote sur Ampère que *La Chronique médicale* a publiée, M. le Professeur Mauriac m'en signale une analogue dans le *Journal de voyage* de Stendhal. Je vous en envoie la copie.

Montesquieu parlait science avec trois ou quatre collègues dans la salle de l'Académie de Bordeaux ; on se promenait, et, à chaque tour, on s'approchait de la fenêtre sur laquelle était un vase d'œillets. Ce vase était vivement échauffé par le soleil. Montesquieu le tourne sans qu'on s'en aperçoive, puis, au tour suivant, s'écrie : « Voici qui est bien singulier, Messieurs ; les plus grandes découvertes tiennent souvent à une observation donnée par le hasard. Le côté de ce vase d'œillets qui est à l'ombre est bouillant, et le côté exposé au soleil est froid. »

Les savants de province prennent la chose au sérieux ; on discute, et, qui plus est, on explique. Montesquieu, effrayé pour leur amour propre, se hâte d'avouer la plaisanterie.

Le rapprochement m'a paru curieux entre cette anecdote attribuée par Stendhal à Montesquieu, et celle de la boule de verre d'Ampère que je vous ai envoyée l'an dernier.

Dr Lafite-Dupont (*Bordeaux*).

Chronique Bibliographique

Jules Regnault. — **Biodynamique et radiations**, un vol. in-8°, Librairie A. Legrand, Paris, 1936 (*Prix : 40 francs*).

« Ici, écrit l'Auteur dans son Introduction, sont réunies des chroniques parues en 1934, 1935 et 1936, dans les revues *Hippocrate, Guérir, Savoir, Science et Voyages*. Il y a peut-être quelques redites ; elles sont dues à ce que certaines chroniques ont paru longtemps après d'autres, dans lesquelles avaient été exposées des questions qu'il était nécessaire de rappeler » (p. 7). Si ces articles anciens n'ont donc pas été refondus en un tout nouveau, du moins des illustrations et quelques chapitres leur ont-ils été ajoutés.

M. J. Regnault ayant encore écrit (p. 251) : « Si les chroniqueurs soi-disant scientifiques étaient obligés d'étudier les sujets qu'ils exposent, où irions-nous ! », la peur d'aller ne fût-ce qu'au bout du quai prend le chroniqueur chargé de rendre compte du présent ouvrage. Et d'autant plus que l'Auteur le prévient ailleurs (p. 245) qu'il regarde comme « certainement difficile de s'entendre avec les partisans d'une Physique étriquée, trop inféodée à une mentalité mathématique ignorant la relativité, et avec ceux d'une Chimie merveilleuse créée grâce aux erreurs faites par Lavoisier sur ses pesées, enfin avec ceux d'une Biologie, qui considèrent les êtres vivants indépendamment du milieu cosmique ».

Disons pourtant que, pareil à celui de la *Société de Biodynamique*, fondée, en 1927, « pour tenter de coordonner les théories contradictoires de ces sciences provisoires » (physique, chimie, biologie), le but de l'Auteur a été de découvrir les liens qui rattachent les phénomènes biologiques aux lois générales de la physique, et de présenter la *Biodynamique* comme l'étude des « forces » ou formes d'énergie des êtres vivants, de leurs interréactions et de leurs modifications sous des influences géophysiques et cosmiques.

Disons encore que ces divers articles sont fort curieux. Qu'il s'agisse des variations du magnétisme terrestre, du rôle de l'orientation, de la lumière, de la musique, des parfums, ou des réflexes détecteurs d'énergie et des radiations diverses ; que l'Auteur nous parle du champ électrique et de l'ionisation, des influences astrales, de la radiotellurie, des radiations des êtres vivants ou des applications de la biodynamique ; ou enfin qu'il nous conduise sur les frontières de la Science et de la Magie, ce sont là autant de pages qui forcent l'attention et retiennent par la nouveauté parfois audacieuse des données, des aperçus et des déductions dont elles sont remplies.

Edmond Delaitre. — **Fakirs et Yogis de l'Inde**, un vol. in-16, Hachette, Paris, 1936 (*Prix : 12 francs*).

Les « mystères » de l'Inde se sont longtemps imposés aux esprits grâce, d'une part, aux récits des voyageurs, toujours prêts à s'étonner et à faire partager leurs surprises, grâce, d'autre part, aux tenants du merveilleux, dont la facilité à croire est extrême, grâce enfin aux savants eux-mêmes, aux recherches philologiques desquels on a vite donné des conclusions que la philologie ne comportait pas.

M. E. Delaitre s'est dit qu'il valait la peine « d'y aller voir », sans s'embarrasser davantage des règles de la conjugaison irrégulière sanscrite, que de légendes venant de loin ou des affirmations des occultistes. Et c'est ainsi *qu'opérant sans préjugé et sans parti pris, s'appuyant sur une documentation complète et objective, sur des recherches et des impressions personnelles et finalement sur cette force incommensurable qu'est le sens commun dépourvu de toute hypocrisie et de toute prétention* (p. 11), il a pu réunir les éléments d'un travail fort différent de ce qu'on offre d'ordinaire à notre curiosité d'Occidentaux au sujet des *Fakirs et Yogis de l'Inde*.

On y aperçoit entre notre civilisation occidentale et celle de l'Inde *un gouffre d'une profondeur telle que notre esprit ne peut la mesurer* (p. 66) ; mais il n'en reste pas moins possible de juger des « faits ». Or, ce jugement tourne par endroits au réquisitoire, parce que, s'il y a, là-bas, des illuminés sincères, ils sont le petit nombre, et ne rachètent pas la foule des brahmes, qui sont des vauriens, des ascètes et des magiciens, qui sont des imposteurs.

Livre sincère, œuvre vécue, qui nous donne, par surcroît, une vision vraie de l'Inde actuelle, l'étude de M. E. Delaitre s'impose à tous ceux qui s'intéressent à l'histoire, à la religion comparée, à l'occultisme et aux perversions de l'esprit humain.

Ch. Regismanset. — **Contradictions, Maximes et Anecdotes**, un vol. in-8° oblong, G. Doin et Cie, Paris, 1937 (*Prix : 20 francs*).

Voici réunis en un volume cinq recueils de Maximes, parus de loin en loin depuis 1900. L'heure est-elle favorable à cette édition définitive ? L'Auteur, à coup sûr, l'a pensé, encore qu'il assure (p. 288) : *J'ai tracé ces lignes, miettes de pain, pour des oiseaux gavés*. A la vérité, tout gavé qu'on soit, on lit ces pages avec intérêt. Bien plus, une obole d'impertinence à l'égard du lecteur (page 220 : *Mes maximes t'ont fait penser, dis-tu ? Ne te* vante donc pas !), un trézeau d'irréligion et une once de pessimisme leur donnent un agrément réel, à la condition d'apporter à la lecture une âme sereine et d'être sans opinions de parti pris.

Il y a de cet agrément quelques bonnes et une mauvaise raison, celle-ci n'étant peut-être pas la moins forte. Parmi les premières

est l'abandon des maximes abstraites chères aux grands moralistes d'autrefois et le souci de noter, *en marge de l'âme éternelle, certains aspects, certains mouvements de l'âme d'aujourd'hui* (page 9), qui fixent quelques traits de notre temps. Il y a aussi l'heureuse pensée de mêler aux « Pensées » foule d'anecdotes, qui reposent en amusant. La mauvaise raison est dans le retournement que notre méchanceté foncière fait d'un mot de Stendhal. Celui-ci écrivit : « J'aime beaucoup les recueils de pensées morales. Elles me font faire une espèce d'examen de conscience ». Or, le progrès moral de notre siècle nous interdit d'apercevoir nos tares, et qui s'examine se découvre toutes les vertus ; mais les Maximes de M. Ch. Regismanset nous permettent un merveilleux examen de conscience... *des autres* : et, à cela, l'être parfait qu'est chacun de nous prend un inavouable, mais réel plaisir.

Il n'est pas impossible pourtant qu'un tel livre n'inspire à quelques-uns de plus nobles pensées, et que certains n'en tournent les dernières pages avec la ferme intention de devenir meilleurs. *Sur le lac infini des idées humaines,* écrit l'Auteur (p. 9), *le plus petit caillou animé par un cœur sincère peut faire naître une onde, susciter un écho...*

Stephen Chauvet. — **La Médecine chez les peuples primitifs,** un vol. in-8° de la Collection *La Médecine à travers le temps et l'espace,* N. Maloine, Paris, 1936 (*Prix : 40 francs*).

Précédé d'un Avertissement de l'Auteur et de quatre Préfaces demandées tour à tour (p. VII) : au « plus grand maître de la Chirurgie officielle », M. Pierre Duval, à son « pair en médecine militaire », M. Sabatier, au « grand virtuose des opérations réparatrices des déformations somatiques et des greffes endocriniennes », M. Dartigues, enfin au « président de la Société préhistorique française », M. de Givency, voici un exposé brillant de la *Médecine chez les peuples primitifs préhistoriques et contemporains,* offert à notre curiosité en un très beau volume in-4° tellière, de 170 pages, d'une présentation parfaite, et illustré de cent trois figures.

Quelques idées directrices sont à la base de cette œuvre toute moderne. L'une est qu'il convient de « laisser de côté toutes ces recherches, prétentieuses et précieuses, de langue, si affectionnées par certains snobs littéraires contemporains » (p. VII). Une autre est que « l'Histoire de la Médecine est une sorte d'histoire romancée, mais dans un climat scientifique, puisqu'à propos de l'art médical, toutes les sciences ayant l'homme pour objet sont mises à contribution ». Une troisième, la plus importante, est que :

pour réaliser ce que pouvait être la médecine préhistorique, on est obligé de compléter les quelques rares documents matériels qui nous sont parvenus avec des renseignements glanés dans les différentes tribus indigènes qui, avant d'être plus ou moins pénétrées par notre civilisation actuelle, en étaient, selon les cas, aux divers stades d'évolution et de civilisation que les préhistoriques ont connus, successivement (p. 1).

Sur cette opinion, l'Auteur revient à plusieurs reprises. Il y insiste aussi bien en ce qui regarde les donnécs générales :

Page 2. — Comme on sait que tous les peuples primitifs sont passés par les mêmes étapes, successives, de perfectionnement de l'intelligence et de structure sociale, ont eu, à chaque étape évolutive, les mêmes besoins et les mêmes préoccupations et les ont satisfaits de façon quasi semblable, on peut transposer, chez les préhistoriques, un très grand nombre de faits qui ont été observés chez les divers peuples d'Afrique et d'Océanie (avant toute pénétration européenne) par les premiers explorateurs.

Page 9. — Quand nous manquons de documentation sur certains points concernant les préhistoriques nous avons les plus grandes chances d'évoquer, avec vraisemblance, ce qui a dû exister, vérifiant comment les choses se passaient chez les primitifs qui en étaient au même stade de civilisation avant l'arrivée des Européens.

qu'en ce qui touche à tel ou tcl autrc détail particulier :

Page 52 — Puisque les primitifs contemporains de tous pays utilisent les ventouses, on ne voit pas pourquoi les préhistoriques ne les auraient pas, eux aussi, employées.

Page 81. — A priori, on peut affirmer que les médecins préhistoriques ont dû certainement savoir traiter les fractures et les luxations et encore les bien traiter, tout simplement pour les deux raisons suivantes :

1° tout d abord, parce qu'il n'y a aucune raison de penser que ces médecins pouvaient être inférieurs à certains rebouteurs de nos villages :

2° et ensuite parce que les anciens navigateurs et explorateurs nous ont appris que tous les peuples primitifs, tant en Afrique qu'en Océanie, savaient soigner ces accidents d'une façon tout à fait remarquable.

Page 120. — Etant donné que, chez tous les peuples primitifs contemporains, les féticheurs-médecins sont des hommes particulièrement intelligents, parfois médiums, et, de plus, toujours psychologues très avertis, sachant guérir, par suggestion ou hypnotisme, certains accidents pithiatiques survenus, d'emblée, ou après un traumatisme, on ne voit pas pourquoi les féticheurs préhistoriques n'auraient pu en faire autant.

Ces principes posés sans discussion et admis, l'Auteur, colligeant la documentation fournie par les études préhistoriques ct par l'éthnographie, a brossé de son sujet un tableau agréablc et plein d'intérêt. Il y a plus. Un langage clair et simple fait l'œuvrc accessible non seulement « aux médecins, aux préhistoriens, aux ethnologues, mais encore aux *honnêtes gens* au sens du XVIIIe siècle, c'est-à-dire aux esprits cultivés, de goûts encyclopédiques » (p. VII). Et cela n'est pas lc moindrc mérite de l'œuvre nouvelle.

Gustave Dumaine. — **Le Roi sans Royaume ou le Roman de Murat.** 1 vol. in-16, E. Figuière, Paris, 1936 (*Prix : 12 francs*).

Ce livre n'est pas un ouvrage d'histoire romancée dans le sens où on a l'habitude de l'entendre depuis quelques années : c'est de l'histoire vivante, racontée d'une manière qui en rend la lecture facile. La fin de Murat a déjà apitoyé bien des auteurs ; mais, trop souvent, ils nous ont montré leurs larmes plutôt que la fin du héros. Ici, l'auteur n'est pas tombé dans ce défaut ; et, s'il y a une tonalité parfois affective dans son récit, elle n'amoindrit en rien la valeur objective du récit. Ce coin de l'histoire napoléonienne méritait d'être l'objet d'une étude approfondie, et on saura gré à l'Auteur d'avoir écrit cet ouvrage dans le sens qu'il lui a donné (*Pierre Labignette*).

J. Bouquet. — **Figure de la Mandragore, plante démoniaque**, un vol. in-8° illustré. E. Chiron, Paris, 1936 (*Prix : 12 francs*).

« Dans les conditions rigoureuses de la critique scientifique vient d'écrire M. R. Randau dans la critique des livres du *Vichy Médical*, M. J. Bouquet a établi l'histoire de la solanée, la naissance des légendes qui la concerne, la chronique ésotérique de la plante-animée, ses emplois dans la magie et la sorcellerie, les formulaires qui les accompagnent. En outre, les travaux qu'il a entrepris à ce sujet lui ont permis de reconnaître que la thérapeutique moderne pourrait tirer parti d'un végétal, dont les propriétés semblent être, à l'occasion, très utiles. »

On ne saurait mieux résumer en si peu de mots ce que contient l'œuvre érudite et savante du distingué pharmacien des hôpitaux de Tunis; mais, s'en tenir à cela, serait trop peu dire, et il convient d'insister sur la valeur rare de son ouvrage.

Ce n'est pas parce que, sur un seul et menu détail, à propos du sens que M. J. Bouquet donne à *l'archée* de Van Helmont (p. 53), il est permis de ne pas s'accorder tout à fait avec lui, qu'il est possible au lecteur de marchander son admiration à ce petit livre si gros de chose. L'étendue des recherches consciencieuses, la compréhension intelligente des documents, l'interprétation judicieuse des traditions, la prudence dans les affirmations philologiques, enfin un libéralisme dans les jugements, grâce auquel, par exemple, une justice, à l'ordinaire refusée, est honnêtement rendue aux alchimistes,

Page 51. — Aussi devons-nous accorder notre respect, — et parfois notre admiration, — à ces chercheurs, pionniers des voies inconnues, qui, au prix de longs et d'énormes efforts, tentent de tracer dans des territoires mystérieux, des sentiers dont bon nombre sont sans issue ou conduisent à l'abîme.

tout cela fait de cette œuvre la lecture la plus attachante et la plus instructive que le médecin puisse souhaiter, en même temps qu'un modèle pour quiconque voudra tenter, sur quelque autre plante, une étude de cette nature.

Pierre Gobion. — **Ronde de chair**, un vol. pet. in-4°, Editions Occitania, Paris, 1936.

Ronde de chair, c'est la ronde lamentable des filles en carte, des invertis de « boites » surveillées, des clochards que la râfle emporte ; notes sans prétentions prises au cours d'une « tournée » faite avec la police, croquis vécus écrits avec plus de pitié que de rigueur, parce que l'Auteur a rencontré plus de misère que de vice.

L'édition, tirée à petit nombre, est illustrée de dessins d'Antral, d'un goût très moderne.

Dr Tricot-Royer. — **Les ducs de Bourgogne inhumés à Dijon**, fasc. I de la Collection *Histoire et Médecine* de la revue thérapeutique belge *Meurice*, in-8°. J. Buschmann, Anvers, 1937.

Etude curieuse et beaucoup plus riche en ses cinquante-six pages qu'on ne saurait l'imaginer. Historiens et archéologues y trouvent à glaner, moralistes et sociologues à réfléchir, médecins à s'instruire.

Pour ces derniers, il n'y a pas, pour retenir leur attention, que les expertises d'identification après les sauvageries stupides d'une populace violant des cadavres ; il y a encore ces hérédités princières et royales, qui ont déjà tant fait écrire, et qui fournissent, ici, une anecdote intéressante. C'était après son mariage avec François Ier ; Eléonore d'Autriche vint en pèlerinage au sanctuaire des Valois-Bourgogne. On souleva pour elle le couvercle des cercueils: « Ah ! dit-elle, en reconnaissant le prognathisme commun à tous les Valois, je pensais que nous tinssions nos bouches de ceux d'Autriche, mais à ce que je vois, nous les tenons de Marie de Bourgogne, notre ayeule, et des autres ducs de Bourgogne, nos ayeux. Si je vois jamais l'empereur, mon frère, je le lui dirai, encore le lui manderai-je. »

Telles anectodes font attrayante une lecture, même pour ceux qui ne cherchent à satisfaire aucun intérêt spécialisé et ne demandent que le plaisir d'esprit d'une heure. A ces lecteurs, les plus nombreux peut-être, on peut rapporter ce mot encore d'un prieur, montrant à François Ier ses ascendants défunts et désignant le crâne de Jean sans Peur, fendu par la hache de Montereau : « Voilà, Sire, la brèche qui permit aux Anglais d'entrer en France. »

A. de Maricourt et M. de Bertrandfosse. — **Les Bourbons**, un vol. in-8°, Emile-Paul, Paris, 1936 (*Prix : 18 francs*).

Assurés que ceux qui ont tenté d'éclairer l'histoire par la clinique, imbus de préjugés, ou bien laudatifs de parti pris, ont donné aux lecteurs « une vision étrangement faussée » de l'histoire, MM. de Maricourt et de Bertrandfosse se sont « essayés à saisir ce que furent — des Bourbons — l'hérédité, la pathologie, les amours et la grandeur » (p. 11). — « En un temps où certaines connaissances ont progressé, où les esprits s'éveillent aux mystères pathologiques, on peut, à l'aide des lumières médicales plus modernes, jeter un regard plus franc sur le passé » (p. 10).

Que les lumières médicales modernes aident à étudier pareils problèmes, on le croit volontiers. Qu'elles permettent de les résoudre, c'est une autre affaire ; et MM. de Maricourt et de Bertrandfosse disent bien : « On ne résoud jamais rien. » Quant à parler des morts sans passion, on y peut atteindre ; mais l'impartialité totale d'une froide indifférence est hors de nos moyens. Nos sentiments intimes nous commandent, et c'est tout juste pour cela que « les visages des morts nous apparaissent en des miroirs plus ou moins déformants » (p. 10).

A cette loi commune, MM. de Maricourt et de Bertrandfosse n'ont pu échapper, car nul n'y échappe. Ils ne nous ont pas moins donné une œuvre précieuse, précisément parce qu'elle nous met, pour regarder hommes et choses, à un point de vue inaccoutumé.

A défaut de pouvoir redire ici les mille détails de cette intéressante étude, remarquons du moins que, montrant que « les unions consanguines ont, chez les Bourbons, transformé des qualités en vertus et des défauts en vices poussés à l'extrême » (p. 21), cette étude confirme l'opinion aujourd'hui admise que la consanguinité est le type de l'hérédité convergente.

Qu'elle ait conduit les Bourbons à une dégénérescence aboutissant à la stérilité, les uns l'affirment, MM. de Maricourt et de Bertrandfosse le nient. « La race des Bourbons a traversé les siècles plus handicapée par des *misères*, que réduite dans sa vitalité et son intelligence » (p. 22). Pourtant, on ne peut s'empêcher d'être frappé du nombre très grand d'enfants de constitution délicate et morts jeunes, quand ce n'est pas au berceau, qui, sur l'arbre généalogique des Bourbons, sont autant de taches noires. Et force est aussi de reconnaître que, lorsque le comte de Chambord « s'enveloppa dignement dans le linceul — blanc — d'une monarchie morte » (p. 268), il était le dernier représentant de la branche aînée des Bourbons de France, qui disparut avec lui.



Vient de paraître :

Aux Editions A. Montourcy, 4 bis, rue Nobel, Paris, XVIIIe.

Henry Goudard. — **Glutathion et déficience hépatique**, *Thèse de doctorat en Médecine.* Ce travail, fait au laboratoire de Physiologie de la Faculté de Médecine de Paris, forme un beau volume in-8° de 63 pages.

Aux Editions Hachette et Cie, 79, Boulevard Saint-Germain, Paris, VIIe.

P. G. Wodehouse. — **J'ai trois amoureux**, un vol. in-8° de 239 pages, de la Collection *Les meilleurs romans etrangers.* Ces aventures de Sally, traduites de façon parfaite par Marion Gilbert et M. Duvivier, sont un amusant tableau des mœurs anglo-américaines.

Aux Editions Pierre Téqui, 82, rue Bonaparte, Paris, VIe.

Dr Auguste Vallet. — **Mes conférences sur les guérisons miraculeuses de Lourdes**, un vol. in-8° de 267 pages (*Prix : 15 francs*).

Aux Editions Etienne Chiron, 40, rue de Seine, Paris, VIe.

Dr Lucien-Graux. — **Le Portugal économique**, Rapport au Ministre du Commerce et de l'Industrie, un vol in 8° de 350 pages (*Prix : 35 francs*).

Aux Editions René Debresse, 38, rue de l'Université, Paris, VIIe,

René Debresse — **Rêveries et Musiques de Georges le Tourmenté**, coups de sonde aux mystères de l'âme humaine, un vol. in-16 jésus de 128 pages *Prix : 12 francs*).

Mme J. Moreau-Jousseaud. — **Le Secret d'une femme**, roman d'amour qui se déroule dans le Paris élégant et l'Italie en fleurs, un vol. in-8° de 257 pages. (*Prix : 12 francs*).

Aux Editions Jean Crès, 16, rue Soufflot, Paris, Ve.

Luce Laurand. — **Ma sœur Isabelle**, roman. Dans cette suite au précédent roman de l'auteur, *Fils d'or*, est développé le thème de l'amour maternel, plus fort que l'amour. Un vol. in-16 de 234 pages (*Prix : 12 francs*).

Gül Rana. — **Ma femme... vierge**, roman d'un mariage blanc dans l'ancien pays des Harems. Un vol. in-16 de 219 pages (*Prix : 12 francs*).

Aux Editions E. Figuière, 166, boulevard Montparnasse, Paris, XVe.

H. Blaquière. — **Guerre et Guerre**, considérations pacifistes ; un vol. in-8° de 187 pages (*Prix : 12 francs*).

Louis Dermeil. — **Sous le ciel marseillais**, Comédie dramatique amusante en cinq actes et quatre tableaux : un vol. in-8° cour. de 189 pages (*Prix : 12 francs*).

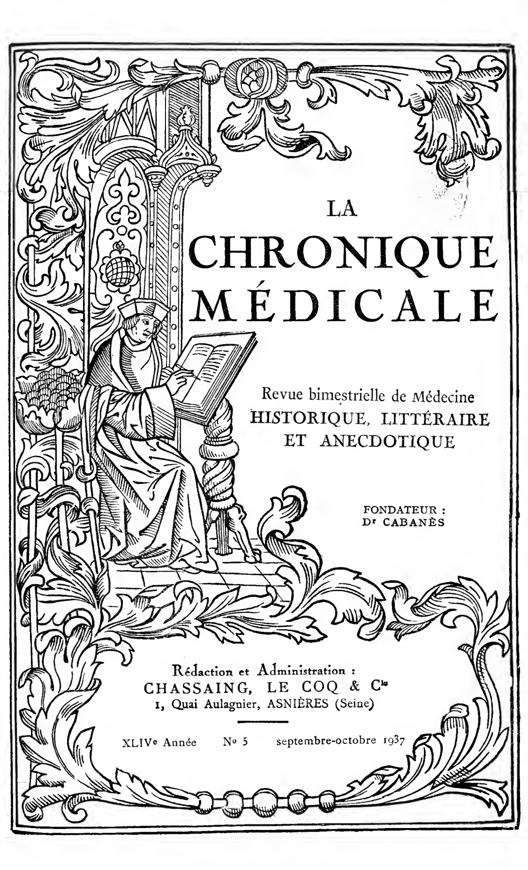
Charles Heyraud. — **Allons-nous vers une folie collective ?** Etude sur la Société moderne ; le mal présent et ses remèdes ; un vol. in-8° cour. de 56 pages (*Prix : 15 francs*)

Alphonse Louis Lally. — **Et comment cela advint-il ?** Roman d'amour où les mentalités française et américaine s'opposent avant de se fondre ; un vol. in-8° cour. de 224 pages (*Prix : 15 francs*).

Marie-Rose Marchal. — **Sur la terrasse des Aubépines**, réunion de quatre nouvelles, contées dans un cadre breton, un vol. in-8° cour. de 192 pages (*Prix : 1 francs*).

Le Gérant : R. Delisle.

Paris-Poitiers. — Société française d'Imprimerie et de Librairie. — 1937.



LA CHRONIQUE MÉDICALE

Revue bimestrielle de Médecine
HISTORIQUE, LITTÉRAIRE
ET ANECDOTIQUE

FONDATEUR :
Dr CABANÈS

Rédaction et Administration :
CHASSAING, LE COQ & Cie
1, Quai Aulagnier, ASNIÈRES (Seine)

XLIVe Année N° 5 septembre-octobre 1937



SOMMAIRE

Histoire de la médecine.

Ouzahorresent, prophète et médecin, par le Dr P. Noury.
Une origine peu connue de la syphilis.

Variétés.

Fêtes et loisirs au XVIIIe siècle.
A propos de grèves.
Enigme.
Logogriphe.

La médecine des Praticiens.

La *Néo-Neurosine Prunier*

Anecdote.

Jugement royal sur Guy de La Brosse.
Un mot de Laplace.
Charitable courage de Desgenettes.
Mot de joueur.
Le mauvais côté.

Correspondance médico-littéraire.

Questions. — Les Phéniciens.
Personnages à retrouver.
Le mal de Saint-Eloi.
Orthographe à préciser.
Un ennemi de la pêche.
Le chirurgien Ulmeau.
Poncet, médecin du Négus.
Lieu de naissance à déterminer.
Gui Patin.

Réponses. — L'inventeur de nos allumettes.
Léonard de Vinci et Cornelis Agrippa.
Aconta.
Philopédie.
Le mal de Saint-Divy.
Médecins-poètes.
Gerbert.
Dicton de Chavagnac et du Vivarais.
Personnages retrouvés.

Chronique bibliographique.

Gravures. — Guy de La Brosse. — La contrebande à l'Hôpital.

Abonnements : France, **24** fr. — Étranger, **42** fr.
Tous les abonnements partent du 1er janvier de l'année en cours.
France : le numéro **2** fr. — Étranger : le numéro **3** fr. **50**



La Chronique Médicale

REVUE BIMESTRIELLE DE MEDECINE
HISTORIQUE, LITTÉRAIRE ET ANECDOTIQUE

44e ANNÉE· N° 5· SEPTEMBRE-OCTOBRE 1937



Ouzahorresent, prophète et médecin

(VIe siècle avant notre ère)

par le Dr P. NOURY (Rouen).

Ouzahorresent, dit M. Alex. Moret, était chancelier du Roi du Nord de l'Egypte, commandant du Palais, Directeur de la Flotte royale sous les pharaons saïtes Amasis et Psammétique III.

Les inscriptions hiéroglyphiques, gravées sur sa statue naophore du Musée du Vatican, nous renseignent sur la vie de cet important personnage, qui rétablit les écoles d'enseignement supérieur en Egypte.

Quand, en 525 avant notre ère, Cambyse vainqueur envahit l'Egypte, il se fit couronner sous le nom de Mesoutira, après avoir fait déposer Psammétique (1) ; mais il continua à Ouzahorresent la confiance que les rois saïtes lui avaient toujours témoignée. Comme il était prophète de Neith, la Grande, mère de Râ, et instruit des rites sacrés et de la médecine, Cambyse le nomma son « grand médecin » et en fit son conseiller intime.

Sur le socle de la statue, on lit :

« ...comme il (Cambyse) était grand régent de l'Egypte et grand prince de tout pays étranger, il me fit grand médecin et me donna carrière auprès de lui, comme ami, commandant du palais. »

---

(1) A peine détrôné, Psammétique fomenta un soulèvement des Egyptiens contre l'envahisseur. Découvert, il fut condamné à mort par Cambyse ; il but du « sang de taureau » et mourut. (Hérodote, III, 14-16.)

Quand Cambyse retourna en Elam, Ouzahorresent le suivit ; et, après la mort du roi de Perse, survenue en 522 avant notre ère, il resta au service de Darius Ier. Celui-ci l'envoya de Suse en Egypte avec la mission de restaurer à Saïs les écoles sacerdotales ; parmi ces écoles étaient incluses celles où l'on enseignait la médecine.

Sur une autre face du socle de la statue, on lit :

« Voici que... Darius, vivant à jamais, m'ordonna d'aller vers l'Egypte... pour rétablir le bâtiment de la Maison de Vie (Collège des Scribes)... Je fis, dans ces (édifices), fondation d'étudiants de toute sorte, qui étaient des fils (de famille) et point des fils de pauvres. Voici... que Sa Majesté m'ordonna de leur donner toutes choses utiles, pour qu'ils fassent tous leurs travaux. Je les aiéquipés de tout ce qui pouvait leur être profitable, et de tous leurs instruments, qui sont (décrits) dansles livres et qu'ils avaient auparavant. Sa Majesté fit cela parce qu'Elle connaissait quel bienfait (donne) cet art pour faire vivre tout malade, et pour rendre stable le nom de tout dieu, et leurs temples, et leurs divines offrandes, et la célébration de leurs panégyries à jamais. »

Ceci indique la liaison étroite de la magie, voire de la sorcellerie, avec l'art de guérir, ce dont les papyrus médicaux nous avaient déjà instruit. La médecine est un « art et mystère » enseigné par le dieu Thot aux hommes et qui participe aux choses sacrées.

Fêtes et loisirs au XVIIIe siècle

D'après Labiche, Fouquet, au nom des Sociétés d'agriculture, écrivait à Mgr Bertin, le 19 janvier 1765, en demandant au ministre d'intervenir auprès de l'assemblée du clergé à l'effet de réduire le nombre des fêtes préjudiciables aux journaliers. « S'ils chôment, disait-il, ils se livrent à l'oisiveté et à la débauche ; s'ils travaillent, ils contreviennent à la loi ecclésiastique (*Archives nationales*, H., 1505).

Mgr Bertin en avait informé les agents généraux du clergé le 30 juin 1765. Ceux-ci lui répondirent, le 9 juillet, que le nombre des fêtes avait été bien réduit dans beaucoup de diocèses et que les Sociétés d'agriculture devaient s'adresser aux évêques de leur généralité.

Plus avant, le savetier de La Fontaine travaillait dans la joie, et ne se plaignait que du grand nombre de fêtes qu'il fallait chômer.

Aujourd'hui, le travail est devenu une pénitence, et l'observation de Fouquet sur l'occupation des loisirs, toujours grandissants, des journaliers reste vraie. Dr P. NOURY (*Rouen*).

A propos de grèves

Il est une grève rare, que pourtant nous avons vu, en France, se poursuivre plusieurs jours, il n'y a pas encore fort longtemps : c'est celle de prisonniers refusant toute alimentation. L'exemple nous en était venu d'au delà la Manche. Or, il est curieux de remarquer que ce qui apparaissait alors comme une nouveauté originale est, en réalité, la survivance de coutumes celtes remontant au lointain de l'histoire.

Lorsque saint Finnên, au VIe siècle, évangélisait l'Irlande, il sortit, un jour, de son monastère de Mag-bile (aujourd'hui Movilla, en Ulster), et se présenta devant une forteresse, dont on lui refusa l'entrée. Alors, Finnên resta devant la porte, et il jeûna. Il jeûna jusqu'à ce qu'on le reçût. Ce premier point acquis, il demanda à son hôte de lui raconter l'histoire de l'Irlande. On pense bien qu'il ne fut mis aucun empressement à le satisfaire. Voyant cela, « nous n'accepterons, dit-il, aucune nourriture tant que nous n'aurons pas obtenu les récits que nous désirons. » Aussitôt, on céda à son désir.

On peut s'étonner que pareil moyen ait obtenu, par deux fois, le même succès ; mais la surprise est beaucoup moindre lorsqu'on se souvient que le jeûne était le moyen que l'antique loi irlandaise mettait à la disposition des faibles quand, victimes d'une injustice, ils voulaient contraindre les forts à céder devant leur plainte désarmée.

Une origine peu connue de la syphilis

Au nord-est de la Russie d'Europe, vivait jadis le peuple des Zyrianes, d'origine finnoise. Leurs descendants sont encore en assez grand nombre dans les gouvernements de Vologda, de Perm, de Viatka et d'Arkhangel. Alexandre Krassoff, qui a écrit leur ancienne histoire (*La vie, les mœurs et l'état économique du peuple Zyriane avec l'exposé de son culte païen et de sa conversion au christianisme*, in-8o jésus, P. Lemaire, Paris, 1900), rapporte qu'un des principaux parmi leurs dieux était *Versa*, l'esprit des forêts.

D'après la croyance zyriane, écrit-il (p. 47), chaque forêt a son *Versa*, qui y habite de grandes maisons avec toute sa famille et tout ce qu'il faut pour le ménage.

Cette multiplicité des Versa a son importance, si on se souvient d'une légende païenne, qui intéresse la médecine.

Versa, comme les Zyrianes, raconte Al. Krassoff (p. 48), se marie plusieurs fois ; ses épouses, le lendemain du mariage, vont habituellement au bain ; et si, ce jour-là, il arrive à un homme de passer près de l'endroit, *Versa* l'inonde des pieds à la tête avec l'eau, qui a servi au bain de ses femmes ; et, alors, le pauvre Zyriane peut être sûr d'être infecté de la maladie vénérienne.

Si « la maladie vénérienne » est la syphilis, comme il est probable, voilà une origine peu connue de la vérole. Il est seulement fâcheux, au point de vue de l'ancienneté de cette affection dans la Russie du nord-est, qu'on ne puisse fixer une date à la naissance de la légende zyriane. Elle remonte peut-être au delà du VIe siècle ; en tout cas, on ne peut guère la faire descendre plus bas que le douzième.

Enigme & Logogriphe

C'est, cher lecteur, pour ton utilité,
C'est pour ton bien que je suis née,
Et, pour remplir ma destinée,
Sans cesse tu me vois braver la propreté.
Mais de quelle étrange manière
On paie un bienfait de nos jours !
L'instant où j'offre mon secours,
Est l'instant où chacun me tourne le derrière.

En coupant une tête, on donne le trépas ;
C'est la méthode au moins communément suivie.
En amputant la mienne, on me donne la vie
Qu'auparavant je n'avais pas.
Je suis alors un oiseau de passage
Très distingué par son plumage.
On me remarque aussi dans un repas,
Par mon volume et mon goût délicat.
En me rendant ma tête, on m'y donne autre place ;
C'est l'argent, le vermeil, le Sèvres, le Japon
Dont on a soin d'embellir ma prison,
Qui n'occupe, il est vrai, qu'un très petit espace.
J'ai fait naître un adage, en arrivant trop tard,
Lequel vulgairement s'applique à tout retard.
Enfin, d'un fat à la démarche fière,
On dit qu'il croit primer, chez le Saint Père,
Dans une dignité qui tient son nom de moi.
Tu n'es pas envieux, Lecteur, d'un tel emploi.

La Médecine des Praticiens

La **Néo-Neurosine Prunier**

MÉDICATION PHOSPHORÉE, CALCIQUE, MAGNÉSIENNE

La NÉO-NEUROSINE PRUNIER associe les effets thérapeutiques des glycérophosphates à ceux du chlorure de magnésium. La NÉO-NEUROSINE est, en effet, du phosphoglycérate de chaux et de soude en mélange avec le chlorure de magnésium. L'action des phosphoglycérates a fait depuis longtemps ses preuves. Ce sont surtout des restaurateurs du système nerveux. Ils refont le tissu nerveux en lui apportant le phosphore qu'il a dépensé de façon exagérée. Ils redonnent la vigueur à tous les surmenés du muscle et du cerveau, à tous ceux que les événements actuels, la difficulté des affaires, énervent ou dépriment. Ce sont les remèdes essentiels des asthénies.

Nous avons dit que la NÉO-NEUROSINE contenait du chlorure de magnésium. On a peut-être amplifié un peu trop les effets thérapeutiques de ce dernier produit. Mais il en a de réels, qui ne sont pas obtenus avec d'autres corps plus ou moins similaires. La NÉO-NEUROSINE décongestionne sérieusement le foie et le désencombre de tous les déchets de la nutrition générale ; elle règle son fonctionnement à un degré normal. La NÉO-NEUROSINE soutient le foie dans son œuvre d'arrêt et de destruction des toxines, dans le rôle immense qui lui est dévolu dans l'ensemble du métabolisme général et qui fait de lui un agent essentiel de la nutrition.

Le chlorure de magnésium assure la régularité des fonctions intestinales, et c'est là une propriété fort appréciable. C'est encore un protecteur, un nourricier de la cellule organique. Il entretient et fortifie le jeu cellulaire.

En résumé, la NÉO-NEUROSINE PRUNIER refait, revigore les systèmes nerveux affaiblis, vivifie les ensembles cellulaires à activité ralentie.



GUY DE LA BROSSE

(?-1641)

 Anecdotes 

Jugement royal sur Guy de La Brosse. Une fois, le duc de Vendôme dit au roi Henri le Grand que le médecin La Brosse, qui était un bon Astrologue, lui avait dit que le Roi se devait bien tenir en garde ce jour. Le Roi lui répondit : « La Brosse est un vieux fol, qui prophétise ces choses-là, et Vendosme un jeune fol, qui adjouste foy à ces sottes resveries. »

Un mot de Laplace. Un de ses amis demandait, un jour, à Laplace pourquoi il avait fait mettre des médecins à l'Académie des Sciences. Il répondit : « C'est afin qu'ils se trouvent avec dès savants. »

Charitable courage de Desgenettes. C'était à Jaffa. La peste décimait les troupes ; le découragement et la peur entraient partout. Un jour que Berthollet venait de déclarer à Desgenettes que la salive lui paraissait être le premier véhicule de la peste, il se rencontra qu'un malheureux soldat, qui allait mourir, demanda au médecin de partager avec lui un reste de la potion qu'on lui avait prescrite. « Sans s'émouvoir et sans hésiter, écrit Pariset, Desgenettes prend le verre du malade, le remplit « et le vide : action qui donna une lueur d'espoir au pesti- « féré, mais qui fit pâlir et reculer d'horreur les assistants. »

Mot de joueur. Le général de S..., sénateur à trente ans, était passionné pour le jeu de whist ; et, comme il y avait une guigne persistante, il était connu comme un des plus vifs maudisseurs de la déveine qu'il pût y avoir. Un jour qu'il tonnait contre elle, il s'écria : « Sapristi ! j'ai si « peu de chance que, s'il me prenait fantaisie de me faire apo- « thicaire, le Ciel supprimerait aussitôt les culs ! »

Le mauvais côté. Un jeune et riche Suabe, estant malade d'une grande douleur qu'il sentoit à la teste, on luy prépara un Clystère. Or, comme l'Apoticaire dressoit son équipage pour le luy donner, le Suabe, non accoustumé qu'on luy siringuat par le fondement ainsi rudement, se leva tout en furie ; et, jurant *Bigott*, et appelant tous les médecins *Schelms*, dit qu'ils estoient de gros asnes, de luy vouloir mediciner le cul quand son mal estoit à la teste. Ce qu'ayant dit, il print le clystère et l'avalla. (*Roger Bontemps*).

Caricature

LA CONTREBANDE A L'HOPITAL

par Ch. Jacque



Dites donc, la mère... Vous n'apportiez que cela à votre malade : un jambon et trois saucissons ! ... Confisqués !

— Pardine ! vous le laissez mourir de faim, le pauvre homme. Je voulais lui faire manger quelques petites douceurs.

Correspondance médico-littéraire

Questions

Les Phéniciens. — En 1832, le marquis de Fortia d'Urban publiait, en in-8°, à Paris, chez Fournier, ses *Essais sur l'origine de l'écriture, sur son introduction dans la Grèce et son usage jusqu'au temps d'Homère.* L'ouvrage a vieilli, mais il reste curieux. J'en ai retenu, en particulier, le passage suivant, qui m'a conduit à quelques questions.

Page 146. — Quant au nom de Phéniciens ou Rouges, que portaient les habitants de Tyr et de Sidon, il leur venait de la couleur rouge des terres et des rochere qui bordent une partie du golfe Arabique et des côtes méridionales de l'Arabie.

Cette espèce de phénomène avait fait donner à toutes les mers comprises entre les côtes orientales de l'Afrique et de l'Inde le nom de mer Rouge, que les Grecs exprimèrent par le mot Erythrée ; et le nom de Rouges ou Phéniciens devint commun à plusieurs peuples qui en occupaient les bords.

La couleur des rochers du rivage a-t-elle vraiment été la cause du nom de Rouges donné aux riverains ?

L'étymologie que le marquis donne du mot Phénicie est-elle acceptable ?

Juvien (*Nice*).

Personnages à retrouver. — Puisque *La Chronique Médicale* publie parfois des épigrammes contre les médecins, en voici une à l'occasion de laquelle mon ignorance me pousse à deux questions :

Qui medicus nostra vixit proeclarus in urbe,
Hoc latet exanimis marmore Doctor Egault.
Multa dedit praescripta gravis, longumque per aevam,
Nec sanandi unquam doctus in arte fuit.
Non, nisi forte quidem, vitam ulli reddidit aegro :
Quot miseros culpà perdidit ipse suà !

Je crois qu'on peut traduire : « Sous ce marbre, repose inanimé, le Docteur Egault, médecin qui eut, de son vivant, grande vogue dans notre ville. Il a, pendant de longues années, donné gravement des prescriptions sans avoir jamais su l'art de guérir. Ce fut bien par hasard, s'il rendit jamais la vie à un seul malade. En revanche, que de malheureux ont été perdus par sa faute. »

Mes questions sont deux parceque j'ignore tout à la fois qui fut le poète satirique et qui fut le Docteur Egault. J'ai retrouvé ces vers latins dans un recueil manuscrit de mes années de collège, et aucune indication ne les accompagnait.

Daulon-Daure (*Tarbes*).

Le mal de Saint-Eloi. — Un lecteur de *La Chronique Médicale* pourrait-il dire ce qu'est le « Mal de Saint-Eloi » ?

G. Laporte (*Barbezieux*)

Orthographe à préciser. — Ecrivant à un ami, j'avais joint à ma lettre un menu cadeau pour sa jeune fille, accompagné d'un bon conseil. Le papa me remercie aussitôt, et ajoute qu'à la lecture de mon bon conseil, sa fille a... ici, la lettre témoigne d'une hésitation orthographique. Mon ami a manifestement commencé par écrire : « a piqué son fard », mais il s'est repris et a définitivement corrigé : « piqué son phare » Je devine qu'il a pensé au passage rapide du feu quelquefois rouge d'un phare ; mais fard peut également se soutenir, et j'écrirais plus volontiers ainsi.

Je reste cependant dans le doute. Quoique l'orthographe de l'argot ne soit pas toujours facile à établir, un lecteur de *La Chronique Médicale* pourra-t-il fournir ici une précision ?

Daulon-Daure (*Tarbes*).

Un ennemi de la pêche. — Un de nos confrères, grand pêcheur devant l'Eternel, contait un soir, en riant, qu'il avait en détestation particulière, devinez qui ? ... Tout simplement le philosophe Platon.

Et pourquoi, Seigneur ? — Parce que Platon, paraît-il, défendait la pêche, à cause que, dans cette occupation, on ne fait aucune épreuve de hardiesse, ni aucun exercice d'esprit, de vitesse, d'adresse et de force de corps.

Personne n'en voulant rien croire, et notre confrère étant incapable de fournir la moindre référence bibliographique, un autre, plus familier avec Platon, pourrait-il dire si le philosophe grec a ainsi condamné la pêche et dans quelle de ses œuvres cette condamnation peut se retrouver ? Freuel (*Paris*).

Le chirurgien Ulmeau. — Au chapitre 41 du livre III de *Pantagruel*, Rabelais rapporte que, parmi les huit enfants d'Oxylus et d'Hamadrias, *le dernier eut nom Ulmeau et fut grand chirurgien de son temps*. Qui est ce chirurgien Ulmeau, et que sait-on de lui ?

Il y a bien un François Ulmeau, *pictaviensi*, qui publia à *Poictiers* en in-4°, un ouvrage aujourd'hui peu connu et fort rare sous le titre *In circulationem sanguinis Harveianam exercitatio anatomica* ; mais ce travail est de 1659 ; il est donc de plus de cent ans postérieur à Rabelais. Ce François Ulmeau a pu, il est vrai, avoir parmi ses ascendants un chirurgien célèbre.

On pourrait aussi penser à Jean Delorme, médecin de Louise de Lorraine et père de Charles de l'Orme ; mais Jean Delorme, né à Moulins en 1547, n'avait que deux ans quand François Ier accorda approbation et privilège au Tiers livre (19 septembre 1545).

Ph. Nice (*Paris*).

Poncet, médecin du Négus. — La vie du médecin voyageur Poncet (Charles Jacques) a été écrite par le géographe Eyriès et publiée, en 1823, dans la *Biographie universelle* de Michaud (t. XXXV, p. 341-345, nouvelle édition, t. XXXIV, p. 47-48), d'où elle a passé, considérablement réduite, dans la *Nouvelle Biographie* de Hoefer (t. XL, col. 738-739, Carré, 1862), dans le *Grand Dictionnaire universel du XIXe siècle* par Pierre Larousse (t. XII, p. 1385, Paris, 1874), etc. Elle ne figure pas dans les dictionnaires de biographies médicales. Eyriès a ignoré le lieu et la date de la naissance de Poncet; il ne signale que sa mort, en Perse, en 1706.

En 1692, Poncet est établi au Caire, où il pratique la pharmacie, la chirurgie et la médecine, avec un succès considérable, et il est dans les meilleurs termes avec Benoît de Maillet, consul de France.

En 1698, arrive au Caire un facteur du roi d'Abyssinie, chargé de trouver un médecin capable de guérir ce monarque et son fils, tous deux affligés « d'une espèce de scorbut, qui menaçait de dé- « générer en lèpre ».

Maillet lui recommande Poncet, qu'il emmène avec lui, le P. Brèvedent, jésuite, l'accompagnant comme domestique. Poncet est muni d'une caisse de remèdes fournis par le consulat français. Les voyageurs se mettent en route le 10 juin 1698; mais Poncet arrive seul à Gondar le 21 juillet 1699, le P. Brèvedent étant mort après avoir franchi la frontière d'Abyssinie.

Poncet est reçu à la cour et logé au palais du Négus. Il eut le bonheur de guérir en peu de temps le souverain et son fils.

Comblé d'honneurs et de présents, il revient au Caire, où il débarque, un beau matin, après un voyage fort accidenté; puis, il part, accompagné du P. Verseau, procureur des missions de Syrie, pour Versailles, où il doit rendre compte au roi de son voyage en Abyssinie. Louis XIV fait le meilleur accueil à ces deux voyageurs, qui savent l'intéresser ; et, du coup, ils deviennent populaires. Alors, Poncet s'exhibe à la cour et à Paris « vêtu à l'abyssinienne et por- « tant une chaîne d'or ».

Le mercredi 3 mai 1702, les deux voyageurs sont reçus par l'*Académie Royale des Sciences*. Leur réception est mentionnée de la façon suivante dans le procès-verbal de la séance.

Le P. Verseau, missionnaire jésuite, qui a été longtemps en Syrie et a fait plusieurs voyages au Caire, et Mr Poncet, *franc-comtois* médecin, qui a été du Caire en Ethiopie pour traiter le roi des Abyssins de quelques maladies, sont entrés dans l'assemblée et ont parlé de différentes choses qu'ils ont observées dans les païs qu'ils ont vus ; de l'inondation du Nil ; du temps réglé pour les pluyes en Ethiopie, etc.

Après toutes sortes de mésaventures, Poncet ayant perdu toute considération, quitta Paris et reprit le cours de ses voyages. Il arriva en Perse en 1706 et il y mourut au bout de peu de temps.

La relation de son voyage en Ethiopie, de 1698 à 1700, a été publiée dans les *Lettres édifiantes* et critiquée dans le *Journal des*

Savants de 1705. Mais, c'est le procès-verbal de la séance de l'*Académie des Sciences* qui nous apprend l'origine franc-comtoise de Poncet. Pourrait-on savoir le lieu précis et la date de sa naissance?

Dr Maxime (*Paris*).

***Lieu de naissance à déterminer*.** — Le trouvère normand Guernes, Garnier, Varnier ou Varniers est auteur d'une *Vie de Saint François de Canterbury*, publiée en 1177, et écrite en vers alexandrins, groupés en stances de cinq vers sur la même rime. En voici une, prise comme exemple, où les médecins sont en cause.

Tuit li phisicien ne sont adès bons mire
Tuit clers ne saivent pas bien chanter ne bien lire.
Asquanz des troveors faillent tos à bien dire,
Tel choisit li mielz ki le mielz kuide eslire,
Et tel kuide estre mieldre, des altres est li pire.

Notre normand a signé Varnier, clerc du Pont ; mais quel Pont ? Pont-Audemer ? Pont-Levesque ? ou Pont-de-l'Arche ?

Dr P. Noury (*Rouen*).

***Gui Patin*.** — Dans le no 4 de son vol. VIII, *La Saignée blanche*, au-dessous d'un portrait un peu fantaisiste de Gui Patin, écrit : *Auteur de 10.000 ouvrages illicites, interdits par le gouvernement français (1602-1672)*.

A. Garrigues, dans une étude sur Gui Patin, avait déjà émis l'hypothèse (appuyée de quelques bonnes raisons) que le vieux Doyen avait fourni des informations à diverses gazettes de Hollande ou d'ailleurs, gazettes que le gouvernement français poursuivait, parce qu'elles lui étaient hostiles.

Est-ce cette opinion, discrètement émise, qui est devenue par grossissement celle de *La Saignée blanche* ? Ou bien pourrait-on dire à qui la petite revue américaine a bien pu emprunter les 10.000 ouvrages illicites de Gui Patin, interdits par le gouvernement francais ? A priori, il y a là une bien curieuse manière de présenter à des médecins l'histoire de la médecine.

Martignac (*Loches*).

Réponses

L'inventeur de nos allumettes (XLIV, 96). — M. Lavalprioul remet en question un vieux problème de priorité. Je ne sais si *La Chronique Médicale*, comme il l'assure, a pris parti autrefois sur ce point ; ce ne fut toujours pas au cours des dix dernières années. En revanche, dans le nº 11, du 15 mars 1924, du journal *Savoir* (1re série), M. Jacques Boyer attribuait l'invention de nos allumettes au médecin Charles Sauria ; et il semble bien qu'il eut raison.

Du moins, M. Lavalprioul a-t-il fort exactement posé sa question en demandant quel est l'inventeur de *nos allumettes actuelles*, c'est-à-dire des allumettes qui s'allument par frottement. Cette précision a son importance ; sans elle on ne peut s'entendre.

Le 15 décembre 1892, M. le Dr Léon Chapoy, dans une séance publique de la *Société d'Emulation du Doubs*, donnait lecture d'un Mémoire ayant pour titre : *L'Invention des allumettes chimiques et son origine franc-comtoise.* On trouve là, sur le sujet, tous les renseignements souhaitables.

Page 10 (du tirage à part). — En 1807 ou 1808, a-t-on dit sans preuves certaines, apparaissait sous le nom de briquet oxygéné ou plutôt d'allumettes oxygénées un procédé se rapprochant beaucoup plus (que celui du colonel Grobert) de celui que nous employons maintenant. On l'a attribué à un auteur inconnu. C'est à tort. On l'appelait, en effet, briquet Fumade.., parce qu'il avait été imaginé par Chancel, préparateur du baron Thénard. Fumade avait acheté, pour quelques mille francs, le droit d'exploitation de ce procédé et s'était octroyé — gratuitement sans doute — le droit de le baptiser à son profit.

La découverte du chlorate de potasse par Berthollet, en 1786, en était la base. Une pâte composée de phosphore, de soufre, de chlorate de potasse, de poudre de lycopode, de gomme arabique et d'une matière colorante variable, adhérait à des allumettes en bois simple. *Celles ci ne s'enflammaient pas par la friction.* En les trempant dans un tube de verre contenant de l'acide sulfurique, on les allumait. Il fallait que cet acide fût concentré. Aussi se hâtait-on de refermer le tube, qu'on avait ouvert avec une grande précaution.

Voilà pour la part d'invention de Chancel. M. le Docteur Chapoy dit ensuite les multiples essais faits un peu partout avant la découverte que fit un jeune Jurassien au collège de l'Arc à Dôle. Il se nommait Charles Sauria, et devait devenir plus tard docteur en médecine. C'est à lui que revient sans conteste l'invention des allumettes d'abord soufrées, puis trempées dans du chlorate de potasse légèrement chauffé afin de faire adhérer au soufre quelques particules de chlorate de potasse, et qui s'allumaient *par frottement* sur une surface enduite de phosphore. L'étude de M. Léon Chapoy ne laisse aucune incertitude sur l'attribution à Charles Sauria de l'invention de nos actuelles allumettes *s'enflammant par frottement.*

BLAISOT (Toulouse).

Léonard de Vinci et Cornelis Agrippa (XLIII, 275). — *La Chronique Médicale* a attiré l'attention sur la thèse de M. Louis Sauné : *L'Influence des chercheurs de la Médecine universelle sur l'œuvre de Rabelais*. Je trouve sur ce sujet une phrase curieuse dans l'étude que M. T. Dromard Mairot consacrait, en 1933, à l'*Esthétique de Léonard de Vinci* (in-8°, Jacques et Demontrond, Besançon) :

Page 113. — La place de Léonard de Vinci, si on la considère hors de l'art, demeure à côté des Cardan, des Galilée et des mathématiciens des XVIIe et XVIIIe siècles, hommes de sciences et non magiciens. Ils s'éloignent tous nettement de cet occultisme gothique ténébreux et mythique, mélange de sorcellerie antique et de magie alexandrine, caricature fièvreuse du mystère pythagoricien, réveillée de loin en loin, pour leur propre confusion, par des Simon le Mage, *Alcofribas* (c'est moi qui souligne), Mesmer ou Cagliostro.

Si je n'avais rencontré que cela dans l'ouvrage de M. Dromard Mairot, peut-être ne vous aurais-je pas écrit. Mais, d'une part, le critique des Livres de *La Chronique Médicale* regrettait que M. L. Sauné n'ait pas consacré de plus longues pages aux relations possibles de Rabelais et de Cornelis Agrippa. D'autre part, au sujet de ce dernier, M. Dromard Mairot écrit les lignes suivantes :

Page 113. — Sans parler du *Collegium lucis* des Rose-Croix, dont les arcanes sont inaccessibles depuis des siècles, ni des Loges opératives d'Europe, dont la *Grande Loge d'Angleterre*, fondée en 1717, orienta les activités vers le domaine spéculatif, on retrouve au temps de Vinci l'existence d'un de ces collèges ésotériques, signalée par une lettre adressée de Lyon à Agrippa de Netsheim par le médecin Landolphe vers 1510, c'est-à-dire trois ans avant l'arrivee en France de Léonard de Vinci. Ce document recommande au célèbre maître ès sciences occultes un *chercheur diligent* porteur de correspondances, à mettre à l'épreuve avant la réception éventuelle dans leur société (*si in nostra velit jurare capitula, nostro sodalicio adscitum face*).

Ce *chercheur diligent* fut-il Léonard de Vinci ? Les *Manuscrits* de Léonard où le Maître de Milan fait le véhément procès des sciences dites occultes rend la chose fort improbable, mais le Sâr Peladan, qui a accrédité la légende d'un Léonard Mage et Nécromant, n'eût pas douté un seul instant de la rencontre de Vinci et de Cornelis Agrippa.

AMERLIN (*Paris*).

Aconta (XLIV, 67, 100). — L'herbe appelée *Aconta* par Benoist de Sainte-More, est certainement l'aconit.

La tradition des poètes veut, en effet, que cette plante, très abondante auprès d'Héraclée, dans le Pont, où se trouvait la caverne par laquelle Hercule descendit aux Enfers, soit née de l'écume de Cerbère lorsque Hercule lui serra la gorge. C'est tout juste ce que rappelle Benoist de Sainte-More.

D'autre part, les deux derniers vers du *Roman d'Eneas*, cités par *La Chronique Médicale*, sont imités d'Ovide (*Métamorphoses*, I, 148), qui nomme expressément l'aconit.

Enfin, c'est bien là l'*erbe mortelle* que Médée employait parmi ses poisons, dont Indiens, Gaulois et Germains empoisonnaient leurs flèches, et que les Romains regardaient comme le plus meurtrier des poisons. Dr Léon NEURAY (*Fléron*).

Philopédie (XLIII, 263, 289). — M. E. Apert a trop bien répondu à la question posée par M. G Lamothe pour que je vienne y répondre à mon tour. J'envoie donc simplement un détail à côté, qui m'a semblé ne pas manquer d'intérêt.

Le souci de l'amélioration de la race par des mesures prises de loin a occupé foule d'esprits dans tous les temps. A s'en tenir aux siècles derniers, il n'y a pas que Quillet, dont la *Callipédie* fut célèbre, et Robert le Jeune, dont la *Mégalanthropogénésie*, sans être aussi connue, eut cependant son heure de vogue ; il y a encore A. G... de B. S. O. qui, en 1809, donnait en in-8°, à Paris, chez Ferra, *La Philopédie ou Avis aux Epoux sur l'art d'avoir des enfans sans passions*. — Robert était médecin ; Quillet, chanoine ; A. G... de B. S. O., simplement auteur méconnu, et son beau zèle n'avait que vingt-neuf ans.

Il est moins rare de voir, à cet âge d'expérience menue, donner des conseils qui en réclament tant, et discourir sur des sujets qui exigent foule de connaissances spéciales qui font défaut, qu'il n'est curieux de rencontrer un « moins de trente ans » placer le bonheur dans l'absence de toute passion. A la vérité, notre homme entend par passion l'exaspération des vertus et des vices (p. 24), la vertu étant le résultat d'une force organique, qui nous pousse au bien ; le vice, le résultat d'un défaut organique, qui nous entraîne au mal (p. 25).

Les deux définitions dernières ont au moins l'avantage de permettre de soutenir qu'il est possible de diriger une *force organique*, de corriger un *défaut organique*, en vue d'un heureux résultat ultérieur, en l'espèce en vue d'avoir des enfants sans passions.

Il y a, d'abord, pour cela le moyen précoce d'une préparation au mariage, qui fait les futurs époux sans cesse en garde contre eux-mêmes, prudents dans leur conduite, économes dans leurs besoins, sages dans le choix de leurs occupations, de leurs plaisirs, de leurs récréations même les plus frivoles (p. 121). Ajoutez, que l'union d'êtres

parfaits aussi assortis doit tout devoir à *l'estime* réciproque, rien aux seules « convenances », bien moins encore à l'amour, qui, *de toutes les passions, qui portent dans le principe de la génération un levain dangereux, est celle que nous redoutons le plus* (p. 120).

Encore n'est-on pas toujours certain d'éviter ainsi tout vice de la conception. Par bonheur, on peut corriger celui ci s'il existe ; mais il n'est qu'un temps pour cela, c'est celui de la grossesse. Plus tard, l'art ne peut qu'achever ce qu'on aura ébauché déjà (p. 113). Je passe sur le détail des règles de conduite que l'auteur dicte, à ce sujet, aux femmes enceintes. L'hygiène la plus minutieuse s'y complique, d'une part, de la nécessité du végétarisme de la suppression des épices, des assaisonnements perfides, du vin, du café, des liqueurs ; d'autre part, de l'abandon de tout travail qui exige une application suivie, une patience opiniâtre, une vigueur trop grande, du sacrifice des soirées, de la valse, du jeu, des lectures romanesques, du théâtre, des toilettes inharmoniques avec les saisons. J'en oublie ; mais *il suffit de dire qu'une femme vraiment pénétrée des obligations de son état ne doit marcher que la sonde en main dans la carrière orageuse de la grossesse* (p 180).

Le plus extraordinaire dans ces conseils n'est pas la quasi impossibilité pratique de les suivre tous, dont notre jeune réformateur s'est à peine douté. Il est dans l'alimentation de l enfant.

Nous ne voulons ni du lait gâté des mères, ni du sein d'une femme mercenaire, ni du pis des animaux (p. 185).

Toutes les femmes ont des passions plus ou moins funestes dans leur influence et proportionnées à la sphère de leur condition (p. 186).

De tous les enfants allaités par des bêtes, il en est très peu qui n'aient pas *quelque chose de leurs nourrices* (p. 189).

Alors ? — Alors, l'auteur propose un apozème bienfaisant qu'il nomme *lac-orizie* Rassurons-nous, ce n'est pas une spécialité. Le *lac-orizie* ne détrônera pas la *Phosphatine Falières* Il s'agit d'une panade faite de demi-livre de *galette* de fleur de riz, bouillie dans une pinte d'eau, passée avec expression dans une chausse d'hypocras de manière que le lait qui en sort ne soit pas trop nébuleux. A ce lait, « pas trop nébuleux », on ajoute une once de sucre et un demi-gros de sel gris (p. 192).

Quoique ce système soit le resultat d'une inspiration vertueuse et qu il puisse avoir les plus heureux succès, je ne puis m'empêcher de remarquer ici que celui qui le propose n'a jamais été dans le cas de l'éprouver, puisqu'il est celibataire. Dans une cause si délicate on ne peut être trop circonspect sur la manie des innovations Celle-ci intéresse tellement la société, que je crois devoir exiger de mon fils qu'il laisse subsister cette courte observation (*Note du père de l auteur*, p 1 4).

A coup sûr, A. G... de B S. O. n'avait pas été élevé suivant son système ; et, par surcroît, il était entré dans la *gens irritabile* des auteurs. Cependant, il se montra « sans passion » en acceptant de publier l'observation de son père. Cette obéissance filiale mérite bien quelque indulgence au jeune réformateur.

Francis Laurent (*Saint-Paul*).

Le Mal de Saint-Divy (XLIV, 95). — Saint Divy est un saint breton. Sa mère était sainte Nonne, appelée aussi sainte Mélarie. Je n'ai retrouvé ni la mère ni le fils dans *La légende dorée* de Jacques de Voragine ; mais Dom Lobineau racontait, en 1725, leur légende dans sa *Vie des Saints de Bretagne*.

Au cours d'un *voyage de dévotions*, sainte Nonne fut violée par un prince, ce qui fait dire à Dom Lobineau que c'est là une leçon propre à détourner les vierges des pratiques de dévotion extérieures et extraordinaires. Toutefois, — encore qu'un peu tard, — la sainte parvint à s'enfuir, et les païens se mirent à sa poursuite. Arrivée à Girinon (canton de Landerneau), comme elle courait sur un petit chemin creux au bord duquel se trouvait un rocher, elle tomba à genoux sur la pierre, et mit au monde un enfant, le futur saint Divy. Dans un article sur les *Pierres à empreintes* publié, en 1890, dans le *Bulletin de la Société archéologique du Finistère*, l'abbé Abgrall rapporte que l'empreinte des deux genoux de la sainte restèrent gravés dans la pierre sur laquelle sainte Nonne tomba ; et qu'on voit, à l'autre extrémité du rocher, le berceau de saint Divy.

Mais le *Mal de Saint-Divy* ? — On appelle ainsi, dans le Finistère, la présence, chez les nouveau-nés, d'une veine bleue entre les deux sourcils. Les enfants qui présentent ce symptôme sont portés à la *pierre* de sainte Nonne et couchés dans le *berceau* de saint Divy, en ayant soin de bien placer leur tête dans le creux où saint Divy reposait la sienne.

Le HELLEY (*Rennes*).

Médecins-poètes (XLIV, 95). — Parmi les poèmes didactiques grecs, M. Marcel Coulon connaît seulement ceux de Nicandre ; mais, à ne prendre que le volume de la collection gréco-latine de Firmin Didot, intitulé *Poetae bucolici et didactici* (in-8°, Paris, 1851), on en rencontre bien d'autres. Sans parler des anonymes, il y a là les poèmes de Manuel Philé édités et traduits par F. S. Lehrs et Fr. Dubner : *De proprietate animalium* ; *De Elephante* ; *De Plantis*. Il y a les *Fragmenta poematum rem naturalem vel medicinam spectantium*, édités et traduits par U. Cats. Bussemaker, qui nous fournissent les noms de Archestrate de Syracuse, de Numenius, de Pancrates, de Rufus d'Ephèse, de Philon, d'Eudème, d'Andromache l'ancien, d'Aglaias, de Mnesithée l'Athénien, de Servilius Damocrates. Il y a, édités et traduits par Arminius Koechly, les *Phaenomena et prognostica* d'Aratée, les *Carmina astrologica* d'un faux Manethon et de Maxime ; les *Fragments* de Dorothée et d'Annubion. Tout cela dans un seul volume qui n'épuise pas la question.

Dans le tome second — le seul dont je dispose — des *Physici et medici graeci minores* de J. L. Ideler (in-8°, Berlin, 1842), je trouve les ïambes des poèmes grecs *De Arte sacra* de Théophraste, de Hierothée et d'Archelaus.

Sans davantage chercher dans les livres et à interroger seulement ses souvenirs, il revient en mémoire que les *Aurea Carmina* de Pythagore sont attribuables selon toute vraisemblance à un médecin pythagoricien ; — qu'Empédocle avait écrit un poème sur la Médecine et un autre sur la Sphère, aujourd'hui perdus, il est vrai ; — que Marcellus de Sidon est, lui aussi, l'auteur d'un poème sur la médecine, perdu comme les précédents. Je laisse de côté les poèmes géographiques de Dicéarque, de Scymnus de Chio et de Denys le Périégète, parce que ceci est étranger à la médecine et que nous ignorons si ces poètes furent des médecins.

Il est possible que parmi les noms que je viens de rappeler, plusieurs ne soient pas, non plus, noms de médecins ; mais parmi tous ces poètes, il restera toujours assez de médecins pour qu'il ne soit pas possible de limiter aux vers de Nikias et de Nicandre la contribution des disciples d'Esculape à la poésie grecque.

A Rome, la médecine ne fut pas en honneur comme elle l'était en Grèce ; elle fut longtemps abandonnée à des esclaves ou à des affranchis. On comprend ainsi, à ne prendre, par exemple, que la période qui va de la mort d'Auguste au règne d'Adrien, c'est-à-dire un moment où la versification était le passe-temps familier des personnes de la « bonne société », que les médecins qui, — sauf quelques exceptions, — ne faisaient pas partie de cette dernière, ne se soient pas livrés à ce passe-temps journalier.

Cependant, avant comme après cette période, on peut relever quelques titres de poèmes didactiques touchant à la médecine et même le nom d'un vrai poète qui, suivant toute vraisemblance, fut médecin. C'est ainsi qu'au premier siècle avant notre ère, se placent deux ouvrages, aujourd'hui perdus : *Ornithogenia* et *Theriaca* d'Æmilius Macer de Vérone, qu'il ne faut pas confondre avec un autre Macer, plus récent, auteur d'un *De virtutibus herbarum*. — Au IIIe siècle de notre ère, Quintus Serenus Sammonicus donnait les mille cent quinze hexamètres de son *De Medicina*. — Au IVe siècle, Vindicianus, comte des archiatres de Valentinien I, écrivait en vers un ouvrage sur la médecine, dont il ne reste que des fragments. Dans une lettre de lui, qui nous a été conservée, il envoie à un de ses amis, Pentadius, un exposé médical sur les quatre humeurs de l'organisme humain ; il est ainsi permis de penser que Pentadius était médecin. Or, il a laissé des *Elégies* et des *Epigrammes*. — Au Ve siècle enfin, on relève le *De Ponderibus et Mensuris* de Priscien, si toutefois ce Priscien est le même personnage que Priscien, le grammairien.

On peut donc accorder à M.M. Coulon que l'antiquité latine est réellement pauvre en médecins-poètes ; mais, sans compter qu'un nombre considérable des textes se sont perdus et que nous sommes ainsi fort mal renseignés, affirmer qu'elle n'a pas connu un seul médecin qui fût poète, est certainement trop dire.

Berge (*Reims*).

Gerbert (XLIV, 96). — Pour répondre en toute certitude à la question posée par M. Martignac, il faudrait parcourir l'édition des *Œuvres complètes de Gerbert,* dont l'impression fut votée par l'Académie des Sciences, Lettres et Arts d'Aurillac et qui fut publiée, en 1867, chez Ferdinand Thibaud à Clermont-Ferrand. Ma modeste bibliothèque de campagne ne contient pas cet ouvrage. J'y trouve, en revanche, une *Vie de Gerbert* de A. Olleris (in-12, F. Thibaud, Clermont-Ferrand, 1867), qui a obtenu le grand prix Gobert de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres et qui n'est que la réimpression, tirée à part, de la vie de Gerbert, donnée en tête de l'édition plus haut rappelée de ses Œuvres complètes.

J'y ai bien lu que Gerbert, jeune alors, suivit le comte Borel à Barcelone, où il vécut près de trois années ; mais j'y ai lu aussi les lignes suivantes :

Pages 7 et 8 — Pour les sujets du comte, les habitants du sud n'étaient que les envahisseurs de la patrie, les ennemis de Dieu. Ils ne comprenaient pas leur langue ; le bien d'origine musulmane eût été pour eux l'œuvre du diable.

Les disciples du Christ et de Mahomet vivaient dans un tel isolement, que les écrivains espagnols du x[e] siècle paraissent ignorer les travaux des règnes d'Abderrahman et d'Al-Hakem... Gerbert lui-même, que la passion de s'instruire avait entraîné loin de son pays, qui habitait sur la frontière du khalifat, et qui devait accueillir avec avidité des nouvelles de cette nature, les ignore : on n'en découvre pas la moindre trace dans ses écrits.

Page 9. — Il faut reconnaître que Gerbert n'a visité ni Séville, ni Cordoue ; que ses maîtres étaient chrétiens ; que les auteurs placés entre ses mains étaient ceux que l'on étudiait en France.

Page 44. — Le titre de médecin, qu'on lui donne quelquefois, ne prouve pas qu'il fut habile dans l'art de guérir ; il avoue lui-même qu'il ne connaissait que la théorie de cette science.

Page 55. — On l'interrogeait quelquefois sur la médecine. Il se déclare incompétent pour cette partie, quoiqu'il en connaisse quelques traités.

Ainsi Séville, Cordoue, les relations de Gerbert avec les Maures, comme d'ailleurs avec le diable, tout cela appartient à la légende, qui s'est construite peu à peu autour du pape Sylvestre II, et dont, en particulier, Guillaume de Malmesbury a été le naïf conteur.

Page 9. — Mais ces récits mensongers ne sont-ils pas complètement réfutés par la faveur constante dont Gerbert a joui auprès des évêques et des princes chrétiens du x[e] siècle, par le silence absolu de tous ses contemporains, par son aveu indirect *qu'il ne comprend pas l'arabe.*

Il ne semble donc pas qu'on puisse compter Gerbert parmi les auteurs médicaux qui nous ont transmis la science pharmaceutique des Arabes.

J. ANGLADE (*Tarbes*).

Dicton de Chavagnac et du Vivarais (XLIII, 120, 156, 317). — Le dicton, qui a occupé plusieurs correspondants de *La Chronique Médicale*, n'est particulier ni à la Haute-Loire, ni au Vivarais. On dit dans le Béarn (*Proverbes du pays de Béarn*, in-8° ; Publications spéciales de la Société pour l'Etude des langues romanes, Maisonneuve, Paris, 1876, p. 19).

Hilhe de bonne maysou
Ha la camiso mey loungue que lou coutilhou.

Une fille de bonne maison a la chemise plus longue que le jupon. — Elle a plus de linge que d'affiquets. Le grand luxe des riches ménagères était d'avoir des armoires remplies de linge. Avaient-elles des filles à marier, elles leur préparaient, plusieurs années à l'avance, celui qui devait composer leur trousseau. Ce n'est pas le meilleur progrès de notre temps, que les affiquets, aujourd'hui, l'emportent sur le linge.

V. LESPY (*Pau*).

Personnages retrouvés (XLIV, 96). — L'auteur des vers retrouvés par M. Bernard sont de Ferdinand, prince-évêque de Paderborn et fils du baron de Furstemberg. On les trouve dans l'édition de ses *Poemata*, donnée par Christian Theodorus, en 1671, à Paderborn, in-8°, p. 59. — Si Fulgose ne fut pas de ses amis, en revanche d'autres médecins reçurent ses éloges : Flavius Chisius, Mathias Naldus, Bernard Rottendorffius, etc. Et il faut croire qu'il portait un intérêt particulier à la médecine, puisqu'on lui doit, à propos de la goutte, les quatre vers suivants (*loc. cit.*, p. 56) :

Bacchus et alma Venus quam progenuere, Podagram
Miretur claudos ecquis habere pedes ?
Ebria quando trahit vestigia Bacchus et haeret
Tardipedi Cypris consociata viro.

J'ajoute, pour nos confrères qui s'intéressent à l'histoire de l'hydrologie, que notre prince-évêque poète a versifié plusieurs Inscriptions de Monuments élevés à des sources : fontes Luppiæ, fontes Amisii, fontes Paderæ, fons Resonus vulgo Bullerborn, fons Padulus, Acidula Smechtana, Aciduli Driburgensis.

Quant à Fulgose — Bernardus Fulgosius — je ne sais rien que son prénom, parce que Ferdinand de Furstemberg nous l'a livré. Cela du moins permet de ne pas le confondre avec certain Fregose ou Frigoso qu'Astruc a cité sous le nom de Fulgose et nombre d'auteurs après lui. Celui-ci aurait, dans un de ses écrits, fait une courte mention de la syphilis, dont il reportait l'origine à 1492 ; mais il n'était pas médecin et vivait au XVe siècle. Sur le Fulgose de Paderborn — ou de Furstemberg — contemporain de Ferdinand, j'avoue ne pouvoir fournir aucun renseignement.

RIAL (*Nantes*).

Chronique Bibliographique

A. de Mets. — **La Chirurgie de Maître Jehan Yperman,** livres I et II, un vol. in-8°, Editions Hippocrate, Paris 1936 (*Prix : 20 francs*).

Né à Ypres vers 1260, Jehan Yperman vint à Paris étudier la Médecine et y suivit avec prédilection les leçons de Lanfranc. De retour dans sa patrie, devenu médecin de l'Hôpital del Belle ou servant en qualité de chirurgien des milices yproises, par exemple, lors de la bataille de Groningue, il mena une vie d'une activité si bienfaisante qu'il a mérité le titre de *Père de la chirurgie flamande*. Lorsqu'il mourut, vers 1332, il laissait une *Chirurgie* et une *Médecine* sur lesquelles, après un long oubli, l'attention des érudits se penche avec intérêt. En particulier, dès 1854, Carolus avait donné une édition française des deux premiers livres de la *Chirurgie de Jehan Ypermman*, le premier consacré à la chirurgie de la tête, le second aux affections oculaires. Ce sont ces deux livres dont M. A. de Mets donne aujourd'hui une traduction nouvelle.

L'œuvre originale est, en effet, écrite « dans ce flamand naissant de la Westflandre, qui s'apparente au parler actuel de cette région » (p. 13). A la vérité, cette vulgarisation allait à l'encontre des préceptes mêmes de Jehan Yperman qui, dans un chapitre remarquable consacré aux qualités requises dans un bon chirurgien, inscrit parmi elles la connaissance de la « grammaire qui nous apprend la valeur et la signification des mots latins » (p. 30) ; mais sa bonne intention « en faveur des chirurgiens ignorant le latin » (p. 9) lui cacha ce désaccord.

Pour sa part, Jehan avait reçu une instruction solide. Il connaît fort bien ses auteurs et cite volontiers grecs et latins, arabes et salernitains, ainsi que ses maîtres ou contemporains. Sans doute, toutes ses citations ne sont pas rigoureusement exactes. Par exemple, il fait dire à Macer que l'emplâtre de fenouil guérit les tumeurs *de la tête*, et Macer Floridus n'a pas ainsi précisé. Il écrit plus généralement aux vers 27-28 du § XVII de son *De viribus herbarum* :

Ictu vel factos subito quoscumque tumores
Appositum tantum juncto sedabit aceto.

Aussi bien, n'est-ce pas l'érudition qui fait le mérite d'une œuvre telle que celle que Jehan Yperman voulait écrire. Dans son esprit, elle devait être un enseignement et un enseignement pratique ; c'est par là qu'elle reste tout à fait intéressante. Certes, au point de vue de l'histoire de la médecine, les théories physiologiques et thérapeutiques qu'il expose accessoirement, les traditions populaires qu'il

accepte sur l'action à distance des menstrues, par exemple (p. 55), l'astrologie (p. 28), les pratiques superstitieuses et les formules (p. 58), qu'il ne repousse pas, sont autant de données dont on ne saurait sous-estimer la valeur documentaire ; mais bien au-dessus de tout cela doit se placer la pratique même du vieux chirurgien flamand, faite d'expérience, soucieuse des moindres détails et pleine pour nous de surprises, celle, par exemple, de voir ici décrite la ligature des artères et étudiée leur torsion qu'Amusat, au XIXe siècle, crut découvrir.

Tout ensemble fait de la traduction de M. A. de Mets un livre de la plus intéressante et de la plus utile lecture, semé des plus diverses et parfois des plus amusantes trouvailles.

Jacques Castelnau. — **Le Maréchal de Saxe. Amours et batailles**, un vol. in-8° de la collection *Le Rayon d'histoire*, Hachette, Paris, 1937 (*Prix* : *17* fr. *50*).

Fils d'Auguste II, roi de Pologne, élevé dès ses premières années au dur métier des armes, suivant sac au dos une colonne d'infanterie en marche, sous la rigueur de l'hiver, le futur maréchal de Saxe est de bonne heure endurci à la guerre, connaît les privations, les fatigues, les combats, les assauts et, déjà, ébauche une vie d'aventures amoureuses et de batailles. L'amour et la guerre marchent de pair. Son premier amour avec Rosette Dobosan, âgée de 12 ans et qu'il rendit mère, annonce cette nature violente, sensuelle, souvent blâmable, qui semble prédestiner son existence.

A l'âge de treize ans, il assista bravement à la bataille de Malplaquet ; ce fut la première leçon de guerre de celui qui, trente-cinq ans plus tard, gagnera la bataille de Fontenay. Son mariage, en 1714, avec Johanna Victoria de Lœben ne lui donna pas le sens de la famille. — La vie amoureuse du maréchal empreinte d'un esprit de libertinage manifeste ne peut faire oublier la vie du soldat, faite de grandeur, de courage et de discipline.

Le beau livre de M. J. Castelnau, séduisant en particulier par la simplicité élégante du récit, suit pas à pas son héros, dans ses passions et ses actes : d'Adrienne Lecouvreur et de Mme Favart à la bataille de Fontenay, et jusqu'à la mort du Maréchal au château de Chambord. Tout ce récit est une analyse détaillée de la vie d'un héros, dont la grandeur, en dépit des petits côtés, ouvre les portes de l'immortalité (*G. Petit*).

J. Tissot. — **Constitution des organismes animaux et végétaux causes des maladies qui les atteignent**, tome II, *Cause et nature de la tuberculose*, un vol. gr. in-8°, Edition du Laboratoire de physiologie générale du Muséum, Paris, 1936.

Un livre qui n'est de médecine ni historique, ni littéraire, ni anecdotique, mais qu'il convient cependant de signaler dans cette Revue, parce qu'il est possible qu'il marque une date dans l'Histoire de la Médecine.

Voici dix ans que paraissait le premier volume de l'ouvrage. Le silence l'enveloppa et nous ne l'avons pas connu. Il aboutissait pourtant, paraît-il, à cette conclusion générale que la source originelle des virus est la substance de l'organisme des êtres vivants ; et cette conclusion est d'importance.

Ce second volume tend à donner la première démonstration particulière de la conclusion générale qui précède, et c'est la tuberculose qui la fournit. Un premier point est que, pour étudier la tuberculose de l'bomme, il faut s'adresser à l'homme tuberculeux et non pas à divers animaux de laboratoire ; et ce point peut être accordé. Un second point est qu'il faut se garder de toutes hypothèses et apporter des faits, rien que des faits, que chacun puisse contrôler ; et, ici encore, il n'est pas de discussion possible.

L'Auteur présente donc des coupes histologiques, non pas dessinées, car le dessin prête à interprétation, mais photographiées sans retouche ; et il dit : « Voici ce que je vois ; le voyez-vous ? » Cinquante-sept planches vous permettent de le suivre et de voir à votre tour. Or, qu'est-ce donc qu'il nous montre ? D'abord, les éléments qui constituent le tissu tuberculeux. Ensuite, l'origine, la nature et le développement de ces éléments. Enfin, l'origine et la nature du bacille de Koch.

Ce dernier, dans tout cela, n'apparaît plus comme une espèce bactérienne pathogène, qui vivrait et se reproduirait on ne sait où, probablement dans les organismes qu'il infecte, et dont l'existence se conserverait par le passage d'un organisme à un autre. Il semble bien, à voir ces coupes, que notre bacille de Koch est la mitochondrie ou élément constitutif normal des éléments anatomiques ; mais une mitochondrie qui végète d'une façon anormale, parce que les conditions du milieu dans lequel elle vit sont changées. On ne peut s'empêcher de rapprocher le phénomène de celui qui donne naissance au tissu cancéreux.

Le texte d'un bref compte rendu ne peut suppléer aux planches du livre ; mais le livre est là, un livre à lire, bien plus, un livre dont la lecture s'impose. Rien n'est pire que de ne pas savoir, sinon de discuter sur ce qu'on ignore. Ne discutons donc pas ; voyons d'abord.

Il est possible que telles conclusions qui découlent des recherches de M. J. Tissot dérangent nos vieilles habitudes de penser et plus

encore nos méthodes officielles ; mais ce ne sont pas nos habitudes, si elles sont routinières, ni nos méthodes, si elles sont mauvaises, qui importent. Ce qui importe, c'est la vérité. Où est-elle ? C'est au monde savant qu'incombe le devoir de le dire. « Il ne faut pas, a justement écrit M. J. Noir, que M. J. Tissot puisse dire comme Pasteur, en butte à l'obstruction de certains académiciens et leur demandant en vain de vérifier les faits qu'il produisait : « Je leur expose des expériences, ils me répondent par des discours... ou par le silence. »

Edmond Morand. — **Le Canal de Suez**, un vol. in-8° cour. E. Figuière, 1936 (*Prix : 8 francs*).

L'auteur a été attiré par cette histoire, si proche de nous et cependant si mal connue, qui éclaire des événements extérieurs du second Empire. Les griefs n'ont pas manqué contre Napoléon III, dont les erreurs et les hésitations ont nui au dehors à toutes nos affaires. Sans vouloir réhabiliter cette époque, M. Edmond Morand a pensé, à la suite de ses recherches, pouvoir émettre une opinion un peu différente de celle des historiens précédents. Il justifie sa manière de voir en l'appuyant sur des documents précis.

Le percement du Canal de Suez fut une grande œuvre qui remonte au début du règne de Napoléon III. Elle eut une importance politique énorme sur les relations franco-anglaises. — On avait déjà pensé à cet immense travail au XVIII[e] siècle. — Ferdinand de Lesseps, diplomate français, l'entreprit en 1854, en dépit de l'opposition anglaise. La France se montra enthousiaste ; le premier coup de pioche fut donné le lundi de Pâques 1859 et l'inauguration officielle et somptueuse eut lieu le 16 novembre 1869.

M. Edmond Morand expose en historien précis le rôle de la politique anglaise, dans cette affaire ; c'était en vérité le. but de l'ouvrage et c'est là le principal et l'attrait de sa lecture (*G. Petit*).

F. Brunet. — **Œuvres médicales d'Alexandre de Tralles**, tome III de la traduction francaise, un vol. in-8°, P. Geuthner, Paris, 1936.

Ce tome troisième de la traduction française des *Œuvres d'Alexandre de Tralles* contient les livres II (yeux), III (oreilles et parotides), IV (angines), V (affections pulmonaires), VI (pleurésie) et la première partie du septième (maladies de l'estomac) des *Douze livres de Médecine* du médecin byzantin. Leur contenu est inégal, parce que les manuscrits qui nous sont parvenus ont des lacunes, et des lacunes quelquefois fort importantes. L'œuvre n'en reste pas moins d'une haute valeur par sa conception élargie de l'humorisme, par le souci constant d'une observation clinique bien faite et surtout par la prédilection de l'auteur de s'attacher au côté pratique de la mé-

decine et de fournir avant tout des moyens de guérir. Cela même nous vaut d'abondants détails sur la matière médicale antique, où la phytothérapie tient une grande place.

Mais, du même coup, il en vient pour le traducteur des difficultés à chaque pas renaissantes ; et ceux-là seuls qui ont eu l'occasion de mettre des mots nouveaux sur des formules anciennes, savent combien ces difficultés sont grandes souvent Il arrive même quelquefois qu'elles sont invincibles. Par exemple, ne faut-il pas grande attention pour ne pas confondre avec notre résine de thuya la sandaraque d'Alexandre de Tralles, qui est le sulfure rouge d'arsenic (1) ? Comment assurer ce qu'est, parmi les plantes, le lycium ou le mamira ? parmi les poissons, ce que sont le bulbin, le kikle ou le sturnion ? parmi les compositions venues d'Egypte, quelle est la formule du cyphy ? On comprend ainsi fort bien telles incertitudes qui font de l'alica de la farine d'avoine (p. 39) et de la bouillie d'épautre (p. 45) ; ou encore que Keuchen (Notes à Sammonicus) ait cru que *Melca* était simplement du lait, alors que M. F. Brunet en fait du lait aigri, et que la référence même de Paxamus (2) qu'il donne, montre qu'il s'agit de lait caillé.

Les références bibliographiques sont très abondantes. Elles sont méritoires par le long travail de recherche qu'elles représentent, et elles sont précieuses par les rapprochements qu'elles permettent. Qui voudra les utiliser dans cette intention, devra les suivre exactement, car, par exemple, tel *chapitre des Etuves* de la Chirurgie de Henri d'Emendeville (§ 1300-1320), rappelé à propos de la manière d'Alexandre de Tralles de cuire le lait à l'aide de cailloux incandescents, ne se retrouve pas, si on s'en tient à la traduction française contemporaine des manuscrits latins du vieux chirurgien, donnée par A. Bos (3).

A côté de ces renvois à Galien, Aetius, Celse, Marcellus Empiricus, Paul d'Egine, Nicolas de Myrepse et foule d'autres, des notes abondantes et judicieuses, sobres, mais précises, apportent au texte des éclaircissements indispensables. L'œuvre de M. F. Brunet est ainsi mieux et davantage qu'une traduction. Elle rapproche de nous Alexandre de Tralles, nous le fait comprendre, et, du même coup, double l'intérêt que nous prenons à la médecine et à la thérapeutique byzantines.

---

(1) Voir sur la sandaraque des Grecs, des Latins et des Arabes le chapitre XXIV du livre I *Paradoxorum medicinæ* de Léonard Fuchs, in-fol., Bâle, 1533.

(2) Cité par Cassianus Bassus au chap. 21 du livre XVIII de ses *Géoponiques* (Edition de J.-N. Niclas, in-8°, C. Fritsch, Leipsig, 1781, t. IV, p. 1205). Passant en latin et en français, les *Géoponiques* ont paru parfois sous un autre nom d'auteur et avec un antre titre ; par exemple, *Constantini Caesari De Agricultura* (in-8°, Sébast. Gryphe, Lyon, 1541), où on retrouve la même manière de préparer *Milca* (p. 330).

(3) *La Chirurgie de Maître Henri de Mondeville* dans la Collection de la Société des Amis des Textes français, 2 vol. in-8°, Didot, Paris, 1898, t. II, p. 14. — L'orthographe du nom du chirurgien de Philippe le Bel et de Louis le Hutin ne comporte pas moins d'une dizaine de variantes

Jean Torlais. — **Réaumur d'après des documents inédits,** un vol. in-8°, Desclée, de Brouwer et Cie, Paris, 1937 (*Prix : 20 francs*).

J'ai tenté dans cette biographie (de Réaumur), écrit l'auteur dans son Avertissement, *de redonner à cette gloire nationale la place qu'elle mérite d'avoir dans l'histoire du* XVIIIe *siècle... Autour de lui, je me suis efforcé de faire revivre la personnalité des savants pour lesquels il fut un maître admiré.*

Géomètre, ingénieur dont les inventions dotèrent le monde de procédés de fabrication de l'acier, du fer-blanc, de la porcelaine, du thermomètre, fondateur de l'Entomologie, biologiste qui fait pressentir Pasteur, physiologiste qui éclaira l'étude alors si obscure de la digestion, encyclopédiste en un mot, encore qu'il se tint en dehors de l'« Encyclopédie », Réaumur est vraiment une de nos gloires. La Fortune qui, vivant, l'avait comblé de tous ses dons, lui voulut, après sa mort, cet effacement qui fit longtemps de Réaumur une gloire méconnue. De cela, elle lui devait une revanche ; elle vient de la lui donner en lui suscitant un historien tel que M. Jean Torlais. Il est difficile d'imaginer une biographie plus vraie, plus remplie de faits, plus captivante que celle que notre confrère vient de publier ; et il est juste de reconnaître qu'il a merveilleusement rempli cette première partie du programme qu'il s'était tracé.

La seconde partie fait de son ouvrage une véritable histoire de la science au XVIIIe siècle, tant il y a de personnalités de tous ordres qui y revivent autour de celle de Réaumur. Cela tient à ce que le prestige scientifique du Directeur de l'Académie royale des sciences fut mondial et à ce que Réaumur fut un chef d'école, qui sut créer une atmosphère de curiosité, inspirer des vocations, découvrir et encourager des talents et asservir ses correspondants aux règles de l'expérimentation scientifique la plus rigoureuse, qui étaient les siennes. Si l'on veut bien se souvenir du temps où vécurent Réaumur et ses amis, on se rendra compte du prodigieux intérêt de cette résurrection de notre XVIIIe siècle, qui fit rayonner la Science française à travers le monde ; et, du même coup, on s'inclinera devant l'homme qui fut l'admirable ouvrier de ce rayonnement.

C'est banalité d'écrire d'un ouvrage : Ce livre est à lire. Cependant, on ne peut mieux dire d'un ouvrage tel que celui de M. Torlais, riche des renseignements les plus divers, des leçons les plus précieuses, et d'un intérêt que la variété de chaque chapitre fait renaissant à toutes pages.

Joseph Hemard. — **Le coin Maubert en 1936**, un vol. in 4° tellière, Editions de la Tournelle, Paris, 1937.

Il est dans Paris des « coins » dont l'aspect, le pittoresque et la vie intérieure sont si particuliers qu'ils sont vraiment comme des hameaux distincts, perdus au milieu de la grande ville. Les plus anciens sont les plus curieux, parce qu'à leurs caractères présents s'ajoutent les souvenirs de leur vieille histoire ; mais l'urbanisme les a depuis longtemps condamnés ; et, l'un après l'autre, ils disparaissent. Le *Coin Maubert* est de ceux-là.

Aussi, est-il heureux que M. J Hémard ait eu la pensée de noter l'aspect et les mœurs en 1936 de ce « village », afin d'en *perpétuer le souvenir tant par l'image que par la relation écrite, d'abord au point de vue documentaire pour l'édification des générations futures, et aussi pour que tout ne soit pas perdu d'une société, dont il ne restera bientôt plus rien* (p 2).

Il l'a fait avec esprit, et il a illustré son texte de nombreux dessins sa manière, – une manière dont l'éloge n'est plus à faire. Il en est venu une série d'amusants articles, publiés d'abord dans une revue médicale et réunis aujourd hui dans cette plaquette des *Editions de la Tournelle*, établie avec le soin et présentée avec le bon goût habituels à cette firme éditoriale.

Albert Lasry. — **Histoire de la Pharmacie indigène de l'Algérie**, un vol. in-8°, Vigot frères, Paris, 1937 (*Prix : 12 francs*).

Cette thèse de doctorat en Pharmacie, dont l'idée fut suggérée à l'Auteur par le Professeur de Botanique et de Matière médicale de la Faculté de Toulouse (p. 1), comprend deux parties. La première (19 pages) est une revue chronologique des différentes Ecoles et influences qui se sont succédé dans l'histoire de la Médecine et de la Pharmacie arabes. — La seconde (52 pages) est un tableau de la pharmacie indigène de l'Algérie, présenté sous forme d'un Index, où, tour à tour, les médicaments végétaux, puis les drogues minérales, enfin les remèdes d'origine animale, sont rangés dans l'ordre alphabétique de leurs noms. A l'occasion de chacune des drogues mentionnées, l'auteur fournit des indications sur les maladies contre lesquelles on l'emploie et sur la forme sous laquelle on l'administre.

Avec un souci de documentation tel qu'il prend son bien partout où il le trouve, même dans une revue de pure vulgarisation (p. 38), aidé par sa connaissance de la langue arabe, et servi par son séjour dans notre « colonie » (p. 30), M. Albert Lasry a su résumer l'histoire de la pharmacie indigène dans nos départements algériens de façon propre à intéresser les curieux, à instruire les médecins, en même temps qu'à fournir un mémento précieux aux historiens de la Médecine.

Marc-André Fabre. — **Les drames de la Commune**, un vol. in-8o de la collection *Le Rayon d'histoire*, Hachette, Paris, 1937 (Prix : 17 fr. 50).

Ce livre vient à son heure. Il fait le jour sur la Commune, et rétablit dans l'histoire ce qui n'appartenait qu'à la légende, car bien des pages, écrites déjà sur ce sujet, le furent avec des tendances partisanes. Cependant, des documents sincères existaient et les cinquante mille dossiers des conseils de guerre renfermaient la vérité historique. C'est là qu'il fallait chercher, a dit Maxime du Camp, et c'est là que M. Marc André Fabre est allé fouiller.

Il en a retiré les faits, précisé les dates, contrôlé les drames, avec une précision souvent émouvante. On connaît ainsi la vérité sur l'odieux assassinat des généraux Clément Thomas et Lecomte, le martyre de Mgr Darboy, le massacre de la rue Haxo, la révolte de la Roquette. La folie collective de la névrose révolutionnaire apparaît avec son caractère effrayant de haine fratricide ; sous le couvert d'une idéologie creuse, elle suscite des crimes, verse le sang, anéantit des beautés, détruit des monuments, mais fait, en opposition, naître des actes sublimes de courage, de résignation, de patriotisme.

Le livre de M. Marc-André Fabre n'est pas un roman, c'est un véritable livre d'histoire écrit avec correction et sincérité (*G. Petit*).

Vient de paraître :

Aux Editions Hachette et Cie, 79, boulevard Saint-Germain, Paris-VIe.

E.-P. Oppenheim — **Le faux témoin**, un vol. in-8o de 253 pages, de la Collection *Les meilleurs romans étrangers*. Traduit par G. et P.-F. Caillé ce roman, au cours duquel l'Auteur est conduit à dépeindre le marché financier de Londres en pleine crise boursière, est une des œuvres les plus puissantes du célèbre romancier anglais.

Aux Editions La Technique du Livre, 29 bis, *rue du Moulin-Vert, Paris-XIVe.*

François Boulay. — **Les deux divorces**, roman sur le célibat ecclésiastique, pouvant scandaliser les âmes dévotes ; un vol. in-8o de 253 pages (*Prix : 12 francs*).

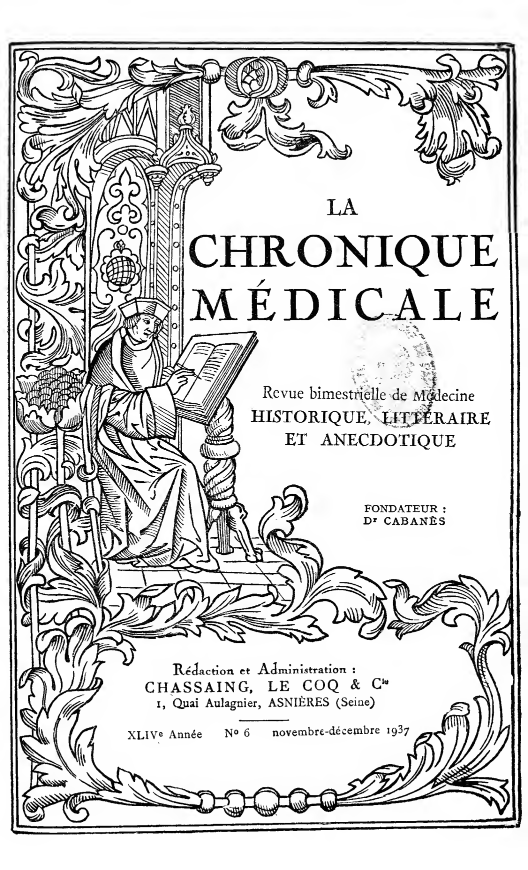
Aux Editions E. Figuière, 166, boulevard Montparnasse, Paris-XIVe.

Henri Baraude. — **Sans Dieu ni maître** (*Un ménage communiste*), roman anticommuniste, un vol in-8o cour. de 191 pages (*Prix : 12 francs*).

René Taratte. — **S.O.S. XXe Siècle**, étude sur la Société contemporaine, un vol. in-8o cour. de 247 pages (*Prix : 12 francs*).

Le Gérant : R. Delisle.

Paris-Poitiers. — Société française d'Imprimerie et de Librairie. — 1937.



LA

CHRONIQUE MÉDICALE

Revue bimestrielle de Médecine
HISTORIQUE, LITTÉRAIRE
ET ANECDOTIQUE

FONDATEUR :
Dr CABANÈS

Rédaction et Administration :
CHASSAING, LE COQ & Cie
1, Quai Aulagnier, ASNIÈRES (Seine)

XLIVe Année N° 6 novembre-décembre 1937



SOMMAIRE

Médecine littéraire.

Michel Darluc, médecin-poète, par J.-F. Albert.

Variétés.

Les ouvriers spécialisés ou le travail en série au temps des dieux.
Epigramme anonyme.

La médecine des Praticiens.

Le *Sirop Coclyse* contre la coqueluche et la toux du début de la rougeole.

Correspondance médico-littéraire.

Questions. — Le Collège d'Esculape et d'Hygie.
Antidote à identifier.
Le papyrus d'Ast-a Roft.
Cérémonie de la menthe.
Réponses. — La Thériaque et la lune.
Philopédie.
Propriétés de l'urine de femme et du sang menstruel.
Dicton tarnais.
L'Ail dans la tradition.
Le Roi du Maroc.
Personnage retrouvé.
Empoisonnement de Raspoutine.
Léonard de Vinci et Cornelis Agrippa.

Chronique bibliographique.

Table générale.

Gravures. — L'oculiste de Ch. Jacque. — Jérôme Cardan.

Abonnements : France, **24** fr. — Étranger, **42** fr.
Tous les abonnements partent du 1er janvier de l'année en cours.
France : le numéro **2** fr. — Étranger : le numéro **3** fr. **50**

Avis à nos Correspondants

Nous prions nos correspondants de bien vouloir n'écrire leurs manuscrits qu'*au recto des feuilles* et, lorsqu'ils les signent d'un pseudonyme, de donner leur nom à la rédaction. Les articles d'auteurs absolument inconnus ne seront pas insérés. Nous rappelons que les opinions, comme aussi les références bibliographiques données, ne sauraient engager que les auteurs et non point la rédaction. Les manuscrits non insérés ne sont pas rendus.



La

Chronique Médicale

REVUE BIMESTRIELLE DE MEDECINE
HISTORIQUE, LITTÉRAIRE ET ANECDOTIQUE

44e ANNÉE. N° 6. NOVEMBRE-DÉCEMBRE 1937



Michel DARLUC

Médecin-poète

par J.-F. ALBERT

Michel Darluc naquit, en 1717, à Grimaud (Var). De très bonne heure, il témoigna de son goût pour l'étude puisée à des sources fraîches, fussent-elles lointaines. C'est ainsi qu'après avoir voyagé en Allemagne et en Italie, il alla, pendant deux ans, étudier la médecine à Barcelone. Rentré en France, installé à Aix, ce ne fut que pour un moment. Bientôt, Barcelone le revoit ; puis, les leçons de Rouelle l'attirent à Paris. Enfin, la Provence le rappelle, et il se fixe à Callian, non loin de son village natal.

Etait-il vraiment fixé ? — Pas encore. La réputation que, très vite, il s'acquit tant dans la pratique médicale que par ses connaissances en botanique, le firent choisir comme professeur de cette science à l'Université d'Aix. A ce coup, il avait trouvé le port, et, désormais, se dépensa tout entier pour l'avancement des sciences naturelles et pour l'étude des épidémies.

De son premier zèle, témoignent un *Traité des eaux minérales de Gréoux* (in-8°, Aix, 1777), qui lui valut d'être nommé associé de la Société royale de Médecine, et une *Histoire naturelle de la Provence contenant ce qu'il y a de plus remarquable dans les règnes végétal, animal, minéral et la partie géoponique,* trois volumes in-8°, publiés à Avignon et Marseille, le premier en 1782, le dernier trois ans après sa mort, en 1786. Darluc mourut, en effet, à la fin de 1783.

De son second souci sont la preuve, non seulement de nombreux articles parus dans l'ancien *Journal de Médecine*, consacrés aux épidémies qui ont régné à diverses époques en Provence, mais encore — et surtout — l'enthousiasme avec lequel il accueillit, contre la variole, la méthode neuve alors de l'inoculation, et le zèle avec lequel il répandit cette méthode par ses conseils et par ses écrits.

L'un de ceux-ci, un poème, sert aujourd'hui sa mémoire. Au temps de sa jeunesse, Darluc avait publié quelques vers, que je n'ai pas su retrouver, mais qui, rapporte-t-on, furent bien accueillis par Voltaire. Ce suffrage illustre lui donna l'illusion qu'il ne serait pas au-dessus de ses forces de chanter en quatre mille cinq cent quarante-deux décasyllabes, répartis en douze chants, *L'Inoculation victorieuse des préjugés et de l'envie*. Ce poème parut, en un in-8° de 175 pages, à Avignon, chez Pierre-François Chabrier, en 1773 ; il était *dédié à Sa Majesté impériale Catherine II, impératrice de toutes les Russies, etc., etc., etc.* Le volume doit être assez rare, puisque Chereau le mentionne sans l'avoir trouvé et avec un titre inexact : « Darluc, paraît-il, a composé un poème français sur l'Inoculation de la petite vérole. »

Puisse le Dieu qui préside à la vie,
Lui dont les traits enflamment mon génie,
Rendre mes chants pittoresques, touchants.
Sauver l'enfance, aider à la nature,
Plaire aux mortels, les guider, les servir,
A la beauté conserver sa figure,
C'est tout mon but, mon unique désir.
(Chant IX, p. 129.)

Darluc avait déclaré plus simplement dans la *Préface* qu'il avait écrit son poème *dans le but de convaincre des incrédules, d'inspirer plus de résolution aux pères de famille en leur révélant les avantages de l'Inoculation* ; et qu'il avait *emprunté le langage de la Poésie pour tâcher d'intéresser et de plaire*. Cette idée généreuse appartenait au médecin ; ce n'en était pas une qui pût venir à un véritable poète, pour qui la poésie n'a pas à être didactique, l'art se suffisant à lui-même.

Certes, Darluc ne manquait pas de qualités littéraires. Son plan, dont il serait trop long de donner le détail, était assez bien conçu, encore qu'il l'ait entraîné à des répétitions. Ses vers sont construits suivant toutes les règles classiques, sans rien qu'on y trouve à reprendre, hormis la pauvreté fréquente de la rime. Le versificateur a même senti la monotonie de cette succession terrible de décasyllabes, et cherché à y apporter quelque variété en modifiant assez souvent l'ordre des rimes, mêlant des rimes plates à des rimes croisées, faisant succéder des rimes embras-

sées à des rimes redoublées. Darluc cependant respecte la loi d'alternance, comme il respecte toutes les règles, mais, malgré ses efforts, et peut-être à cause même de ces efforts, il arrive souvent à déplaire à l'oreille.

Au fond, ce qui manque à cette poésie, c'est — seulement — la Poésie. Mais, allez donc mettre de la poésie dans l'invention du lavement :

Quand de l'Ibis on emprunta l'adresse,
Qu'aux bords du Nil dans la fange embourbé
On vit son bec sur ses bords recourbé,
Des intestins dissiper la paresse ;
Qu'à la faveur du liquide pressé
Dans les replis de la pompe foulante,
Il arrachait la liqueur dégoûtante,
Le suc impur du canal vernissé ;
Ce n'est point l'art, ce n'est point le génie
Qui donna cours au remède onéreux ;
L'heureux instinct, ce flambeau de la vie,
Le fit connaître à l'oiseau merveilleux.

(Chant X, p. 146).

ou dans l'inoculation variolique :

Loin d'employer une large blessure
Qui vous déchire, ou pénètre le sein,
Rien n'est plus simple, une douce piqûre
Dans votre sang introduit le venin.
Le choix du bras, ou votre belle main,
Ouvrent la voye au venin expansible ;
La peau rougit, s'enfle légèrement,
Forme un noyau dont l'empreinte est visible ;
Et les humeurs coulent rapidement.

(Chant IX, p. 116-117.)

Parce que Darluc ne pouvait pas trouver la poésie dans son sujet, et qu'il ne la portait pas en lui-même, il alla la chercher dans des données de convention, dites poétiques. Il fait parler des ombres (chant VIII, p. 111). Il personnifie, décrit, fait agir des abstractions : l'Humanité, la Discorde, la Calomnie, la Laideur, et d'autres encore :

Près de ces lieux, dans un antre profond,
Habite un Monstre affreux, épouvantable ;
Son front marqué d'une empreinte effroyable,
De longs sillons creusés par sa fureur,
Ses traits sanglants inspirent la terreur.
Enfant cruel de la Gorgone horrible,
De noirs serpents sur sa tête hérissés,
Son corps difforme et ses yeux courroucés,

Peignent l'aspect d'un Monstre aussi terrible.
C'est la Laideur ; de sa bouche béante,
Coule à grands flots un poison dangereux ;
A ses côtés, la Tristesse ennuyante,
Les noirs Soucis, le Mépris dédaigneux,
Rendent sa marche encor plus dégoûtante.

(Chant VIII, p. 147.)

Même dans ses descriptions de sites champêtres, car il *devait* y en avoir et Darluc n'y a pas manqué, le sentiment fait défaut et la verve manque. Il ne rencontre celle-ci qu'à la faveur de l'*Invidia medicorum,* quand il s'agit de médire des détracteurs de l'inoculation. Il ne faut pas oublier, en effet, que cette dernière, dans le titre même du poème, est *Victorieuse des Préjugés et de l'Envie.*

Mais quel torrent répandu sur la terre
D'affreux mortels, de vils empoisonneurs,
Que l'intérêt érige en guérisseurs,
Fait plus de mal que la peste et la guerre !

(Chant III, p. 38.)

Alors, tout le monde reçoit son paquet : la Pharmacie :

De ses poisons en spectacle étalés,
La Pharmacie admirant l'assemblage,
Sur des tréteaux de leur poids accablés,
Etiquetoit les vertus et l'usage ;
Hélas ! ces sels, ces mixtes, ces fossiles,
Les végétaux des terres et des mers,
Que sa main cueille en ce vaste Univers,
Ne sont pas moins à nos maux inutiles.

(Chant IX, p. 124.)

la Chirurgie :

Loin d'Esculape et d'un air satisfait,
La Chirurgie admirant ses blessures,
Le fer en main, rit du mal qu'elle a fait,
Et s'applaudit dans ses longues tortures,
Tourne le dos fièrement à l'Autel,
Du Dieu jaloux méprise l'assistance (1),
Sait l'imiter en bravant sa puissance,
Et court après son mérite réel.

(Chant IX, p. 124-125.)

(1) Il s'agit d'Esculape, de son sanctuaire et de son autel.

les Médecins, aussi bien les anciens, graves, austères et portant perruque :

Qu'on se transporte au fond du Sanctuaire,
Quels cris perçants, quel bruit tumultueux
Portent l'effroi dans une âme vulgaire ;
Des prêtres vains un cortège nombreux,
Couverts de deuil, se disputant entr'eux,
A l'air sinistre, à l'énorme coëffure,
Au regard fixe, et d'un ton imposant,
Font retentir d'un lugubre murmure
Ces sombres lieux pour se taire à l'instant ;
L'esprit d'erreur, le système perfide,
Flambeau trompeur, s'attachent à leurs pas,
La noire envie au sourire homicide,
Ronge leur sein, en leur tendant les bras.
L'ambition les attend à la porte,
Et l'intérêt sous un perfide appas,
Troublant leur sens dirige leur escorte.

(Chant IX, p. 126-127).

que les jeunes, badins et galants :

Grâce à nos mœurs, en ces belles contrées,
Tous nos Docteurs, subtils, facétieux,
Depuis long-temps ont changé de livrées ;
L'esprit badin, le ton adulateur,
Des doux souris, le charmant persiflage,
Un air galant, les grâces en partage,
De la plupart sont le portrait flatteur.
. . . .
De ces talens devenu possesseur,
Sans trop d'esprit, d'une âme un peu commune,
Sachant ramper, le plus mince Docteur
Trouvera l'art d'enchaîner la fortune ;
On le verra d'un char enluminé,
Sortir brillant, pénétrer les ruelles,
Se faire craindre, obéir par les Belles,
Et devenir ce mortel fortuné,
Qu'on suit partout, qu'on cherche, qu'on admire,
Et dont jamais il ne faut se dédire ;
Qu'on doit fêter, et sous son bon plaisir,
Savoir un jour échapper ou mourir.

(Chant X, p. 131-132.)

C'est assez — peut-être même est-ce trop — pour montrer ce que fut en Michel Darluc *le poète*. Il le cède — et de beaucoup — au médecin dévoué et au botaniste de mérite que, sans conteste, fut le vieux professeur d'Aix. Toutefois, à l'égard même du premier, un détail contraint le critique littéraire à l'indulgence : je le trouve dans l'*Eloge* que Vicq d'Azir a écrit de Michel Darluc (*Eloges*, Ve cahier, p. 176). Rendant pleine

justice au praticien, mais faisant justice aussi du poète, Vicq d'Azir ajoute : « Darluc ne se pardonna jamais de s'être trompé « sur son talent ; et si une critique sévère et juste inscrit son « nom dans la classe des poètes médiocres, il faudra au moins le « compter dans le très petit nombre de ceux qui se seront faits « justice en se montrant repentants et confus. »

Les ouvriers spécialisés ou le travail en série au temps des dieux.

C'était au temps où les dieux méchants et les dieux bons se disputaient la terre d'Irlande. Un premier novembre, premier jour de l'hiver celtique, — je ne vous dirai pas en quelle année, — ils se livrèrent une grande bataille qui dura plusieurs jours. Mais, dès le premier, les dieux de la nuit s'aperçurent que les armes des dieux du jour étaient toujours en parfait état, alors que les leurs se trouvaient déjà en grande partie hors de service. Cette infériorité devait amener la défaite des dieux de la Mort, et ils furent, en effet, vaincus.

Le succès revint aux dieux de la vie parce qu'ils avaient découvert, avant notre Amérique, le travail en série d'ouvriers spécialisés. Ils en avaient trois : Goibnin, le forgeron ; Creidné, l'ouvrier en bronze ; Luchtiné, le charpentier. A eux trois, ils remplaçaient les armes que la lutte avait détruites ou gravement détériorées, grâce à la bonne organisation de leur travail.

Ici, mieux vaut citer H. d'Arbois de Jubainville dans *Le cycle mythologique irlandais et la Mythologie celtique* (in-8°, E. Thorin, Paris, 1884, p. 181) :

En trois coups, Goibnin, à sa forge, fabriquait un fer de lance, et le dernier coup la rendait parfaite. En trois coups, Luchtiné faisait une hampe de lance et le troisième coup lui donnait la perfection. Des mains de Creidné, l'ouvrier en bronze, les rivets sortaient avec la même rapidité et le même fini.

Quand Goibnin avait terminé un fer de lance, il le saisissait dans une pince, et de cette pince le lançait dans le jambage de la porte, où le fer se fixait par la pointe, la douille en avant. Alors, Luchtiné, le charpentier, lançait une hampe dans la douille, et son coup était si sûr et si vigoureux que la hampe, atteignant la douille, pénétrait jusqu'au fond. Aussitôt, Creidné, l'ouvrier en bronze, qui tenait dans sa pince les rivets terminés, les lançait sur le fer de la lance, et le mouvement était si juste et si puissant que les rivets, sans manquer jamais d'atteindre les trous ménagés dans le fer par le forgeron, pénétraient dans le bois à la profondeur voulue ; ainsi, en un instant, et sans qu'il fût besoin de retouche, l'arme était achevée et pouvait être livrée au guerrier qui en avait besoin.

Les Américains ont retrouvé le système ; mais il leur a fallu des siècles pour cela.

Caricature

L'OCULISTE

par Ch. Jacque



— Voici une eau qui va vous guérir instantanément... en moins de six mois, c'est vingt francs le flacon.

— C'est bien... je vous paierai cela dans quelque temps.

— Non pas, s'il vous plaît... aujourd'hui même ! Je donne mes soins aux yeux, mais jamais à l'œil.

La Médecine des Praticiens

Le **Sirop Coclyse** contre la coqueluche et la toux du début de la rougeole.

En cette saison, où la coqueluche sévit d'une façon particulière, nous devons à nouveau signaler l'efficacité du *Sirop Coclyse* contre cette affection.

Connaissant, d'autre part, les propriétés calmantes du *Sirop Coclyse*, non seulement dans la coqueluehe, mais dans les toux d'origine spasmodique ou réflexe (toux des laryngites aiguë et chronique), il est tout naturel de songer à le mettre en œuvre dans les accès si rebelles et si déprimants du début de la rougeole.

Ce sirop doit son action aux « simples » qui entrent dans sa composition. Il renferme :

Par la *cannelle*, de puissants antiseptiques et antispasmodiques : allylgaïacol, aldéhyde cinnamique.

Par le *safran*, une essence très active et décongestionnante asséchant le catarrhe des voies respiratoires.

Par les *roses de Provins*, des tannins, quercitan, acide gallique, acide quercitannique et, surtout, une essence formée principalement de géraniol.

Ces végétaux, traités et dosés d'une façon particulière dans l'usine de la maison Chassaing, le Coq et Cie, se présentent sous la forme agréable d'un sirop, dont l'emploi fait ressortir l'efficacité et l'immunité absolue, en même temps que la parfaite tolérance pour les estomacs les plus délicats.

MODE D'EMPLOI

Nourrissons.	5 cuillerées	à café	par 24 heures.
Enfants au-dessous de 8 ans. .	7 —	à dessert	—
Au-dessus de 8 ans et adultes.	7 —	à bouche	—

Le *Sirop Coclyse* doit être administré de préférence dans du lait édulcoré avec du miel.

Epigramme anonyme.

La vérole, par un bienfait,
A mis Louis XV en terre.
En dix jours, la petite a fait
Ce qu'en vingt ans la grosse n'a pu faire.

Correspondance médico-littéraire

Questions

Le Collège d'Esculape et d'Hygie. — Il exista à Rome un Collège d'Esculape et d'Hygie, qui semble avoir été surtout une association destinée à assurer les funérailles de ses membres. Mais, cette Société n'a-t-elle vraiment été qu'un Collège funéraire ? — Pourquoi, dans cette hypothèse, le collège aurait-il choisi Esculape et Hygie comme patrons ? — Pourrait-on donner quelques renseignements sur les Statuts de ce groupement et quelques détails sur son histoire ?

Fosse (*Tarbes*).

Antidote à identifier. — Sans doute, la plupart de nos confrères savoisiens connaissent le *Dialogue en rythme françoise et savoysienne*, inclus dans *Les Fanfares et corvées abbadesques des Roule-Bontemps de la haute et basse Coquaigne et dépendances* par I. P. A. (in-16, Pierre du Four, Chambéry, 1613).

A l'acte III (p. 128), Phillis dit à Damon :

I'ay veu le chasseur Harlequin
Parqué dessus le grand chemin,
Alors que le lieure entre iambe
Passant, l'a mis au lict qui tremble,
. . . .
Et s'attachant un cœur de lieure
Pour breuet contre ceste fieure,
Ou comme on prend du scorpion
L'antidote de l'auillon,
Et du chien contre sa morsure
Du poil pour enleuer l'enflure,
Il tire à mesme preuoyance
Du malfaicteur conualescence.

Pour le chien, *La Chronique Médicale* (XXXVIII, 213, 268) a déjà expliqué le sens du dicton *prendre du poil de la bête*. Pour le cœur de lièvre, on sait qu'une tradition voulait qu'en porter un sur soi donne du courage. Mais j'avoue que *prendre du scorpion l'antidote de l'auillon* est une prescription de médecine populaire, qui est pour moi obscure. Un confrère saura-t-il donner quelques éclaircissements à ce sujet ?

A. Villar (*Annecy*).

Le Papyrus d'Ast-a Roft. — Ce papyrus fut découvert en 1881, non loin de la momie de Ramsès II Meiamoun, à Thèbes. Un uoofrère pourrait-il fournir quelques renseignements sur le contenu de ce papyrus, et indiquer où il se trouve actuellement ?

Dr. L. Mongie (*Bordeaux*).

Cérémonie de la Menthe. — Passant en Béarn au cours des vacances, mon hôte m'a conté, à la veillée, qu'une tradition locale accordait à la Menthe des vertus curatives merveilleuses. Merveilleuses, car il y faut une cérémonie magique, dont on ne put me dire les détails. Un confrère folkloriste pourrait-il fournir quelques renseignements à ce sujet ?

Capdebide (*Mifaget*).

Réponses

La Thériaque et la lune (xliv, 95). — On peut donner deux explications hypothétiques à la coutume des apothicaires orléanais. Peut-être y avait-il dans leur choix du décours de la lune de juin une raison de meilleure conservation de la thériaque, comme il en est pour les farines.

Cependant, une seconde explication semble plus vraisemblable. Tous nos paysans savent qu'il y a un moment dans l'année qui est le plus favorable pour la récolte des plantes fourragères et médicinales ; qu'elles ont alors le maximum de vertu, « d'alcool », comme ils disent. Ainsi, dans notre Haut-Vivarais, le beurre du mois de mai a plus de goût, de parfum, de saveur, que celui de toute autre époque de l'année, pour la raison que les pâturages dont se nourrissent les troupeaux sont alors plus denses et de meilleure qualité.

Je suis porté à croire qne les apothicaires d'Orléans avaient choisi le moment du décours de la lune de juin, parce que, vraisemblablement, c'était à cette époque que les plantes utilisées pour la préparation de la *Theriaca maxima* étaient les plus riches en principes thérapeutiques et leurs propriétés médicinales les plus affirmées. Il y a tout lieu de penser que les apothicaires orléanais croyaient à l'influence de la lune.

Dr. G. Léorat (*Annonay*).

Philopédie (XLIII, 263, 289 ; XLIV, 123). — La bonne pensée d'ajouter à un dossier ouvert dans *La Chronique Médicale* a inspiré à M. Francis Laurent son amusante note sur *La Philopédie* de A. G... de B. S. O. ; mais, à la lecture de cet ouvrage, il a laissé passer plusieurs détails, qui peuvent enrichir aussi d'autres dossiers restés également ouverts.

Il y a, par exemple, celui des *grossesses prolongées*. A. G... de B.S.O. écrit froidement en note, page 107 : « Ma mère avoit mis trente deux mois à me faire. » Rassurons-nous cependant ; il doit falloir comprendre : 23 mois pour se décider à devenir enceinte et 9 mois à l'être, comme toutes les femmes.

Il y a encore celui de *l'influence de la lune*, et cet autre du *diagnostic fœtal du sexe des enfants*, ce sujet-ci comme celui-là ayant occupé maints correspondants de la Revue.

Entre les mille observations de la curiosité et de l'orgueil sur l'art de connaître avant le terme le sexe de l'enfant à naître, voici celle que j'ai adoptée, parce que toujours je l'ai trouvée conforme à la vérité. Ignoré de la multitude, son système n'est point le fruit d'une remarque populaire ou d'une puérile superstition ; ses oracles sont justifiés par l'expérience ; il est l'appendice d'un de ces grands secrets de la nature, dont on cherche à expliquer les procédés par de futiles et éternelles hypothèses, qui nous ramènent au point d'où nous sommes partis, la certitude de son existence.

Dans la combinaison des nombres comme des faits, il serait impossible d'opérer sans partir d'un terme qui sert de base au calcul ; ainsi, le premier fruit de l'hymen détermine le sexe de son cadet, celui-ci du troisième, etc. Loin de moi ces brillantes épisodes, ces digressions pompeuses qui servent à parer d'un voile merveilleux les plus simples découvertes.... Je n'irai pas dans le temple du mystère défier le lecteur inquiet sur le secret du nœud tissu par le fil d'Uranie ; je lui dirai tout honnement que ce sont les révolutions de la lune qui opèrent cet admirable phénomène, de cette planète dont la lumière empruntée a tant d'empire sur les corps.

Partageons chacune de ses phases en deux parties égales par une division exacte des jours et des heures : l'enfant qui suivra *celui né dans le cours de la première fraction*, sera infailliblement un garçon. Au contraire, l'enfant sera du sexe féminin, si le précédent *naquit dans le cours de la seconde*. Ainsi, telle qui accoucha du 21 avril 1803, quatre heures du matin, au 24 même heure, et qui eut le chagrin de mettre au monde une fille, put se flatter d'avoir en secondes couches un enfant mâle, quelle que fût d'ailleurs l'époque de sa nouvelle grossesse. Tandis que celle qui enfanta le 24, même mois, cinq heures du soir, n'a dû accoucher ensuite que d'une fille. Cet exemple peut s'appliquer indifféremment à tous les quartiers de la lune, en se conformant au procédé arithmétique que nous avons indiqué.

Je dois cependant observer que, si l'accouchement arrive au point où les deux raction se touchent à quelques minutes près, il peut y avoir incertitude ; soit par l'impossibilité d'un calcul absolument exact, soit à cause des trop faibles impressions de la planète influente.

Cette découverte ne valait-elle pas la peine que j'ai prise pour en recopier l'exposé à votre intention ? Elle constitue dans l'ouvrage de A. G... de B. S. O. une longue note qui va de la page 139 à la page 141.

Sur le sujet même qui a occupé divers correspondants de *La Chronique Médicale*, j'ajouterai une indication bibliographique peu connue. Elle est incomplète, car je la fournis de seconde main. Je

viens de la trouver, bien par hasard, dans l'*Histoire littéraire des fous*, de Octave Delepierre (in-8°, Trübner and C°, Londres, 1860, p. 31). Je lis dans cet auteur que, vers 1840, un respectable négociant de Mennetout-sur-Cher, nommé Cheneau, se mit à publier des pamphlets fort bizarres, et, entre autres, une *Instruction pour avoir des enfants sains d'esprit et de corps, et aussi parfaits qu'on peut l'être*.

Notons, en passant, que Philomneste Junior, dans son essai bibliographique sur *Les Fous littéraires* (in-8°, Gay et Doucé, Bruxelles, 1880, p. 42-43), parle bien de Cheneau, mais ne cite pas parmi ses ouvrages celui qui intéresse la Philopédie et dont Delepierre nous a gardé le titre.

Chamboulas (*Limoges*).

Propriétés de l'urine de femme et du sang menstruel (xliii, 215, 267). — A l'occasion d'un passage du ch. xxvii du liv. IV de la *Guerre des Juifs* de Flavius Josèphe, plusieurs correspondants de *La Chronique Médicale* ont rapporté différents emplois traditionnels de l'urine et du sang menstruel. Aussi, lorsque, obéissant aux suggestions de la chronique bibliographique de notre Revue, j'ai lu l'étude que M. J. Bouquet a consacrée à la Mandragore, j'ai été arrêté par un passage du chapitre iv, p. 33-34, où, incidemment, il est question de l'urine de femme et du sang menstruel.

M. J. Bouquet, à ce propos, cite Jean Wier, renvoyant lui-même à un *autre* endroit de Flavius Josèphe. J'ouvre donc la traduction française de la *Guerre des Juifs contre les Romains* donnée par Arnaud d'Andilly (in-fol., P. Mortier, Amsterdam, 1700) et je lis, au chapitre xxiii du livre VII (p. 687) :

> Dans la vallée qui environne Macheron du costé du septentrion, se trouve, à l'endroit nommé Bara, une plante qui porte le même nom et qui ressemble à une flamme, et jette sur le soir des rayons resplendissants, et se retire lorsqu'on la veut prendre. Le seul moyen de l'arrester est de jeter dessus de l'urine de femme ou de ce sang superflu dont elles se trouvent de temps en temps incommodées.

Il est amusant de remarquer que ce fut précisément un texte de Josèphe sur le lac Asphaltite, qui amorça la correspondance publiée dans *La Chronique Médicale*, et que ni l'auteur de la « Question » ni les auteurs des « Réponses » n'ont pensé à chercher une *redite* dans le vieil historien juif. Je n'y aurais pas pensé davantage ; et il m'a fallu lire J. Bouquet, pour retrouver Josèphe à travers J. Wier.

Fleurries (*Paris*).

Dicton tarnais (XLIV,9). — Le dicton recueilli par M. Estève n'est pas seulement tarnais. On le retrouve dans les *Proverbes de la Franche-Comté, Etudes historiques et critiques* (in-8e, Ch. Marion, Besançon, 1876, p. 135): *Il fait plus de l'épaule que le quartier ne vaut.*

Pour comprendre le brocard, il faut savoir que, dans le partage d'un porc, on est souvent trompé dans son attente. L'épaule, qui est le moins bon morcceau, promet beaucoup, et ce qui suit n'y répond guère. Dr. A. PERRON (*Besançon*)

L'ail dans la tradition (XLIV, 55). — En addition à l'intéressant article de M. L. Neuray, je vous envoie quelques indications bibliographiques qui peut-être seront utiles aux confrères intéressées par l'histoire de l'ail. Il s'agit, en effet, d'une bibliographie un peu particulière, non pas d'études ou d'ouvrages traitant proprement de l'ail, mais d'œuvres très diverses, où l'ail se rencontre incidemment et par hasard, et, par conséquent, où il ne viendrait pas à l'esprit de chercher des renseignements sur notre plante :

O. Beauregard. *Les Divinités égyptiennes*, in-8°, Paris, 1886, p. 295.

P. Bogatyrev. *Actes magiques en Russie subcarpathique*, in-8° Champion, Paris, 1929, p. 38.

J.-L. Courcelle-Seneuil. *Les Dieux Gaulois*, in-12, Leroux, Paris, 1910, p. 266.

S. Karppe. *Etude sur les origines et la nature da Zohar*, in-8°, Alcan, Paris, 1901, p. 523-524.

A. Laurent. *La Magie et la Divination chez les Chaldéo-Assyriens*, in-8°, Paris, 1894, p. 7.

Lucien de Rosny. *Recherches ethnographiques sur les Serments*, Société d'Ethnographique, t. II, n° 2, 1899, p. 109.

Sextus Empiricus. *Hypotyposes*, in-12, Amsterdam, 1725, p. 403.

H. Vidal. *La clef des Songes d'Artémidore d'Ephèse*, in-8°, La Sirène, Paris, 1921, p. 94.

G. Vieillard. *Gilles de Corbeil*, in-8°, Champion, Paris, 1909, p. 20.

J.-F. ALBERT (*Paris*).

Le Roi du Maroc (XLIV, 33). — La question posée par *La Chronique Médicale* réveille en moi des souvenirs vieux de près de soixante ans. Dans mon enfance, nous jouions a quelque chose d'analogue au jeu qui intéresse M. Boisserie-Lacroix. Suivant une légère variante, on disait avec le plus profond sérieux : « Le grand Mogol est mort ! » et la chose se continuait comme pour le Roi du Maroc, chacun cherchant à faire le plus de grimaces possible afin de faire rire son partenaire, qui, dans ce cas, devait un gage.

C'est assez curieux de retrouver le même jeu dans le Jura romand et dans le Limousin, qui ne sont pas précisément voisins. La différence entre le grand Mogol et le roi du Maroc semble indiquer que le choix du personnage est tout de fantaisie.

Dr H. STAUFFER (*Neuchâtel*).

Personnage retrouvé (XLIV, 117). — Je ne puis dire à M. Daulon-Daure qui fut son *Docteur Egault* ; mais je sais l'auteur de l'épigramme latine qu'il a envoyée à *La Chronique Médicale*, et ce renseignement permettra peut-être de découvrir une réponse à sa seconde question.

J'ai retrouvé, en effet, les vers cités — ma foi, bien par hasard — dans une plaquette in-8° publiée en 1910 par J. Haize à Saint-Servan (Ille-et-Vilaine). Son titre : *Poèmes latins*. Son auteur : Eugène Gendry. J'ajoute cette indication donnée par la brochure que Eugène Gendry habitait, en 1910, à Moncontour (Côtes-du-Nord). Ces détails feront peut-être retrouver le *Docteur Egault*.

MARTIGNAC (*Loches*).

La tentative d'empoisonnement de Raspoutine (XLII, 149-295). — La lecture de la question de M. Perrin m'a rappelé certains souvenirs sur cette même question ; désirant les mettre au clair, je me suis adressé à mon collègue Stiznzowski, ancien professeur de toxicologie à la Faculté de médecine de Lausanne. C'est de lui que je tiens les détails qui suivent.

Ce n'est pas avec de la crème rose qu'on a tenté d'empoisonner Raspoutine, mais bien avec un vin généreux, avec lequel on avait préalablement mélangé une solution de cyanure de potassium ; or, ce dernier se décompose en milieu acide, donnant naissance à de l'acide cyanhydrique. Cette décomposition se fait en présence de tous les acides, même des acides végétaux (ac. citrique, ac. tartrique, etc.) par conséquent, lorsqu'il est mélangé au vin. Même l'acide carbonique de l'air atmosphérique décompose une solution de cyanure de potassium. De ceci résulte donc que le cyanure de potassium, qu'on avait mis dans le vin qu'on allait offrir à Raspoutine, s'est décomposé, donnant ainsi naissance à de l'acide cyanhydrique ; celui-ci s'est ensuite fixé sur le glycose du vin, donnant ainsi un produit sans toxicité. Si robuste qu'était Raspoutine, il serait mort foudroyé s'il avait avalé la solution de cyanure fraîchement préparée.

Telle est l'explication chimique du phénomène apparent de résistance, d'invulnérabilité de Raspoutine, que d'aucuns interprétèrent alors comme la manifestation d'un pouvoir surhumain ou même d'une protection divine.

Pr TAILLENS (*Lausanne*).

Léonard de Vinci et Corneille Agrippa (XLIV, 122). — Un des plus lourds péchés des citateurs est de ne donner que des citations tronquées. Si M. J. Dromard Mairot avait publié (ne fût-ce qu'en note) la lettre entière du médecin Landolphe à Corneille Agrippa, M. Amerlin ne se serait pas posé la question des rapports d'Agrippa et de Vinci. Voici, en effet, cette lettre, telle qu'elle est donnée p. 699 du tome II des *Œuvres* de Corneille Agrippa dans l'édition lyonnaise sans date des frères Bering.

Lettre XI. — *Satis abundè, lapsis istis diebus, elegantissimis ex scriptis tuis laboriosam vagae fortunae tuae tragico comoediam, supremamque mentis tuae hausi voluntatem, conarerque omnifariam Avenionem ad te descendere, mî suavissime Agrippa, si non me morbus ille, medicaminis nescius, arteticus sibi devinctum hîc remoraretur. Nunc vero qui hasce meas ad te defert literulas, tuae nationis Germanus est, oriundus ex Norimberga, sed domicilium habens Lugduni ; estque rerum arcanum curiosus indagator et homo liber, nullis irretitus vinculis, qui, nescio qua fama tua impulsus, tuum quoque perlustrare cupit abyssum. Vellem ergo profunde virum explorares, atque tibi ut suae mentis indicaret jaculum, non procul siquidem à scopo, meo judicio, sagittat, et magnarum rerum experientia apud eum in aliquibus extat. Tum ergo ab Aquilone in Austrum vola, undique Mercurialibus pennatus alis et Jovis si lubet, sceptro amplectere, atque illum, si in nostra velit jurare capitula, nostro sodalitio adscitum face. Caeteri commilitones nostri hîc tuum sperant adventum, quare laetius ventis vela committe, ac communem felicitatis nostrae complectere portum, et sine longa dierum intercapedine ad nos te laetè conferas miranda namque hîc latent, de quibus plura tibi scripissem, si non tam festinus praesentium latoris recessus hoc in digestum evomere compulisset scriptum. Excusatum ergo me, quantum possis habe. Vale. Ex Lugduno, pridie Nona Februarii anno 1509.*

Traduction. — Ces jours derniers, ton élégante lettre (écrite d'Avignon, le 24 janvier 1509) m'a appris avec assez de détails la tragi-comédie de ta fortune voyageuse (les aventures militaires d'Agrippa en Espagne) et tes hautes volontés (sans doute au sujet de l'association mystérieuse dont il sera question plus loin, à ce moment dissoute en fait, mais dont Agrippa cherchait à ressaisir et à rapprocher les éléments). Je me serais efforcé de toutes manières de te rejoindre à Avignon, ô mon excellent Agrippa, si, attachée à moi, la goutte, qui se moque de nos remèdes, ne m'avait retenu ici.

Et maintenant voici que je te fais porter cette lettre par un Germain comme toi. Il est originaire de Nuremberg, mais il habite Lyon. Il est très curieux des secrets de la Nature et libre (comparer la formule des initiations maçonniques : libre et de bonnes mœurs) ; nul lien ne l'attache ; et, séduit par ta réputation, il veut parcourir tes abymes. Je voudrais qu'on examinât avec attention cet homme. Mesure la portée de son esprit. A mon jugement, ses vues ne manquent pas de justesse, et il y a en lui une certaine propension aux grandes choses. Pour l'éprouver, lance-toi dans l'espace ; vole du Nord au Midi, porté sur les ailes de Mercure ; si Jupiter le permet, prends son sceptre, et associe ce néophyte à notre confrérie, en lui faisant jurer d'obéir à nos statuts.

Nos autres compagnons espèrent ici en ton retour. Mets joyeusement à la voile ; ne t'accorde pas de longs délais ; viens au port combler nos vœux. Nous avons ici des merveilles cachées, dont j'aurais beaucoup à te dire sans l'impatience du porteur de ma lettre. Excuse-moi donc autant que tu le peux. Adieu. Ecrit à Lyon le 4 février 1509.

Il est bien évident que ce Germain, né à Nuremberg et habitant Lyon en 1509, que Landolphe envoie à Agrippa à Avignon, ne peut pas être Léonard de Vinci. Aussi bien, ce dernier n'aurait-il eu aucune sympathie pour des sociétés secrètes de la nature de celle dont il s'agit ici.

Il semble que celle-ci ait été fondée en 1507, à Paris, entre Agrippa et ses amis de l'Université, à l'imitation de ce qui se pratiquait depuis les temps anciens pour la culture de l'art hermétique. Or, l'art hermétique n'avait par la sympathie de Léonard, tout au contraire. La question posée par M. Amerlin est donc résolue par la négative.

Ce n'est pas à dire que Cornelis Agrippa n'ait pu rencontrer Léonard soit en France, soit en Italie. Ceci est un autre problème. Il faut remarquer à ce sujet que Aug. Prost, dans les deux excellents volumes qu'il a consacrés à *Corneille Agrippa* : *sa vie, ses œuvres* (in-8, Champion, Paris, 1881-1882), ne cite pas Vinci parmi les nombreux personnages avec lesquels Agrippa fut en relations. Il est vrai que cet élément négatif de preuve n'a qu'une valeur relative, et d'autant que Prost ne fait pas davantage mention — sauf défaillance de ma mémoire — des rapports — possibles ceux-ci — entre Agrippa et Rabelais. Mais il ne manque pas d'autres raisons, de dates, de faits et de caractères, qui rendent peu vraisemblables des relations entre le Maître italien et l'occultiste allemand.

A. Vidailhet (*Paris*).

La Rédaction désire acquérir les numéros suivants de *La Chronique Médicale* : 1895, *Seconde année*, nos 5, 7, 8, 9, 10, 12, 13, 14, 15, 16, 17, 18.

Chronique Bibliographique

J.-D. Rolleston. — **The History of the acute Exanthemata**, un vol. in-8, William Heinemann, Londres, 1937.

Les ouvrages que M. J. D. Rolleston a déjà publiés en France lui ont valu parmi nous une notoriété de bon aloi et telle que tout ce qu'il publie nous attire. L'œuvre présente est écrite en anglais. C'est une excellente étude historique de la petite vérole, de la varicelle, de la fièvre scarlatine, de la rougeole et de la rubéole. L'œuvre est sérieuse, faite avec soin, accompagnée de tables précieuses et illustrée de dix portraits fort bien venus. Elle méritait l'heureuse présentation matérielle que l'éditeur a su lui donner.

Jérôme Cardan. — **Ma Vie**, texte présenté et traduit par Jean Dayre, un vol. in-8 de la *Bibliothèque de l'Institut français de Florence*, H. Champion, Paris, 1936 (*Prix : 40 francs*).

Cardan, qui a laissé son nom à un mode de suspension et à la formule de résolution des équations du troisième degré, fut, en réalité, un esprit encyclopédique. De ce fait, il connut une large renommée. Cette gloire, à laquelle il avait pensé de très bonne heure (p. 22) et qu'il souhaitait perpétuelle, *vivant*, disait-il lui-même, *dans l'espoir dans l'avenir* (p. 24), dura à peine plus d'un siècle, et l'homme autant que l'œuvre sont aujourd'hui à peu près oubliés. L'une et l'autre valaient mieux pourtant que cet oubli, et ce fut une heureuse pensée de justice qui conduisit M. J. Dayre à établir un texte soigneusement revu de l'autobiographie du vieux médecin italien, et d'en donner une traduction française.

Cette méthode est, à coup sûr. la plus laborieuse ; mais elle est la seule qui soit bonne. Faite sur un texte unique, adopté au petit bonheur, toute traduction est fatalement hasardeuse, et ceci est vrai surtout pour *Ma Vie* de Cardan, dont le manuscrit difficile à lire fut souvent trahi. D'autre part, sans la comparaison avec le texte, comment juger de la valeur d'une traduction ? A ce double point de vue, on ne saurait donner trop d'éloges à l'œuvre de M. J. Dayre, car son texte latin de Cardan peut être tenu pour définitif, et sa traduction est d'une fidélité remarquable.

En elle-même, *Ma Vie* est, pour notre curiosité, pleine d'attraits variés. Certes, il lui manque d'être une belle œuvre littéraire. Cardan est confus, sa composition est à contre-sens, parfois il promet un détail qu'il oublie ensuite ; en revanche, ailleurs il se répète et ne manque pas, par endroits, de se contredire. D'autre part, cette œuvre, qu'il écrivit afin de reconquérir le droit d'écrire



et d'enseigner, dont l'inquisition l'avait privé, était assez peu propre à convaincre ses juges de l'orthodoxie de sa foi. Enfin, les succès effarants dont Cardan se loue, les superstitions incroyables auxquelles il crut, et jusqu'à son génie familier par qui il s'égalise à Socrate, tout cela ne peut que confirmer certains psychiatres dans leur opinion — qui reste, malgré tout, discutable, — que l'homme était un déséquilibré et un demi fou.

A côté de ces ombres, il y a dans *Ma Vie* de précieuses lumières. Peu de livres nous plongent aussi pleinement que celui-là dans la vie italienne du XVIe siècle, nous font mieux connaître les mœurs générales de ce temps et celles particulières des universités et du monde savant. A cet égard, il faudrait citer de très nombreuses pages, et les rivalités professorales terribles, et les inimitiés médicales féroces, et le poison d'usage courant, et les dangers de la pratique, tels, au chapitre XXXIII, qu'il faut retenir un père prêt à assassiner Cardan, parce que celui-ci n'a pu sauver son fils. A cet égard, peu de tableaux sont plus vivants que ceux que Cardan a tracés dans cette autobiographie, qui rappelle à la fois les *Confessions* de Rousseau et la *Vie* de Cellini.

De tant de faits qui saisissent l'attention et la retiennent, je ne rapporterai que la proposition que Cardan fit, un jour, aux médecins de Bologne. « Si quelqu'un, dit-il, veut payer dix écus pour un malade, que je puisse examiner soigneusement le sujet, et que ce malade vienne à mourir, je rembourserai au centuple ce que j'aurai d'abord reçu, s'il est établi que je me suis trompé sur la région indiquée comme devant être la cause de la mort. » Et Cardan raconte qu'on ne manqua pas de faire plusieurs autopsies, mais que, en huit ans, on ne le prit jamais en défaut (p. 127).

On devine que la vie d'un tel homme est pour le lecteur pleine de promesses. A cet égard, Cardan et M. J. Dayre ne déçoivent pas. Il est juste, en effet, d'associer le traducteur à l'auteur dans le bien que, sincèrement, il convient de dire de l'œuvre, parce que le premier a enrichi le second de *Notes* et d'un *Index* précieux.

Henri Carré. — **La Marquise de Pompadour,** un vol. in-8° de la Collection *Le Rayon d'Histoire,* Hachette, Paris, 1937 (*Prix : 18 francs*).

Détestée par les Jésuites, jugée sévèrement par Diderot et par les Goncourt, Mme de Pompadour méritait l'examen d'un historien impartial et d'un lettré agréable. Tel se montre M. H. Carré dans cette étude récente, où il étudie son modèle avec conscience et sans sévérité. Certes, en lisant son livre, on retrouve la petite madame d'Etiolles, belle, courtisée, recherchée des hommes qui usent sa sensualité et ne lui laissent qu'une froideur calculée, une sécheresse de cœur qui n'est pas exempte d'impulsion. Son âme est plus celle d'une courtisane que celle d'une bourgeoise qui a de l'ambition ; intelligente, instruite, elle protège les arts etles lettres, dépense sans compter, invente tous les plaisirs pour distraire et retenir son royal amant. Hélas, de l'amour elle glisse à l'amitié. Elle connut les infidélités et ses angoisses, et ne survécut pas longtemps à l'écroulement de ses rêves.

Dans le style sobre, correct, élégant, qui fait lire avec tant de plaisir ses ouvrages, M. H. Carré, enchaînant les faits avec un charme réel, raconte tout cela jusqu'à la mort sereine de la marquise ; et, grâce à lui, chacun peut se faire une opinion sur celle qui fut l'amie du Roi et l'aima sincèrement (*Georges Petit*).

Marcel Dupont. — **Caroline Bonaparte. La sœur préférée de Napoléon,** un vol. in-8° de la Collection *Le Rayon d'Histoire,* Hachette, Paris, 1937 (*Prix : 18 francs*).

Après avoir évoqué l'origine presque misérable de la famille Bonaparte et son extraordinaire destinée, l'Auteur étudiant le caractère de chacun de ses membres, leur ambition individuelle et collective, s'arrête sur Caroline, sœur préférée de l'Empereur, ambitieuse, orgueilleuse, sensuelle, ne reculant devant aucun moyen pour arriver à son but. Elle aurait pu être une grande reine, et ne fut, au dire de l'Auteur, qu'une méchante femme.

En 1800, Caroline, Maria, Nunziata avait 17 ans, et elle épousait Murat, dont le prestige, la bravoure, la haute taille et le costume à la hongroise l'avaient séduite ; quarante ans après, elle mourait à Florence. De l'un à l'autre de ces deux moments, la vie de Caroline fut mouvementée, remplie d'incidents, de déplacements, d'intrigues et de rivalités familiales que M. Marcel Dupont excelle à nous conter dans un enchaînement méthodique et avec d'habiles appréciations. Il nous montre à la fois que l'ambition de Caroline ne fut jamais satisfaite, et que, chez elle, le calcul eut toujours sa place, même en amour extra conjugal. Certes, elle obéit à ses sens, mais toujours et surtout à son intérêt ; elle fut moins un fruit de volupté qu'un être ayant l'instinct politique et le sens de l'autorité. Ce livre est une consciencieuse étude de psychologie et un document d'histoire. (*G. Petit.*)

R. Campbell. — **Terreur dans la forêt**, traduit de l'anglais par J. Fournier-Pagoire, un vol. in-16 de la Collection *Les meilleurs romans étrangers*, Hachette, Paris, 1937 (*Prix : 15 francs*).

Ce roman est le passionnant récit d'une révolte au Siam. Quelques détails intéressent, en particulier, le médecin, sur la malaria, l'inaptitude des incompétents à utiliser les pharmacies de secours, l'opium vendu par un Chinois, etc. ; mais le principal attrait de ce roman reste dans ses épisodes dramatiques et dans la psychologie de ses héros.

Anna Marliani. — **Ames prisonnières**, 4 vol. in-16, Editions Occitania, Paris, 1937 (*Prix : 25 francs*).

Quatre romans, qu'il convient de ne pas séparer malgré la diversité des situations et des milieux, parce qu'ils procèdent d'une même volonté. L'Auteur disperse en historiettes un secret désir d'évasion. Ses héros restent confinés dans leur mensonge (t. III, *L'eau trouble*), ou dans leurs prédispositions (t. II, *Petite arithmétique des Familles*), à moins qu'ils ne s'évadent par épuration de l'amour (t. I, *La Recluse*), ou par un souci grandissant de respectabilité (t. IV, *L'Ascension de Niagara*). Le thème est toujours un besoin de liberté, tantôt refoulé, tantôt satisfait (N. E.).

Vient de paraître :

Aux Editions E. Figuière, 166, Boulevard Montparnasse, Paris, XIVe.

Gervais Nicolai. — **La Vénus des Charmilles**, roman, un vol. in-8° cour de 125 pages (*Prix : 8 francs*).

Aux Editions René Debresse, 38, rue de l'Université, Paris, VIIe.

Eugène Chivot. — **Pourquoi pas** ? roman d'anticipations scientifiques, un vol. in-8° cour. de 144 pages (*Prix : 10 francs*).

Stany Delmond. — **Jeunesse aux Antilles**, roman, évoquant le folklore martiniquais, de la Collection *Les Cahiers du Caroubier*, un vol. in-16 jésus de 208 pages (*Prix : 13 fr. 50*).

Lucienne D'Hermine. — **Comédies modernes** (Soir de Venise, Wladimir Radoslaw, Léningrad), un vol. in-16 jésus de 70 pages (*Prix : 10 francs*).

Charles Maubrey. — **La Sonate en sol**, pièce en sept tableaux et en prose, un vol. in-16 jésus de 55 pages (*Prix : 10 francs*).

Le Gérant : R. Delisle.

Paris-Poitiers. — Société française d'Imprimerie et de Librairie. — 1937.



TABLE GÉNÉRALE

Abd-el-Kader-ibn-Mohammed-ben-Sliman............... 13
Aconta............... 67, 100, 123
Aglaïas de Mnésithée.......... 125
Agrippa (Cornélis)......... 122, 151
Aiglon (naissance de l')........ 29
Ail.................. 55 et ss. 149
Aïlech........................ 88
Almène........................ 90
Alexandre de Tralles.......... 14
Alexandre de Tralles (*œuvres médicales*) (traduction de F. Brunet)........................ 132
Alica........................ 133
Allons-nous vers une folie collective ? (Ch. Eyraud........... 108
Allumettes (invention des)... 95, 121
Almédha (Sainte)........... 12, 85
Amasis.... 109
Ames prisonnières (A. Marliani).. 158
Ampère...................... 100
Amphytrion.................... 90
Anatomo-clinique (méthode).... 39
Andromache l'ancien........... 125
Anecdotes (rajeunissement des).. 100
Annubion.................... 125
Antidote à identifier............ 145
Août (premier)............ 81 et ss.
Aphrodisiaque................. 63
Aratée...................... 125
Archelâus.................... 125
Archestrate de Syracuse........ 125
Argus..................... 86, 90
Aristote (Secret des Secrets d').. 40
Armes qui parlent............. 86
Asphaltite (lac)................ 148
Austrogésilde 5
Autel des Nautes 42
Autopsies.................... 39, 154
Auvergne.................... 11

Balar.............. 82, 85, 88, 89
Bara (plante)................. 150
Bataille d'Aïlech.............. 88
— de Mag Tured........ 86
— de Taltiu............ 89
Baume de la Mecque........... 69
Bellerophon................... 90
Beltené................. 54, 84, 88
Benoist de Sainte-More 67, 100, 123
Bernardin de Saint-Pierre...... 4
Berthollet..................... 115
Bertin (Mgr).................. 110
Bezahar des champignons...... 61
Bielawski (J. B. M.)........... 11
Bilé 54, 88
Bilieux....................... 71
Billebaut (le docteur)........ 37, 70
Biocolloïdologie (W. Kopaczewski)........................ 80
Biodynamique et Radiations (Jules Regnault)................... 101
Blanche (la).................. 41
Bodhbh Dearg 89, 90
Bonnemère (Lionel)............ 12
Borel (comte).................. 127
Bourbons (*Les*) (A. de Maricourt et M. de Bertrandfosse)....... 107
Bourget (Paul).............. 10, 43
Braillier (Pierre)......... 33, 39, 98
Brennus...................... 85
Bress........................ 82
Bretagne (saints de)............ 125
Bretons (Histoire d'un roman et d'un cœur)............ 25 et ss.
Brévedent.................... 119
Brian...................... 85, 88
Bridet de la Cerbade (Roger Dys) 52
Brigantia..................... 85
Brigit..................... 83, 85
Briquet Fumade,.............. 121
Bron......................... 41
* Brosse (Guy de la)........... 114
Brosse (Guy de la)............ 115
Brunet (F.).................. 14
Brynhild...................... 64
Buâr — Annech............. 11, 87
Bulbin....................... 133

* Cadeaux du jour de l'an de Carle Vernet............. 7
Cadet de Vaux (Antoine, Alexis, François)................ 39, 99

Calice (Le) (Nadia Rousseau).... 24
Cambyse...................... 109
Campège (Alexandre de)....... 98
Canal de Suez (Edmond Morand). 132
Capot (Sous le) (G. Ecry)........ 80
* Cardan (Jérôme)............ 154
Caroline Bonaparte (Marcel Dupont)...................... 156
Castro (Roderic).............. 13
Catalogues (Erreurs de)........ 37
Cataplasme antiarthritique de Pradier 69
Caylus (Comte de)............ 36
Cêin........................ 89
Centenaire................... 71
Cêra 82
Cerbère.................. 67, 123
Cérémonie de la menthe....... 146
Cerumnos................ 11, 87
Cetnem 89
Champier (Alexandre).......... 98
Champignons (antidote)........ 61
Chancel.................. 96, 121
Chansons de ma Vie (E. G. Perrier)...................... 24
Chapoy (Léon)................ 121
Charade 14
* Château de Lezerazien en Guiclan....................... 27
Chaufferette (origine de la)..... 68
Cheneau...................... 148
Chimère (La)................. 90
Chirurgie de maître Jehan Yperman, trad. de A. de Mets.... 129
Chisius (Flavius)............. 128
Choisnyn (François)........... 98
Christ et les Religions primitives (A. Godard)................ 52
Cian...................... 82, 88
Ciel Marseillais (Sous le) (Louis Dermeil).................. 108
Cieux Africains (Daniel Marquis-Sebie)..................... 24
Circé........................ 64
Clément, dit l'Inclément........ 99
Clément (Guillaume ou Gabriel). 97
Clystère...................... 115
Cœur (Embaumement d'un).. 26, 28
Collège d'Esculape et d'Hygie .. 145
Coin Maubert en 1936 (Joseph Hémard).................. 135
Comédies modernes (L. d'Hermine). 158
Comment cela advint-il? (Alphonse Louis Lally)............... 108
Comparot..................... 70
Comprimés de Vichy-Etat.... 66
Conchobar................ 90, 91
Confiance impériale........... 29
Congrès international d'Histoire des Sciences................. 77
Conn Cêtchahach............. 91
Contes roumains........... 72, 89
— slaves.................. 87
Contradictions, Maximes et Anecdotes (Charles Regismanset).. 102
* Contrebande à l'Hôpital, caricature de Ch. Jacque......... 116
Contributions à l'Histoire de la Pharmacie dans l'Orléanais (Henri Bonnemain)......... 75
Coq (Chant du)............... 10
Coquaigne.................... 145
Collège ésotérique.. ...... 122, 152
Cormac Airt................. 91
Cornelis Agrippa.......... 122, 151
Corpus du Folklore préhistorique en France et dans les Colonies françaises (P. Saintyves)...... 75
Couleurs et tempéraments..... 40
Courants de haute fréquence (G. Ronneaux).................. 24
Courtin (Germain)............ 97
Creidné.................. 31, 142
Crépuscule de Babylone (R. Cap de la Falconnière et Lucien Guy) 80
Crépuscule des Preux (Armand Gresset)................... 52
Cuba (Médecine à)............ 65
Cûchulainn................... 91
Cyanure de potasium (sa décomposition)................... 150
Cybèle...................... 56
* Cybèle...................... 57
Cyclopes..................... 82
Cyphy....................... 133

Dagan...................... 82
Dagdé................ 82, 85, 90
Darius I..................... 110
Darluc (Michel).............. 137
David (Saint)................ 61
David (de Troyes)............ 37
Dechterré.................... 90
Delorme (Jean)............... 118
Dents humaines (E. Marseillier). 52
Denys le Périégète........... 126
Dépuratif populaire........... 41
Derniers jours de l'Aïeule (Les) (Claude Fressanges)......... 24
Descentes aux Enfers.......... 67
Desgenettes.................. 115
Deux divorces (François Boulay). 136
Dhavantari................... 58
Diagnostic du sexe du fœtus.... 147
Diagnostic chirurgical (W. Stern). 74

Diagnostics d'autopsies..... 39, 154
Dian Cecht................ 31, 82
Dicéarque.................... 126
Dicton....................... 118
— héarnais.............. 128
— franc-comtois.......... 151
— de Haute-Loire......... 128
— tarnais............. 9, 149
— vivarois.............. 128
Dieu Gaulois de l'or........... 92
— hindon de la Médecine... 58
— irlandais — — ... 31
Divy (saint)............... 95, 125
Dorothée..................... 125
Drames de la Commune (Marc-André Fahre)............... 136
Drouin (Gabriel).............. 98
* Duhois (Antoine)............ 29
Dubois (Antoine).............. 29
Ducs de Bourgogne inhumés à Dijon (Dr Tricot-Royer)...... 106

Echecs...................... 84
Ecole de Salerne............. 61
Ecoles sacerdotales d'Egypte.... 110
Ecouchard Le Brun........... 30
Egault (Docteur).......... 117, 150
Elada....................... 83
Empédocle.................. 126
Eloi (saint)................ 118
Empoisonnement de Raspoutine. 150
Enigmes................. 35, 112
Eochaid..................... 31
Eoine....................... 41
Epidémies en Provence........ 138
Epigrammes........... 30, 66, 144
Eros (Sa Majesté) (A.-L. Lally).. 24
Erreurs hibliographiques....... 37
— philologiques......... 89
Erythrée.................... 117
Esculape (collège d')......... 145
Ethné (ou Etniu)............. 83
Etrennes.................... 7
Eudème..................... 125

Fakirs et Yogis de l'Inde (Edmond Delaître)........... 102
Faugas de Saint-Fond......... 98
Faux témoin (E. P. Oppenheim) 136
Fénelon..................... 5
Ferdinand, prince-évêque de Paderborn................ 128
Fête de Lug............. 81 et ss.
— de Samain............. 84
— de Taltiu............. 84
Fêtes au xviiie siècle.......... 110
Fêt-Frumos.................. 72
Feth fiada.................. 89
Fiachna Lurgan.............. 92
Fidchell..................... 84
File........................ 83
Fille ou garçon ? (Jules Regnault) 21
Finnên (saint)................ 111
Fir-Bolg..................... 83
Fischweiller (Julius van den)... 71
Flammes et flammèches (Louise Forest).................... 52
Flann Manistrecht............ 89
Foire de Taltiu.............. 84
Folklore.... 9, 33, 41, 51, 61, 72, 75
Fomoré........... 31, 54, 82, 142
Fontaine (Catherine).......... 38
Fontaine trigaran............. 42
— de Saint-Brice....... 42
Forlenze..................... 30
Fouquet..................... 110
Fous littéraires............... 148
Frégose..................... 128
Frigose..................... 128
Fulgose.................. 96, 128
Fumade..................... 121

Gale (Origine de la)........ 33, 68
Galès....................... 69
Gama (J. P.)................. 6
Garnier, trouvère............ 120
Gaulois (jeux)................ 12
— (théâtre)............. 12
Gauthier (de Troyes).......... 70
Gendry (Eugène).............. 150
Géoponiques................. 133
Gerbert.................. 96, 127
Gilles (Philibert)............. 98
Giraud de Barry.............. 85
Girinon..................... 125
Girodet..................... 4
Glutathion et déficience hépatique (Henry Goudard)........... 108
Gobet....................... 98
Goibnin..................... 142
Gontran, roi d'Orléans......... 5
Goutte................ 15, 69, 128
Grâces (Les trois)............ 42
Grand Mogol................. 149
Gréoux (Eaux minérales de).... 137
Grève de la faim............. 111
Grohert..................... 121
Grosley (Pierre-Jean)....... 36, 70
Grossesse (Hygiène de la)...... 124
Grossesses prolongées...... 72, 147
Grues....................... 42
Guérisons miraculeuses de Lourdes (Dr Auguste Vallet).......... 108
Guernes, trouvère............ 120
Guerre et Guerre (H. Blaquière). 108
Guigne...................... 115

Guillaume de Malmeshury..... 127
Guzla merveilleuse............ 87

Haleine (mauvaise odeur de l'). 55
Harpes magiques........... 87
Hauffroy.................... 70
Hawaï (Coutumes)........... 5
Henri IV.................... 115
Herluison (abbé G. P.)........ 36
Hermès............ 11, 86, 90, 92
Hiérothée................... 125
Hippocrate refusant les présents d'Artaxercès............... 4
Histoire naturelle de Provence.. 137
Histoire Romaine (G. Ferrero)... 79
Histoire de la pharmacie indigène en Algérie (Albert Lasry).... 135
Histoire de la Pharmacie en France des origines à nos jours (Maurice Bouvet).......... 23
History of the acute Exanthemata (J. D. Rolleston)............ 153
Homme condamné (Francourt)... 52
* Homoeopathe (Le Pharmacien et son élève), caricature de G. Doré.................. 16
* Homoeopathos, caricature de G. Doré.................... 32
Honoraires médico-pharmaceutiques en Basse-Bretagne...... 26
Hoogstratanus (David)......... 2
Hughes le Borgne, chevalier de Ponthieu (P. Baudrey)....... 80
Hydrologie.................. 128
Hygie (collège d')............. 145
Hygiène de la grossesse........ 124

Iléane 72
Incantation de présence....... 89
Incinération des médecins...... 34
Indech...................... 86
Indiens du Nouveau Monde.. 85, 88
Inoculation variolique......... 138
Intersexualité dans l'Art (Pierre Langeard)................. 49
Invention des Allumettes....... 95
Invidia medicorum........... 140
Iuchar...................... 88

Jaunisse.................... 64
Jean du Pont............... 98
Jeunesse aux Antilles (S. Delmond).................... 158
Jeux du Ciel (Lucienne Ercole).. 52
Joueur (mot de)............. 115
Jour de Beltené............. 84
Journal de Paris........... 39, 99
Journaux................ 10, 39, 9
Juifs (Coutumes).............. 71

Kekou-Aroba................ 5
Kerlug..................... 11
Kermeno (Marie-Thérèse de)... 25
Kikle...................... 133

La Condamine.............. 66
Lac-orizie.................. 124
Laënnec..................... 39
Lalla-Cbefiria................ 13
Landerneau.................. 125
Landolphe (médecin)...... 122, 152
Langage et Poésie (Paul Freyssinier) 24
Langius (Jean) 3
Laplace...................... 115
Lauriers de Pétrarque (Juliette Akar)...................... 52
Lavement.................... 115
Le Brun Pindare............. 30
Le Fehvre.................. 37, 70
Legs de malade.............. 42
Lemay (Pierre)............... 15
Lemmasday.................. 84
Lenoir de Pallières........... 4
Léonard de Vinci...... 49, 122, 151
Léon de Modène.............. 71
Ler 91
Le Roy...................... 70
Le Sénéchal (René)........... 25
Lettre anonyme (De la) au Poison. (Paul Voivenel)............. 78
Lettres et confidences de la Comtesse du Barry (F. de Gélis)... 46
Logogriphe.................. 112
Lois de Manou............... 58
Loisirs au XVIIIe siècle.......... 110
Louis XI et ses Médecins (L. Ipcar)........................ 77
Louis XIV.................... 5
Louise de Lorraine............ 118
Lutchtiné.................... 142
Lug .... 11, 81 et ss.
Lugnasad.................... 84
Lune (influence de la).. 95, 146, 147
Lycium...................... 133
Lyon (étymologie)........... 84, 90

Macer Æmilius. 60, 126
Macer Floridus....... 60, 126, 129
Mac Cecbt.................. 88, 89
Mac Cuill.................. 88, 89
Mac Grêne.................. 88, 89
Madone de l'arsenic (Mme Lafarge) (H. Ramel)................ 78
Ma femme... vierge (Gül Rana)... 108
Magdalène (M. de la).......... 98

Magie.... 14, 35, 63, 64, 87, 89, 145
Magmôr..................... 83
Mag Tured............... 86, 88
Maï (Premier)........... 54, 84, 88
May (Joly Moys de)........... 53
Maillet (Benoît de)........... 119
Maine de Biran.............. 9
Maine de Biran et la Société médicale de Bergerac (Pierre Lemay)...................... 19
Maison des Scribes........... 110
Mal de Saint Divy.......... 95, 125
— Eloi............. 118
Malhado (Ile de).............. 34
Mamiza..................... 133
Manannân Mac Lir...... 89, 90, 91
Mandragore, plante démoniaque (J. Bouquet)............... 105
Manethon.................... 125
Mansarde des Artistes......... 4
Manuel de Folklore (P. Saintyves) 51
Marcellus de Sidon........... 126
Maréchal de Saxe (Jacques Castelnau) 130
Mareschal................... 5
Maroc (Au) « bessif » (Raoul Cochinard)....................... 80
Ma sœur Isabelle (Luce Laurand) 108
Maurelle..................... 35
Maxime..................... 125
Mead (Richard).............. 4
Mécène..................... 56
* Médecin d'eau douce, de Jacques Lagniet..................... 93
Médecin prophète............ 110
Médecins (Incinération des)..... 34
Médecins poètes..... 95, 125, 137
Médecine chez les Juifs........ 72
Médecine chez les peuples primitifs (Stephen Chauvet)........... 103
Médecine populaire......... 41, 64
Médecine populaire et saints protecteurs de la maternité en Bretagne (Charles Robert).......... 73
Médecine des Praticiens 6, 31, 66, 94, 113, 144
Méduse...................... 90
Mélarie (sainte).............. 125
Melca....................... 133
Mémoires de l'Académie de Troyes 36, 37, 70
Menthe (cérémonie de la)....... 146
Mercure............ 11, 86, 90, 92
Mère des dieux............... 56
Mesmer et son secret (Jean Vinchon) 18
Mesoutiza.................... 109
Milé...................... 54, 88
Milieu synovial physiologique et pathologique (Jean Sabrazès et R. de Grailly).............. 48
Millard (J. A.)................ 36
Milon (Pierre)................ 98
Misère....................... 98
Moïse........................ 85
Moly (herbe).................. 64
Monceaux (Paul).............. 11
Mongân...................... 92
Monsieur Labulle à la poursuite de son génie (Lucien Desneux).... 80
Montesquieu.................. 100
Morelle...................... 35
Moulin de guingois (A. Girardi).. 17
Moustier..................... 30
Musicalisme (Henry Valensi)..... 20
Mythologie Celtique... 81 et ss., 142

Naldus (Mathias)............ 128
Napoléon Ier................ 29
Narcose (W. Kopaczewski)...... 80
Nautes (autel des)............ 42
Négus....................... 119
Neît......................... 88
Neith, la Grande.............. 109
Nemed....................... 54
Néo-neurosine Prunier........ 113
Neurosine Prunier............ 6
Nicandre................ 125, 126
Nikias....................... 126
Nôdom....................... 82
Nonne (sainte)................ 125
Nourrissons (alimentation des).. 124
Novembre (Premier)....... 84, 142
Nûadu................... 31, 82
Nuit antérieure au jour........ 82
Nuit de la Reine Carcas (La) (Luc Alberny)................... 45
Numenius.................... 125

* Oculiste, caricature de Ch. Jacque................... 143
Œil maléfique............... 83, 85
Ogmé.................... 83, 85
Oine......................... 41
Ombre (De l') à l'Etoile (Paul Freyssinier)............... 24
Ophtalmologie populaire....... 41
Or (Dieu de l')................ 92
Orientation du lit.............. 71
Origine de la chaufferette...... 68
— — — gale........ 33, 68
Orme (Charles de l').......... 118
Orthopédie antique............ 31
Ouzahorresent................ 109

Pacard (Guillaume)........... 98
Paix du Monde (Pour la) (Jean Franck).................... 24
Palissy (Bernard).......... 33, 97
Pall-mall Paris (Jean Lorrain).. 45
Pancrates.................... 125
Papyrus Elbers........... 56, 64
— d'Ast-a Roft........... 146
Paré (Ambroise)............ 61, 97
* Paré (Ambroise)............ 62
Partbolon.................... 54
Patin (Guy)................. 120
Parvati...................... 82
Passions..................... 123
Payen (J.-F.)................ 37
Pêche........................ 118
Peladan...................... 122
Pena (Pierre)................ 98
Pensadius.................... 126
Persée....................... 90
Personnages à retrouver 10, 34, 96, 117,
— retrouvés 39, 99, 128, 150,
Peste........................ 61
Petit Savoyard............... 67
Pbalaris..................... 3
Pbéniciens................... 117
Pbilé (Manuel)............... 125
Pbilon....................... 125
Pbilopédie............... 123, 147
Phosphatine Falières......... 94
Pierre (de Vernon), trouvère... 97
Pierre, qui crie.............. 91
— — tourne............ 95
Pierres à empreintes........... 125
Pigeotte (Léon)............... 37
Piquer son fard ou son pbare.. 118
Pitre Chevalier............... 8
Plateau Central.............. 11
Platon....................... 118
Polyclète.................... 3
Pommade des Sorciers......... 35
Pomme (Pierre)............... 5
Pompadour (marquise de) (Henri Carré).................... 156
Poncet....................... 119
Porreau de Sarente........... 56
Portugal économique (Dr Lucien Graux).................... 108
Pou.......................... 41
Poudre du Docteur Souligoux 31
Poudre laxative de Vichy...... 31
Pouple, cbirurgien de Voltaire.. 44
Pourquoi pas? (E. Chivot)..... 158
Pradier................... 15, 69
Premier août.................. 81
— janvier.. 1, 2, 3, 4, 5, 7, 17
Premier mai............ 54, 84, 88
— novembre......... 84, 142
Priscien...................... 126
Procession de l'ail............ 61
Proverbes........ 9, 36, 42, 93, 151
— de Jacques Lagniet..... 93
Psammétique III............. 109
Puy (Mme Jean-Félix du)....... 42
Pytbagore.................... 126

Quand l'amour triomphe (Bertbe-Maurice Pelloutier)........ 24
Quetzal-Cohualt.............. 85

Rabelais................ 122, 152
Races mytbiques............. 54
Racines (Les) (Pbilippe Garris).. 52
Radiesthésie. Vade-mecum de synthonisations radiesthésiques (Gaudicbard)............... 24
Radiesthésie Une expérience suggestive de radiesthésie (Robert Rendu)................... 24
Radiestbésie. Radiesthésie et Morale (Robert Rendu)......... 24
Raspoutine (empoisonnement de) 150
Réaumur d'après des documents inédits (Jean Torlais)........ 134
Reconnaissance de malade...... 42
« Redoutable » (Le) (P. L. Deverdun)...................... 24
Remède de Pradier.......... 15, 69
Remèdes populaires......... 41, 64
Retour de Trincavel (Le) (Luc Alberny)..................... 45
Rêveries et musique de Georges le Tourmenté (René Debresse).... 108
Ricbard (Hubert).............. 97
Roi du Maroc (jeu).......... 33, 149
Roland (Hector-Alfred)......... 13
Roman d'Enéas........... 67. 123
— de Troie............... 67
Romance de la Dame Interdite (Anonyme)................. 22
Ronde de Chair (Pierre Gobion).. 106
Ronde fleurie (La) (Helène Mignot) 24
Rottendorffius (Bernard)........ 128
Rouelle...................... 137
Rouis (J.-L.)................. 9
Roule-Bontemps.............. 145
Roi sans royaume ou le roman de Murat (Gustave Dumaine)..... 105
Rûadan...................... 85
Ruad-rofbetta................ 82
Rufus d'Ephèse............... 125

Sabbat...................... 35
Saints (Voir aux noms)........
Salle (J.-B.).................. 12

Salle (Jean de la).............. 98
Samain.............................. 84
Sandaraque.......................... 133
Sandwich (Iles)..................... 5
Sang menstruel (propriétés)......... 148
— de taureau........................ 109
Sans dieu ni maître (Henri Baraude) 136
Sauria (Charles).................... 121
Scribe.............................. 4
Scymnus, de Chio.................... 126
Secret d'une femme (Mme J. Moreau Jousseaud)............. 108
Secret des Secrets d'Aristote... 40, 97
Secret et malheurs de la reine Hortense (Pierre de Lacretelle).... 48
Serenus Sammonicus.................. 126
Service de Santé.................... 9
Servilius Democrates................ 125
Sévigné (Mme de) en Provence (Genès Pradel)................. 74
Sexe des enfants (diagnostic fœtal). 149
Sid................................. 89
Sidi Ech-Chik....................... 13
Sigurd.............................. 64
Silhouettes nord-africaines (Jean Corrieras).................... 52
Sirop Coclyse................... 144
Siva................................ 82
Smer................................ 11
Société médicale de Bergerac.. 9, 15
Société secrète............. 122, 151
Sommets (Sur les) (Paule Boucheron)............................ 24
Sonate en sol (la) (Ch. Mauhrey). 158
Sources guérisseuses de Bourgogne (Robert Lapierre)............ 79
Sources thermales................... 128
S. O. S. xxe siècle (René Taratte). 136
Spécialisations ouvrières........... 142
Stérilité (Contre la)............... 63
Stilpo.............................. 56
Strashourg (Ecole de)............... 9
Sturnion............................ 133
Sualtam............................. 90
Sucre (action soporifique).......... 34
Sue (le docteur).................... 34
Sur la terrasse des Aubépines (Marie-Rose Marchal)........ 108
Swammerdam (Jean)................... 15
Sylvestre II.................. 96, 127
Syphilis..................... 111, 128
Syphilis en Russie.................. 111
Système Taylor...................... 142

Taltiu....................... 83, 89
Taranis............................. 82
Teinture antigoutteuse de Pradier. 69
Teinture d'opohalsamum.............. 69
Tempéraments et couleurs............ 40
Terreur dans la forêt (R. Camphell)............................ 158
Testicule (maladies du)............. 9
Tethra.............................. 82
Teutatès............................ 82
Texier (J.)......................... 9
Thénard............................. 121
Théophraste......................... 125
Thériaque................ 59, 95, 146
— des paysans....................... 59
Thériclès........................... 4
Thomas W. Evans, dentiste de Napoléon III et les dentistes de son époque (L. Charenton).... 47
Thot................................ 110
Thûatha Dê Danann. 31, 54, 82 et ss.
Thuya............................... 133
Tigernmas........................... 82
Tillet.............................. 70
Tonrnesol........................... 35
Traduction latine du Vert-Vert de Gresset......................... 34
Traité de Thérapeutique biologique (Gaston Lyon).............. 52
Travail en série.................... 142
Triades divines..................... 88
Trigaran............................ 42
Trioson (de Montargis).............. 4
Trois amoureux (J'ai) (P. G. Wodehouse)....................... 108
Tuberculose (cause et nature de la) (J. Tissot).................... 131
Tumeur lymphatique du cou........... 9

Uar................................. 88
Ulmeau.............................. 118
Ulysse.............................. 64
Urine de femme (Propriétés)......... 148

Van der Back................. 37, 70
Varnier............................. 120
Veldeke (Henri de).................. 67
Vendée (Jean Yole)................ 21
Vendôme (duc de).................... 115
Venin des serpents.................. 59
Vénus des Charmilles (la) (G. Nicolaï)......................... 158
Vernet (Carle)...................... 7
* Vernet (Carle).................... 8
Versa........................ 111, 112
Verseau, jésuite.................... 119
Vers rétrogrades.................... 38
Vert-Vert de Gresset................ 34
Vie du Général Marchand (Jacques Delehecque)..................... 49

Vie de Jérôme Cardan (autobiographie), (édit. de Jean Dayre. 153
Ville empoisonnée (Jean Lorrain). 45
Vinaigre des quatre voleurs.... 61
Vinci (Léonard de)............ 151
Vindiciamus.................. 126
Visage au guet (*Le*) (Anna Marliani)...................... 80
Voie rectale.................. 115
Voix fœtale................ 13, 72
Voltaire.......... 138

Watteau (Antoine)........... 4

Zyrianes.................... 111

Cette table réunit :

La Table des Matières (en romain) ;

La Table des gravures (en romain, l'indication tabulaire étant précédée d'un astérisque *) ;

La Table de la Chronique bibliographique, établie seulement par sujets traités (en italique) ;

La Table de la Médecine des Praticiens (en égyptienne).

